LA REVUE DE PARIS

MAI

ANDRÉ MAUROIS	Briand à Genève.
ALFRED KERN	Les Sentiers battus (1).
WLADIMIR D'ORMESSON.	Le Problème scolaire.
PAUL GÉRALDY	Natalie Clifford-Barney.
JACQUES MORDAL	Marine et Guerre nucléaire.
ROMAIN GARY	Débuts dans la Vie.
RENÉ HUYGHE.....	Magie de la Couleur.
MAURICE LEVAILLANT...	Avec l'Abbé Mugnier.
R.S.A. DE LUBICZ	Le Barrage d'Assouan.
GEORGES PILLEMENT	Une Histoire du Vandalisme.
DENISE BOURDET	Images de Paris.
PIERRE AUDIAT.....	Émeute et Insurrection.
THIERRY MAULNIER.....	La Crise du Théâtre.

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD, JEANNINE AUBOYER, ALBERT DELAUNAY, BERNARD VOYENNE, BÉATRIX BECK, PIERRE DE BOISDEFFRE, JEAN MISTLER, JEAN FAYARD, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 3 NF 1960 - 67e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRÉ MAUROIS	Briand à Genève	3
ALFRED KERN	Les Sentiers battus (1)	18
WLADIMIR D'ORMESSON	Le Problème scolaire	40
PAUL GÉRALDY	Natalie Clifford-Barney	60
JACQUES MORDAL	Marine et Guerre nucléaire	68
ROMAIN GARY	Débuts dans la Vie	82
RENÉ HUYGHE	Magie de la Couleur	93
MAURICE LEVAILLANT	Avec l'Abbé Mugnier	107
R.S.A. DE LUBICZ	Le Barrage d'Assouan	114
GEORGES PILLEMENT	Une Histoire du Vandalisme	119
DENISE BOURDET	Images de Paris	127
PIERRE AUDIAT	Emeute et Insurrection	137
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	151
Le Mois à Paris	155	Chronique des Livres 170

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

UN MOMMSEN INCONNU
par **Jérôme CARCOPINO**
de l'Académie française

PROMÉTHÉE EST UN GAMIN
par **Pierre EMNANUEL**

VERS L'EXPLORATION DE LA LUNE
par **Pierre ROUSSEAU**

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. ..NF. **30,00**
— : Six mois (6 numéros) **15,00**

Étranger : Un an (12 numéros) . ..NF. **35,00**
— : Six mois (6 numéros). **17.50**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A. .. .. $ **7,10**

Canada .. .. $ canadiens **6,90**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12.237 à Genève. } Fr.S. **30**

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.S. **31**

Espagne .. .. Pesetas **298**

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509.64 à Bruxelles. } Fr.B. **342**

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.B. **354**

Italie.. .. .. Lires **4.430**

Angleterre .. .. **£ 2/10/10**

Égypte .. .. Piastres **247**

Hollande.. .. .. Florins **27**

Portugal .. .. Escudos **204**

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenid Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1960.

BONS DU TRÉSOR

VOUS QUI AVEZ DES DISPONIBILITÉS
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS à 1 et 2 ANS
RENDEMENT IMPORTANT

BONS à INTÉRÊT PROGRESSIF
PARFAITE LIQUIDITÉ

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

●

PRIX DU CARTONNAGE
TARIF FRANÇAIS 500 FR OU 5 » NOUVEAUX FRANCS
TARIF ÉTRANGER 590 FR OU 5,90 NOUVEAUX FRANCS

L'ANNUAIRE DESFOSSÉS-SEF 1960 EST PARU

EN DEUX VOLUMES
totalisant 3.550 pages
entièrement remis à jour comprenant :
Notices complètes sur sociétés cotées.
Listes et adresses des Administrateurs, Agents de change, Courtiers, Banques et Établissements financiers.
Législation (Loi du 24 juillet 1867 mise à jour au 1er décembre 1959)

PRIX :
Aux bureaux de l'Annuaire
(42, rue N.-D.-des-Victoires) ..... **100 NF**
Franco ..... **104 NF**
Étranger (franco) ..... **115 NF**

Adresser commandes et montant par chèque bancaire ou chèque postal **1889-86** Paris à
« COTE DESFOSSÉS »
42, rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Tirage limité

HUTCHINSON

à l'Aigle

TOUS ARTICLES EN CAOUTCHOUC

124, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS-8e

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

CHOSES NUES

par André Maurois

Berthelot sur Briand
(vers 1928)

— Briand, dit Berthelot, c'est un artiste. Il va d'instinct à l'essentiel ; il simplifie les problèmes ; il ignore les faits. Pourtant, depuis qu'il se rend chaque année à Genève, il a compris qu'il y a d'autres nations que la France. Mais il en a formé une idée poétique. Exemple : Un jour Marcel Cachin annonce qu'il va l'interpeller sur la Russie. Briand me fait appeler : « Berthelot, parlez-moi de la Russie. » J'essaie de brosser un tableau de la Russie avant la révolution : un immense pays ; des paysans ignorants et opprimés ; de vastes déserts, forêt ou steppe, entre les villages ; le gouvernement central peu ou point contrôlé. Briand m'arrête au bout de cinq minutes : « Merci, Berthelot, j'ai compris. » L'après-midi, curieux de son discours, je vais à la Chambre, et voici ce que j'entends. « La Russie, M. Cachin, la Russie... savez-vous ce que c'est ? Je vais vous le dire, moi. La Russie est un immense pays, où des moujicks ignorants et opprimés vivent dans des villages isolés que séparent de vastes forêts *où ne retentit jamais le chant des oiseaux...* » Les oiseaux étaient une création de son génie ; ils étonnèrent la Chambre.

— Que pensez-vous de son projet de fédération européenne ?

— Des mots, des mots... Quand je lui dis ça, il n'est pas content... Moi, dans l'action, je n'aime pas les projets. Il faut faire les choses au moment même où elles deviennent nécessaires. L'action est la seule pensée de l'homme d'action. Les doctrines sont toutes inappli-

cables. Elles peuvent servir de cadres, à la condition de les connaître comme telles, et d'être toujours prêt à les adapter aux circonstances. Mais le grand défaut de tous ces hommes politiques, c'est que la réalité n'existe pas pour eux. Leur seule réalité, c'est la Chambre. « Puis-je, en prenant cette attitude, obtenir ou non une majorité à la Chambre? » Voilà pour eux le seul problème réel.

— Mais il *est* réel. Faute de majorité, ils cesseront d'être ministres, donc d'agir.

— Oui, parce qu'ils n'ont pas, comme en Angleterre, une majorité ferme, décidée à soutenir son chef, quelque sottise qu'il fasse. Les Français sont trop intelligents ; ils cherchent à comprendre ; ils pèsent les arguments. Les Anglais n'écoutent pas et votent.

Puis il raconte une histoire de négociations avec les Anglais.

— C'était quelque part en Asie... Il y avait désaccord franco-anglais sur une frontière. Chacun des deux pays envoie une commission de délimitation. La délégation anglaise était présidée par un vieux colonel qui ouvre la séance par ces mots : « Le secrétaire d'État m'a dit : « Si vous cédiez un pouce de ce terrain, c'est comme » si vous donniez Hyde Park à la France. » Sur quoi la délégation française expose son point de vue. Nous avions envoyé des experts éminents. L'un d'eux parla de l'aspect juridique de la question, un autre de l'aspect géographique, un troisième de l'aspect économique. Les discours furent parfaitement composés, les arguments bien ordonnés, les conclusions irréfutables. Quand ce fut fini la délégation anglaise applaudit, puis le vieux colonel prit la parole : « Nous venons, dit-il, d'entendre une série d'exposés admirables. Je tiens à en féliciter la délégation française, et aussi à la remercier, car je me suis personnellement beaucoup instruit en l'écoutant... C'était splendide... Mais, quand j'ai quitté Londres, le secrétaire d'État m'a dit : « Si vous cédiez un seul pouce de ce terrain, ce serait comme si vous » cédiez Hyde Park... » Pendant un mois il fut impossible de tirer de lui autre chose et il fallut enfin lui donner ce qu'il voulait.

— Alain nous enseignait, lui dis-je, que refuser en donnant des raisons, ce n'est point refuser.

Briand a Genève.
(1929)

Mme Van Diest, pendant la session de la Ligue, me fait déjeuner avec Briand.

— Monsieur le Président, je dois aller à Cambridge au mois de septembre, et y prendre part à une discussion sur ce qui divise en ce moment la France et l'Angleterre. Il y a certains points sur lesquels j'aimerais avoir votre opinion, par exemple la controverse : Sécurité contre Désarmement.

Briand sourit.

— Oh ! c'est bien facile de répondre aux Anglais, s'ils vous parlent de désarmement. Il n'y a qu'à leur demander pourquoi, même après cet accord avec l'Amérique, ils gardent une flotte très coûteuse et qui est de beaucoup la plus puissante de l'Europe. Est-ce que c'est dans une pensée d'agression? Je suis certain qu'ils s'en défendraient... Et de bonne foi... Alors pourquoi? Pour défendre leurs colonies, leurs Dominions, leur propre indépendance. Eh bien, qu'est-ce que c'est que tout ça, sinon la Sécurité? Ce qu'ils demandent sur mer, nous le demandons sur terre. Nous vivons dans un continent où certainement l'existence d'une Société des Nations rend les chances de guerre moins grandes, mais enfin il y a là une Russie qui est un mystère, une Italie qui de temps à autre est belliqueuse... Désarmer serait de la folie.

» D'ailleurs la chose stupide, en matière de désarmement, ç'a été d'en parler dans l'article 8 du traité de paix. Quel besoin en avait-on? Nous avons fait ce traité bêtement, à quatre, alors que l'intérêt de la France était, là comme toujours, d'amener avec elle sa clientèle. Moi, partout, j'essaie de refaire le bloc de la France et des petites nations. Mon idée de fédération européenne, c'est encore un moyen de substituer au Protocole, qui était une chose limitée, des garanties européennes où entreront nos amis. Nous avons une clientèle magnifique, une situation en Europe comme aucun peuple. Ici, à Genève, j'en suis même gêné. J'aiguille les conversations pour que ce soit tantôt un pays, tantôt l'autre, qui ait l'air de diriger les débats car, si la situation réelle de la France apparaissait, nous éveillerions des jalousies terribles.

» Je sais que la presse de droite me maudit. On fait de l'ironie, mais ça m'est égal, parce que je vois bien que j'ai les peuples pour moi. Le sentiment européen, c'est un courant contre lequel il n'y a rien à faire. Toute cette génération qui a connu la guerre veut, avant tout, éviter son retour. Je viens de lire le livre de Remarque. C'est beau, c'est vrai, et cela trouve des millions de lecteurs dans tous les pays du monde. Pourquoi? Parce que les gens en ont assez. Et pas seulement ceux qui ont fait la guerre, mais aussi les femmes, et même ceux qui y ont gagné une certaine aisance, une vie meilleure, et qui ne veulent pas compromettre tout ça. Je pense toujours à cette vieille paysanne française qui me disait : « Monsieur le Président, il ne faut plus faire la guerre... Ça dérange tant de monde. »

— Croyez-vous ce sentiment européen aussi fort chez les Allemands, chez les Anglais?

— Chez les Allemands, oui. Dans sa grande majorité, la nation allemande accepte, sur sa frontière ouest, le traité. Évidemment le couloir polonais, ça les embête, mais ça peut s'arranger par des conventions économiques. On réglera les moyens de transports de façon à ce que tout se passe comme si ce couloir était à la fois polonais et allemand. *Tout* peut s'arranger, pourvu qu'on ait confiance et

patience. Non qu'on aperçoive maintenant des solutions claires mais, dans les relations entre États, c'est un peu comme dans les relations entre êtres humains, il faut suivre son instinct. La fédération européenne, en ce moment, je ne sais pas ce que c'est ; mais je suis certain que, dans quelques années, ce sera quelque chose. Du côté de l'Allemagne, peu d'inquiétude. Vous avez en France certains imbéciles qui trouvent adroit de dire que l'armée allemande est plus forte que la nôtre. Il faut tout de même savoir ce qu'on veut. Nous leur avons imposé un certain type d'armée. Si, demain, un chef de gouvernement français supprimait le service militaire obligatoire et voulait le remplacer par une armée permanente, vous verriez crier les mêmes gens. C'est une maladie, ils ont besoin d'être effrayés, ils ne sont heureux que s'ils peuvent dire que nous sommes vaincus d'avance... C'est maladroit... Il faut toujours dire qu'on n'a pas peur, ne fût-ce que pour effrayer l'autre. Quant à l'Angleterre, ce qui rend sa situation très difficile, c'est qu'elle est à la remorque de ses Dominions. Seulement, si elle renonce à faire partie de l'Europe, elle va rapidement se mettre, non plus à la tête, mais sous la domination des Dominions, et de l'Amérique. Si elle veut pousser en Europe une racine pivotante, je lui en donne maintenant l'occasion. Mais il faut qu'elle renonce à l'idée de diviser le continent.

» Voilà à peu près ce qu'il faut dire à Cambridge... sans le dire, naturellement... Si vous parlez de Genève, soulignez la force de l'institution après dix ans. Pensez que ce petit Conseil, qui siège en famille, moins solennel qu'un conseil municipal, a déjà arrêté des hostilités commencées. Lisez l'histoire de la Bulgarie et de la Grèce... Et maintenant il serait plus fort encore. Nous sommes sur le bon chemin. Ce n'est pas le moment de faire de l'ironie sur notre travail. Il n'y a rien de plus facile que l'ironie.

» Un dernier point : on me reproche de faire une politique de conversations, et les gens qui me font ce reproche regrettent la vieille diplomatie. Mais qu'est-ce que c'était que la vieille diplomatie, sinon des conversations, et des dîners, et des déjeuners? Comment a fait Bismarck, à Berlin, pour régler une question avec votre Disraëli? Il l'a invité, seul, à dîner. Les rapports entre les êtres humains sont réglés, je le répète, par de vieux instincts, et on reste plus humain en les observant qu'en s'envoyant des notes qui deviennent vite aigres. »

Souvenirs sur Briand.
(1932)

Que *croyaient* savoir de Briand ceux qui ne savaient rien de lui? Qu'il avait été vingt-cinq fois ministre et dix fois président du Conseil, qu'il passait ses moments de repos à la campagne et que son plaisir favori était d'y pêcher à la ligne ; qu'il était paresseux, ne lisait

que des romans de détectives et préparait ses discours en roulant une éternelle cigarette... Comment expliquaient-ils le prestige universel de ce pêcheur à la ligne et de ce fumeur de cigarettes ?

— D'abord, disaient-ils, il a des « antennes ». S'il parle dans une assemblée, il perçoit les réactions de ses auditeurs avec une telle sensibilité qu'aussitôt il incline ses discours dans le sens nécessaire pour séduire, et cette conquête par l'éloquence lui est d'autant plus facile qu'il n'a pas seulement des antennes, mais encore une voix de violoncelle.

Car la légende exigeait que la voix de Briand fût un instrument magique aux sons duquel, comme jadis à ceux de la lyre d'Orphée, assemblées et peuples, charmés, vaincus, devaient obéir docilement.

Un grand chapeau de pêcheur, une cigarette roulée à la main, les antennes et la voix de violoncelle, tels étaient les accessoires indispensables pour construire ce personnage schématique, puissant et mystérieux : le Briand de la légende... Le Briand réel était bien différent. Il pêchait rarement à la ligne ; et plutôt pour se conformer aux coutumes de Cocherel. Il lisait beaucoup, surtout des récits de voyages, mais aussi de l'histoire (quand je le rencontrai pour la première fois, il venait de lire plusieurs ouvrages sur Louis XI) et, s'il possédait une belle voix profonde, je n'ai jamais remarqué qu'elle eût des sonorités de violoncelle.

D'ailleurs, le Briand réel connaissait le Briand de la légende et ne faisait rien pour le détruire. Au contraire, il se servait de lui ; il le trouvait assez commode, ce « double » qui le remplaçait dans l'esprit de l' « homme de la rue ». Parfois, il parlait de lui, comme Charlie Chaplin parle du petit bonhomme de l'écran.

— Pourquoi, disait-il, voulez-vous que j'apprenne au public que je n'ai pas un goût très vif pour la pêche à la ligne ?... C'est sympathique, un pêcheur à la ligne... C'est rassurant... Ça évoque des images de paix...

Et, de temps à autre, sans en avoir l'air, il ajoutait lui-même, consciemment, une anecdote à sa légende.

Mais quel était le Briand réel ? Quel homme auriez-vous connu si, quelque jour, à Genève ou à Paris, vous aviez déjeuné avec Briand ?... Vous auriez vu rentrer un homme massif, un peu courbé, au visage raviné. Vous auriez pensé, malgré vous, à un de ces vieux rochers battus par la tempête qui, par l'érosion des contours, ont pris une étrange et rude beauté. Dès qu'il aurait parlé, cette impression serait devenue plus forte. Vous auriez compris que cet homme avait vu tant de choses, avait été tellement attaqué, flatté, calomnié, exalté, renversé, courtisé, qu'un océan de sagesse avait fini par submerger et par polir en lui la vanité, l'ambition, la rancune, et par mettre au jour des couches profondes de bon sens et de simplicité. Puis vous auriez

écouté en silence, car Briand était un merveilleux conteur et, quand il était dans un groupe, aimait à parler seul.

— On me reproche, eût-il dit, de faire une politique de conversations... Moi, je crois au contraire que, si j'ai eu un mérite, c'est d'avoir apporté dans la vie internationale le ton de la conversation... Tous ces gens-là étaient esclaves de leur éloquence... Quand le chancelier Luther est venu pour la première fois parler avec Chamberlain et moi, je les ai emmenés au restaurant... Luther, qui était ému, a commencé un discours. Je lui ai dit : « Mais non, gardons ça pour nos Parlements. Nous sommes ici pour manger tranquillement et, si nous avons des choses à nous dire, même des choses difficiles, pénibles, disons-les, mais disons-les sans phrases... » Avec Snowden aussi... Ce n'est pas un mauvais homme, Snowden, pas du tout... Seulement, il était arrivé à La Haye avec des idées inexactes sur la France et il s'était mis dans une position très fausse... Vous vous souvenez? Il avait injurié le pauvre Chéron en lui disant qu'il était grotesque et ridicule... Le Foreign Office et le Quai d'Orsay avaient essayé d'arranger ça en affirmant qu'en anglais « *grotesque and ridiculous* » n'a pas du tout le même sens qu'en français, et que même c'est plutôt gentil... Mais malgré tout un froid subsistait et Snowden ne savait pas comment en sortir... Il a une femme qui est très charmante ; un jour, j'ai dîné à côté d'elle et elle m'a dit : « Mon mari voudrait bien vous parler, monsieur Briand. » Je lui ai répondu : « Il n'y a rien de plus facile : qu'il vienne me voir. » Elle a dit : « Oui... Mais il y a une question de point d'honneur ; il ne peut pas faire les premiers pas. — On peut arranger ça, lui ai-je répondu... Il n'y a qu'à nous faire inviter tous les deux à prendre le thé par Adatci. » Nous nous sommes donc rencontrés chez Adatci... Là, j'ai dit à Snowden : « Qu'est-ce que vous croyez? Que nous sommes des cambrioleurs? Que nous avons voulu « pickpocketer » les poches de l'Angleterre? Mais pas du tout ! Vous seriez venu au commencement, avant la Conférence, nous dire bien gentiment : « On n'a pas observé les pourcentages de Spa... Nous souhaitons qu'on nous attribue les reliquats disponibles du Plan Young... », nous aurions dit oui... tout de suite... Et maintenant, au fond, qu'est-ce que vous voulez? Vous voudriez rentrer dans votre pays sans avoir cédé, et en même temps vous aimeriez bien vous arranger avec nous... » Il m'a dit : « Oui, c'est ça. — Eh bien, lui ai-je dit, ça n'est pas impossible ; on peut trouver une solution qui satisfasse les deux opinions publiques... »

» Évidemment, j'aurais pu rompre et rentrer en triomphateur. C'était facile, stupide et glorieux... Seulement, la France perdait l'amitié de l'Angleterre... Je ne l'ai pas voulu et, vraiment, qu'est-ce que nous avons sacrifié à La Haye? En argent, rien. En évacuation? Le maréchal Foch lui-même m'a dit que la troisième zone était dan-

gereuse à occuper, avec ces troupes en flèche vers Mayence...Alors? Nous avons sacrifié douze jours de notre temps, en période de vacances, pour maintenir six mois de plus l'équilibre de l'Europe... Eh bien, moi, je trouve que ce n'est pas cher.

» Seulement, quand on suit cette méthode-là, on donne peut-être au monde un peu plus de paix, mais on n'a pas la réputation d'un homme d'État... Voyez-vous, si j'avais un fils et qu'il voulût faire de la politique en France, je lui dirais : « Cache ta fantaisie, cache ton bonheur de vivre, cache ta gaieté. Sois sombre, triste, ennuyeux. Ce qu'aime le grand public bourgeois, c'est un homme qui porte sa tête comme un saint-sacrement et qui ait toujours l'air de revenir d'un enterrement... » Évidemment, ce qui serait fort, ce serait, sous ce masque, de rester humain, mais ce n'est pas facile... Il paraît qu'il y avait Brisson... Cet Henri Brisson que nous avons tous connu si lugubre, eh bien, les gens qui ont vécu avec lui disent qu'il était charmant, et même folâtre, à domicile... Seulement, moi, voyez-vous, ces comédies m'ennuient, de sorte que, tout à l'heure, quand vous allez sortir d'ici, vous direz : « Il est amusant, ce Briand, mais il n'est pas sérieux. »

— Monsieur le président, est-ce que vous n'allez pas écrire vos *Mémoires*? Car c'est fort intéressant, tout ce que vous nous racontez là.

— Moi? dit-il. Des mémoires? Pourquoi faire?... On n'en écrit que trop et ils sont toujours faux... Écrire des mémoires, c'est diviser les événements dont on a été témoin en deux groupes : ceux qui ont bien tourné et ceux qui ont mal tourné. Ceux qui ont bien tourné, on dit qu'on en a été l'auteur ; ceux qui ont mal tourné, on les attribue aux adversaires... C'est ce qu'on appelle l'Histoire.

— Et la vérité?

— La vérité? soupire Briand. Qui donc a dit que c'est un mensonge qui dure?

On parle du mouvement féministe.

— Ah! moi, dit Briand, j'ai toujours été partisan du vote des femmes... Seulement, les féministes ne sont pas bien adroites. On a quelquefois du mal à les prendre au sérieux. Quand j'était jeune député, je me suis, un jour, trouvé dans un congrès féministe ; au moment où j'allais parler, une femme, la citoyenne Pullmann, ardente partisane de l'égalité des sexes, s'est approchée de moi et m'a dit : « Écoutez, Briand, j'ai un tramway à prendre. Passez-moi votre tour de parole. » J'étais pressé aussi et j'ai refusé. Elle m'a dit : « Vous n'êtes pas galant... — Merci, lui ai-je répondu, vous venez de me fournir le début de mon discours. »

Certains croyaient l'embarrasser en lui parlant de son évolution politique, des cortèges de grévistes qu'il avait conduits, de ses premiers discours.

— Oui, disait-il, je sais bien, il y a des gens qui me reprochent

d'avoir changé, qui me traitent de renégat... Je voudrais les emmener chez moi, en Bretagne. Je leur montrerais, au bord de l'Océan, un rocher... Sur ce rocher, ils verraient des mollusques accrochés à la pierre... Ils sont là... Vous pouvez revenir demain ; ils y seront encore... Vous pouvez revenir dans quatre jours ; vous les retrouverez... Bon... Mais sur ce même rocher, dans un petit trou rempli d'eau de mer, je vous ferai voir une anguille. Elle y est maintenant ; mais revenez dans quelques heures, après la prochaine marée, elle n'y sera plus... Eh bien, c'est tout de même l'anguille qui est supérieure dans l'échelle des êtres... Seulement, le public aime les mollusques et, quand on est l'anguille, on est comme moi, on est un renégat... Mais ça m'est égal, je me suis habitué... D'ailleurs, mon groupe grandit.

— Il y en a un que vous n'aurez pas, dit Marie Murat, c'est Léon Blum.

— Blum viendra aussi. Mais trop tard... Il aura le pouvoir au moment où il n'y tiendra plus... Il faut saisir ces choses au moment où elles font encore plaisir... Regardez bien... Des renégats? Mais ils sont partout au pouvoir. Tenez, le maréchal Pilsudski... Autrefois je le rencontrais dans tous les congrès socialistes... Plus tard il est venu à Paris comme chef d'État... J'étais président du Conseil, j'ai été le chercher à la gare de l'Est et je l'ai amené chez Millerand, alors président de la République... Pilsudski, pendant le trajet. m'a demandé : « Ce Millerand? Est-ce que c'est celui que j'ai connu dans nos Congrès? » J'ai répondu : « Oui, bien sûr, mais il ne faut pas lui en parler... Il a de l'amnésie. »

Poincaré raconte ses débuts.
(1927)

— Mes débuts dans la vie politique?... Oui, ils seraient peut-être assez intéressants à étudier parce qu'ils furent si involontaires. On eût dit que le destin m'avait pris par la main pour me conduire vers des fonctions auxquelles je vous assure que j'étais loin de penser. Cela commença en 1886. J'étais venu à Paris pour y faire mes études de droit ; je venais d'y passer mon doctorat et m'étais inscrit au barreau. M. Develle, un ami de ma famille, étant devenu ministre de l'Agriculture, me fit appeler et me proposa d'être son chef de cabinet. J'hésitai beaucoup, puis je finis par accepter.

» Je travaillais au ministère depuis quelques mois quand, un jour, M. Develle me dit qu'un conseiller général venait de mourir dans la Meuse (mon département d'origine) et me demanda s'il me plairait de me présenter pour remplir cette vacance. Je répondis que je ne souhaitais vraiment pas être conseiller général et que d'ailleurs je n'étais même pas éligible dans ce canton où je n'avais pas de domicile et où je ne payais pas d'impôts.

» Le dimanche suivant, étant allé voir ma famille dans la Meuse,

je racontai cette histoire. « Mais si, me dit mon grand-père, tu paies un franc vingt-cinq d'impôts dans ce canton. Tu les paies même depuis l'âge de huit ans, car j'y ai acheté, en 1868, un petit bois que j'ai alors mis à ton nom. » La coïncidence nous amusa tous et, poussé par mon grand-père, j'allai, dans l'après-midi, visiter le pays et me renseigner sur l'élection prochaine. Elle se présentait de la façon la plus simple. Il y avait deux candidats ; un seul avait des chances, un fermier du pays. « Il n'y tient guère, me dirent les amis que j'interrogeai. Il céderait sans doute volontiers la place. »

» On me montra sa ferme et j'allai lui rendre visite. Je le trouvai dans la cour, qui chargeait une charrette de foin. Je lui dis que M. Develle m'avait conseillé de me présenter et lui demandai son avis. « Ma foi ! me dit-il, vous ferez ce que vous voudrez. Pour moi, je ne m'intéresse guère à la politique et ceux qui vous ont dit que je renoncerais volontiers à cette candidature n'ont pas menti. Seulement je ne céderai pas la place à n'importe qui. J'ai mes idées, et j'estime qu'un canton comme celui-ci doit être représenté par un homme qui soit capable de défendre les intérêts des cultivateurs. Vous, vous êtes un avocat de Paris. Qu'est-ce que vous connaissez aux choses de la terre ?

» — Je suis tout de même, dis-je, le chef de cabinet du ministre de l'Agriculture ; cela m'a obligé à étudier un grand nombre de questions agricoles.

» Il haussa les épaules :

» — Ça ! dit-il... Sauriez-vous seulement charger une charrette de foin ?

» Je ne répondis rien ; j'enlevai ma veste ; j'empoignai une fourche qui était là et je me mis à charger la charrette, attentif à placer les bottes en bon ordre. J'étais jeune et plutôt vigoureux. Il me regarda travailler sans rien dire et je suppose que je ne m'en tirai pas trop mal car, quand j'eus fini, il me tapa sur l'épaule :

— « Vous ferez l'affaire, dit-il.... Je me retire en votre faveur.

» Je fus élu. Et ce fut le premier pas. Quelques mois plus tard, le député de l'arrondissement mourut. Vous savez que, dans nos provinces, il y a, pour les hommes politiques, une sorte de carrière régulière, un *cursus honorum*... « Vous êtes le conseiller général, me dit-on ; c'est à vous de vous présenter. » Cette fois encore je fus élu. Mes débuts à la Chambre ne furent pas éclatants. J'étais timide ; j'avais besoin d'étudier ce milieu pour moi si nouveau. Quand, deux ans plus tard, il y eut des élections générales et que je dus me représenter, je fus très combattu dans le département. Mes adversaires me reprochaient de n'avoir pas une fois pris la parole au Palais-Bourbon. Je pense que c'est un reproche qu'ils ont regretté plus tard.

» Pourtant je fus réélu et, très vite, je me familiarisai avec la tribune. On découvrit que j'aimais travailler et je fus nommé membre

de la Commission du Budget. A partir de ce moment les choses allèrent très vite. C'était une époque troublée de la vie parlementaire, celle où l'affaire de Panama venait de faucher toute une génération ; les jeunes hommes eurent leur chance. En 1893, je fus rapporteur général du Budget et, la même année, ministre de l'Instruction Publique dans le cabinet Charles Dupuy. Barthou en faisait partie avec moi et on nous appelait à la Chambre « les deux bébés ». Il avait trente et un ans ; j'en avais trente-trois.

» Depuis ce jour-là, j'ai presque toujours participé au pouvoir, sauf pendant une période de onze ans, de 1895 à 1906, que j'ai consacrée à me faire un cabinet d'avocat. Mais j'ai toujours continué à représenter mon département, et le seul mandat que je souhaiterais conserver jusqu'à la mort, c'est celui de conseiller général de la Meuse. »

Diner Sequana.
(1930)

J'ai amené Aimery Blacque-Belair. Nous sommes l'un et l'autre frappés, en écoutant ces conversations, par la persistante division de la France en deux camps. Tout ce qui est républicain fut ce soir méprisé, piétiné sauvagement par des hommes que, sur un autre plan, j'aime et estime. Mon cher Pol Neveux, fonctionnaire de la République, parle avec une ironie amère de la « *goche* » et des « mares stagnantes ».

« L'autre jour, dit-il, faisant ma tournée d'inspecteur général, j'arrive dans une ville du Midi. On m'apprend que mon bibliothécaire vient de mourir et que, si je cours au cimetière, je pourrai assister à l'enterrement. En effet je suis là juste à temps pour les discours et j'entends le maire dire, avec le plus bel accent méridional : « Adieu, » Barbazingue, adieu... Que la terre te soit légère... *(Une pause.)* » Elle est toujours légère aux bons républicains. »

Pendant la même tournée, Pol Neveux tombe malade dans une petite ville. Le bibliothécaire fait appeler son propre médecin, mais celui-ci est parti pour un mariage. Alors le fonctionnaire, avec hésitation : « Il y a bien un autre médecin, M. l'Inspecteur général, mais il est réactionnaire. »

Sur quoi le charmant Léon Bérard évoque des souvenirs de ses ministères. « Vous savez qu'au Louvre il y a dans les niches extérieures quarante statues... De grandes luttes se sont engagées autour de ces niches. Les uns n'y admettaient que des républicains ; les autres voulaient de grands hommes, quelles qu'aient été leurs idées... Cela s'est passé comme les élections à l'Académie ; des marchandages ont amené des compromis ; j'ai troqué le duc d'Aumale contre Saint-Just... Bref on s'est arrangé... Mais alors s'est ouverte la question des sculpteurs et j'entends encore un brave député, rural, bouilleur de cru, arrondissementier, me dire : « Monsieur le Ministre, voilà le

» vrai sculpteur républicain avec lequel vous devez marcher.. »

Pol Neveux, ce soir-là, conte aussi quelques anecdotes apolitiques. Le boucher qui vient de se marier : « Eh ! bien, monsieur, vous ne me croirez pas, mais cette femme-là, avec le trousseau, les frais de noces, l'ameublement, et tout, elle me revient à douze cents francs le kilo, rendu sur l'oreiller. » Et le veuf inconsolable que ses amis essaient en vain d'arracher à son chagrin. « Enfin, tout de même, il faut te distraire. Pourquoi n'essaies-tu pas d'aller au bordel ? » A quoi le veuf, soupirant : « Ah ! mon cher !... Le bordel, il me dégoûte... Depuis que ma pauvre femme, elle est morte, je n'y ai seulement pas foutu les pieds. »

Joseph Bédier, qui est chaste, regarde son assiette.

En sortant, Aimery me dit : « Toutes ces histoires politiques sont vraies peut-être, mais ce qu'ils ne disent pas, c'est que, sous la monarchie, c'était bien pire... On récompensait le poète royaliste ; on admirait le peintre bien pensant... Il faut tout de même relire Saint-Simon et les mémoires du temps de la Restauration... Qu'on se moque du café du Commerce, soit, mais disait-on moins de sottises chez le comte d'Artois ? »

Arrivant au coin de l'avenue de l'Opéra, il crie : « Vive la République ! » Un agent nous regarde avec surprise et méfiance. Mais il dit seulement : « Allons, allons... »

Ramsay MacDonald a Paris.
(1929)

Ramsay MacDonald, futur premier ministre d'Angleterre, dîne chez lord Tyrrell avec des hommes politiques français. Tyrrell m'a invité « pour mettre du liant », me dit-il.

Je trouve, à l'ambassade, MacDonald, menton et mâchoire de lutteur. Il commence à me parler de Byron homme politique, mais aussitôt arrive Maurice Sarraut, curieusement vêtu, gilet à fleurs brodées, col maladroit. Contraste avec Léon Blum dont le smoking est impeccable. Sarraut est arrivé en « tube », Blum en chapeau mou à larges bords. Puis Loucheur, Painlevé.

A table commence une discussion bruyante sur la politique intérieure des deux pays. MacDonald va prendre le pouvoir en minorité.

— Ce serait impossible en France, dit Loucheur avec autorité.

— Pourquoi ? Je le ferais volontiers, riposte Blum.

— Vous ? Allons donc ! Vous vous dérobez toujours.

— Pas du tout. Essayez. Offrez-moi le pouvoir. Mais pas en participation...

— Vous n'êtes pas assez nombreux, dit Painlevé, haussant les épaules.

— Lui non plus, dit Blum en montrant MacDonald... Herriot m'a dit : « Mon cher Blum, revenez deux cents et nous verrons... » D'ailleurs le problème n'est pas le même. A lui (toujours montrant MacDonald) on demande de montrer qu'il n'y a rien de changé ; à moi, on me demanderait de faire du nouveau.

— Et de ne pas faire baisser la rente, dit Tyrrell.

— Cela je n'y puis rien. Si j'étais au pouvoir, la rente baisserait, mais le franc, lui, ne baisserait plus.

— Je serais curieux de savoir pourquoi, dit Painlevé.

— Prenons rendez-vous. Je vous expliquerai.

Comme toujours les Français parlent, en français, des choses de France, sans s'occuper de leurs hôtes anglais. Ramsay MacDonald, la mâchoire tendue, essaie de saisir quelques mots, puis, désespérant d'y arriver, se tourne vers moi, et fonce sur Disraëli : « Je ne puis comprendre comment un tel homme a jamais gouverné mon pays. »

Après le dîner, Tyrrell essaie de faire l'interprète, mais faute de vocabulaire la conversation reste à un niveau enfantin. On tente de suppléer par la bienveillance des sourires à la pauvreté des propos. Maurice Sarraut fait une phrase sur les amitiés d'hommes d'État : « C'est très bien, dit MacDonald assez sèchement, dans la mesure où ils n'engagent pas leur pays plus loin qu'il ne peut et ne veut les suivre. » Coup d'arrêt assez brutal.

François-Albert.
(1931)

Un très petit homme, qui a été ministre (on l'appelait le ministricule), et qui reste assez puissant, parle avec d'autres hommes politiques (Pierre Cot, Mandel) de la possibilité de renverser le gouvernement Tardieu.

— Mais comment? Sur quoi les renverser? La navette? Le plan Young? Impossible.

— Pourquoi? dit Mandel de sa voix méprisante. Si la Droite propose d'attendre l'assainissement des finances allemandes, si cinquante voix se détachent d'eux à droite, que ferez-vous, vous les radicaux?

— Je ne sais pas, dit François-Albert. Ça dépend d'Herriot. Herriot est la clé du parti. Il faudrait le convaincre et ce n'est pas facile... Et puis électoralement, c'est très mauvais, le plan Young... Young? diront mes électeurs. Qu'est-ce que c'est, Young? C'est un nom allemand ; c'est pas un nom américain... Je vous défie de tenir cinq minutes en réunion publique sur un nom comme ça... Alors quoi? La conférence navale? Ça n'intéresse personne. En France on n'a jamais pu renverser un gouvernement sur une question de politique extérieure... Ou très rarement... Parlez-moi de la laïcité, voilà un sujet qui intéresse les Français.

— Pardon, dit Mandel, la conférence navale a une valeur électorale, par les commandes de bateaux. S'il faut construire des cuirassés de 30 000 tonnes...

— Ah ! j'espère bien que non !

— Comment ? (Et la voix de Mandel devient de plus en plus méprisante.) Comment ? Alors notre mémorandum était un chiffon de papier, et vous l'avouerez ?... Mon cher, vous décomposez le régime par votre démagogie.

Le petit homme se rebiffe, mais Mandel le regarde avec dédain du haut de son col doctrinaire.

Jouvenel sur Chéron.
(1932)

Il raconte sa première rencontre avec Chéron. Celui-ci avait été élu député du Calvados et Clemenceau en avait fait, le trouvant comique, un sous-secrétaire d'État à la Guerre. Là, Chéron avait amusé les journaux en allant visiter les casernes, goûter la soupe du soldat. Jouvenel, alors rédacteur en chef du *Matin*, va l'interviewer. Chéron le reçoit d'un air de défi. « Je sais pourquoi vous venez me voir, monsieur... Parce que vous espérez me trouver ridicule... Oui, je suis ridicule, monsieur. Mon ridicule est ma force... Dans ce pays jaloux qu'est la France, le ridicule est la seule forme de notoriété qui n'engendre pas la haine. »

Chéron, dans son département, va visiter un comice agricole. On lui montre longuement les animaux primés. Il félicite les éleveurs, caresse les bêtes, mais semble soucieux. Enfin, il dit : « Il faudrait aussi aller voir les animaux non primés. Ce sera plus démocratique. »

Caillaux.
(1932)

Son crâne rougit quand il prononce une phrase brillante. Il est désinvolte, pirouettant, iconoclaste. Il parle de Poincaré qui languit dans le Midi après son attaque. Aucune pitié : « Oui, dit-il, il est faible, il cherche ses mots, mais la méchanceté est intacte. »

Je lui dis que Briand n'était pas méchant.

— C'est vrai, répond Caillaux. Briand me disait : « Il ne faut pas avoir de rancune ; il faut attendre une bonne occasion pour se venger. »

Je demande :

— Et Clemenceau ?

— Lui et Mandel m'ont sauvé la vie, dit Caillaux. Poincaré voulait me perdre.

A Mandel qui est l'un des convives de ce déjeuner, Caillaux dit : « Mandel, je vous admire, vous êtes un grand journaliste, mais vous

écrivez mal... Une phrase française exige un sujet, un verbe et un complément direct... C'est aussi simple que ça... Et quand par hasard vous aurez besoin d'un complément indirect, venez me trouver. »

Il cite un mot de Thiers : « Pour faire un bon chef de gouvernement, disait Thiers, il suffit d'avoir un esprit juste et une volonté ferme. Et il croyait avoir les deux. »

Lui aussi.

Départ de Lord Tyrrell.
(1934)

Lord Tyrrell vient nous voir avant de quitter la France, son ambassade terminée. Il parle des hommes d'État français avec lesquels il a négocié.

« Celui avec lequel j'ai eu les rapports les plus faciles était Daladier. Il n'avait aucune peur du Parlement ; il était carré, déterminé. Sa faiblesse était qu'on l'avait hissé trop vite au sommet. Il ne savait pas gouverner ; c'est un métier pour lequel il faut un apprentissage. Et puis il ne connaissait pas assez Paris. Un vrai homme d'État, en France, c'est un professeur ou un médecin de province qui a compris Paris. Mais Daladier, s'il est prudent, fera une grande carrière dans la taciturnité.

» Poincaré, lui, était courtois, travailleur, mais il ignorait absolument les pays étrangers. Je lui disais : « Mais, monsieur le Président, il faut traiter avec l'Angleterre *telle qu'elle est*, non telle que vous voudriez qu'elle fût. » Il n'a jamais compris, étant de ces Français qui reprochent aux Anglais de ne pas être de bons Français. Et puis il avait un autre défaut grave. Il voulait tout lire, tout faire lui-même. Ce n'est pas possible. Un homme public qui ne fait pas confiance à son équipe se tue de travail, fatalement.

» Briand était le seul qui eût compris la politique d'après-guerre. « Action collective ou nouvelle guerre », disait-il et je pensais, je pense encore comme lui. Ou nous travaillerons ensemble, ou nous périrons ensemble. Briand aurait fait la France très grande s'il avait été suivi. Il était arrivé à éveiller une religion de la paix. J'avais envoyé un de mes secrétaires le suivre dans ses tournées en province pour mesurer sa popularité. Elle était surprenante ; des femmes lui apportaient des enfants à bénir. Malheureusement il a commis de graves fautes : il est entré dans un ministère Tardieu où l'on détestait sa politique et surtout il a eu la folie de se présenter à la présidence. Cet échec l'a détruit. Après cela quand j'allais le voir, je le trouvais somnolent, absent. Il me disait : « Je vais m'en occuper », mais il n'avait pas entendu.

» Je n'aimais pas Barthou. Il prenait des attitudes chauvines qui, en fait, étaient nuisibles à son pays. Je lui ai dit un jour : « Monsieur

le Président, il faut être réaliste. L'Allemagne va réarmer. Que ferez-vous? La guerre? Nous ne vous suivrons pas. L'Angleterre ne se battra pas pour une frontière ; elle se battrait pour les principes de Genève. Appuyez-vous sur la Société des Nations. » Il m'a répondu : « L'Angleterre a tort. » Peut-être, mais ce n'était pas la question. M. Barthou non plus ne pouvait faire que l'Angleterre cessât d'être l'Angleterre. »

Lord Tyrrell a été un ambassadeur efficace. Il est Irlandais et catholique. Sa fille s'est mariée à Notre-Dame.

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française

CHRONIQUE DES LIVRES

LES GRANDES BATAILLES DU PACIFIQUE

par S. E. MORISON *(Payot)*

Il est bien regrettable que les dimensions de l'ouvrage n'aient pas permis d'envisager la publication intégrale en langue française des quatorze volumes consacrés par l'historien américain Samuel Eliot Morison aux opérations de la Marine des États-Unis pendant la seconde guerre mondiale. Cet « ouvrage monumental », dont il ne reste plus que deux volumes à paraître, intéresse en effet, non seulement les marins mais encore tout lecteur curieux de connaître les grandes lignes de cette guerre, dont l'enjeu a été débattu sur toutes les mers du globe plus encore peut-être que sur les champs de bataille terrestres.

Professeur d'histoire à Harvard — la plus ancienne et aussi la plus célèbre des universités américaines — Morison fut mobilisé en 1942 avec le grade de capitaine de corvette de réserve comme « historiographe du roi ». Il assista personnellement à un grand nombre de batailles et put après la guerre étudier à loisir les archives du Service historique de la Marine américaine.

Le capitaine de vaisseau de réserve René Jouan a choisi dans ces textes les parties les plus importantes des volumes de Morison consacrées à la guerre du Pacifique. En 1951, paraissait un premier volume décrivant les premières grandes batailles, de Pearl Harbour à Midway, l'année suivante, un second, consacré aux dramatiques rencontres qui marquèrent la campagne de Guadalcanal.

Voici maintenant le tome III consacré aux opérations victorieuses de la campagne de 1944, et plus particulièrement aux deux grandes batailles de juin et octobre 1944 qui se déroulèrent dans le secteur des Philippines : la bataille de la mer des Philippines et la bataille de Leyte. Celle-ci est généralement considérée comme la plus grande bataille navale de tous les temps pour l'importance et la diversité des moyens mis en œuvre, de la vedette lance-torpilles au cuirassé géant de 60 000 tonnes.

Cette rencontre, qui en réalité comporta trois grandes batailles séparées, eut lieu les 23, 24 et 25 octobre 1944, lorsque la flotte japonaise lança la quasi-totalité de ses forces contre la tête de pont américaine de Leyte aux Philippines. Après trois jours de combat d'une intensité dramatique, ayant laissé échapper des occasions magnifiques que les erreurs de ses adversaires avaient fait naître, elle se retira tellement éprouvée que, par la suite, il ne devait plus lui être possible de monter une sortie digne de ce nom.

Il n'est pas possible en quelques lignes de donner un aperçu même très sommaire de ces actions décisives. Mieux vaut renvoyer les lecteurs à ce remarquable ouvrage.

JACQUES MORDAL

(Suite de la chronique des livres page 81.)

LES SENTIERS BATTUS

par ALFRED KERN

Je ne suis pas revenu d'Isdriza. Le gel avait enlevé aux sons toute épaisseur. Sur le remblai de la voie ferrée, les coups de pioche s'entendaient comme des tintements de cristaux. La station commandait quelques aiguillages, trois voies parallèles résorbées dans la courbe que la grande ligne dessinait à l'est autour de ce qui avait été autrefois une ville.

Isdriza ! Des voitures à bestiaux aménagées en dortoir sur une voie de garage. Un mince filet de fumée montait des cheminées. Les dernières maisons russes étaient à peine visibles dans la grisaille. Étranges vestiges, cependant. Les toits de chaume et les boiseries avaient flambé : restaient ces index vengeurs qui désignaient le ciel. Un ciel gris ou bleu, d'une immensité accablante. Je n'avais pas assisté au sinistre, mais j'avais vu d'autres incendies. Et autour de ces cheminées de briques qui marquaient sur des centaines de kilomètres le passage des Allemands, j'avais imaginé la vie russe. Quelques icônes, des regards baissés, des bottes misérables. Les nôtres avaient fini par ressembler aux leurs. De rares maisons : j'étais étonné qu'elles puissent contenir tant de monde. C'était un long défilé, le matin. Hommes et femmes partaient en corvée ; il s'agissait de récupérer du matériel pour un dernier effort de guerre, de déboulonner ces rails que les mêmes avaient sans doute déplacés quelques années plus tôt. Les trous noirs dans les traverses rappelaient l'écartement des voies soviétiques.

Le soir, les Russes rentraient dans l'obscurité. Les sections du génie s'enfermaient dans les voitures. C'était un roulement de portes après la procession tumultueuse. Malgré la lenteur de leurs pas, les Russes s'agitaient en bavardant. Les propos de mes camarades du service des transmissions me paraissaient non moins étrangers. Pourtant ils me racontaient ma vie : la femme, la famille, le foyer... Mais il ne fallait pas y songer. A côté des lits superposés, sur l'unique table qui servait de bureau dans la journée, on jouait aux cartes. Et derrière les joueurs, d'autres soldats, en *feldgrau*, regardaient...

Isdriza. Le matin, afin de respirer, je faisais quelques pas dehors. A force de vivre les uns sur les autres, on devenait insupportable. Mes pas me rappelaient encore leur présence. Les deux rails, ces lignes concourant à l'horizon... L'ouest nous était fermé. Mes camarades d'infortune feignaient de vivre ici :

— Tu as passé une bonne nuit, Paul ?

Peu satisfait, je grommelais une vague réponse. C'était le silence du cœur, le bruit de la machine à écrire : les wagons chargés présageaient un nouveau repli stratégique. La formule était inusable. L'immensité du pays, à rebours, leur donnait raison... Je me gardais d'ironiser depuis qu'un camarade m'avait dit :

— Tu as de la chance ! Vous êtes toujours du côté des vainqueurs...

J'étais seul à représenter ce *vous*. J'étais Alsacien, suspect. Depuis qu'ils me soupçonnaient de vouloir les lâcher, j'acceptais l'uniforme abhorré. Leur souffrance n'égalait-elle pas la mienne ? Certes, il y avait eu Stalingrad et, un instant, j'avais espéré... Mais la Russie était si grande que la guerre s'y déroulait dans une sorte d'indifférence. Il y avait les voitures à bestiaux, les cheminées en tôle rouillée d'où s'échappait dès trois heures un filet de fumée. Il y avait la corvée du bois. Finalement nous étions tous de corvée. La vie quotidienne nous unissait. Personne ne songeait à s'apitoyer sur le sort des Russes, sur le nôtre...

« Tu as de la chance ! » Une faille dans la conversation, une étrange lueur : j'étais isolé au milieu de ces regards. Et ils l'étaient tous à force d'attendre : seuls, s'agrippant les uns aux autres afin d'en réchapper...

Une vareuse accrochée au mur, la lampe à pétrole, ces murs qui paraissaient se pencher sur la table avec mes camarades... Un caporal distribuait les cartes. Les murs étaient aveugles. Je croyais entendre dehors dans la nuit :

— De la chance !...

J'étais seul devant la guerre. Une guerre qui me fascinait comme si en une seule image j'avais pu résumer la misère du monde. C'étaient ces coups de pioche, effectivement, cet air roussi, ce cuir, cette odeur dont je n'arrivais pas à me défaire. Le ceinturon, les bottes... Je collais si rarement à mon personnage. Pourtant, leur défaite, je la pressentais, et peut-être mieux qu'aucun d'eux...

Dans la solitude des bruits confus — ils avaient beau jurer ou abattre les cartes avec une vigueur spontanée — je souffrais. A qui confier l'image qui me traversait l'esprit ? Le spectacle des villes dévastées, cette lutte presque anodine à force de durer... Je pensais aux miens ; je m'apitoyais : non ! mieux valait ne pas songer à eux ! C'était encore, d'une certaine façon, les faire souffrir, les humilier... La nuit s'arrêtait aux trois fenêtres de la station : la buée, une buée presque humaine emplissait la pièce. Ils juraient. Je pouvais me taire. Ils souffraient...

Isdriza ! Un endroit de la terre, l'humanité en loques et cette longue voie ferrée devenue notre bagne... La journée confirmait les nuits. L'absurdité était si palpable qu'avec un plaisir douloureux je répétais les gestes dans lesquels on m'avait instruit deux ans auparavant : tourner la manivelle, recevoir un message, le transmettre...

Le téléphone, au lieu de nous relier au monde, nous isolait. Le génie de la guerre ressemblait à cette locomotive qui haletait dehors. Des rails, transportés à dos d'hommes, enlevés le matin, posés ailleurs, afin de combler une brèche dans le réseau... En mon cerveau, également, les voies et les ramifications me paraissaient innombrables. Pourquoi cette lutte ? C'était la vie qui faisait trembler les vitres de la station. La vie !... Cette trépidation que j'avais connue autrefois, ce cri strident, toujours sûr de lui, qui départageait les nuits, les paysages... Au terme d'une même tristesse, n'avais-je pas attendu l'aube ? Les images du passé m'accompagnaient, plus lourdes, plus vraies, peut-être, que les impressions fugitives, que les noms, les lampes et les signaux... Images du passé si réconfortantes puisqu'elles me choyaient... Mais la manœuvre était devenue stupide. La guerre tournait en rond. On n'arrivait pas à étouffer la sonnerie du téléphone ni les coups de pioche.

Comment toucher la terre quand la conscience a fait le vide ? Dérisoire, cette petite station avec son téléphone de campagne ! « *Allô ! Ja !* » Ils étaient si sûrs d'exister ! Était-ce encore des hommes ? « Oberleutnant Stach ! » Depuis des années soldat... Si on leur avait enlevé cette guerre, ils ne se seraient point reconnus... Femme, enfants, profession... C'était moins la distance que le temps qui les séparait. « *Nein ! Sie müssen...* » Un ordre les arrachait à l'ennui. Cet ennui plus terrible que le désespoir : ils n'agissaient plus ; ils obéissaient ; ils s'en remettaient à la hiérarchie occulte.

Ils... L'uniforme abhorré... N'étais-je point, malgré la suspicion, leur semblable ? Un mot pouvait rompre les chaînes, une révolte, mais c'était choisir le poteau d'exécution. J'obéissais :

— Entendu !...

Lorsque l'ordre nous parvint d'arrêter le démontage, j'éclatai de rire.

— *Was ist los ?*

Mes camarades étaient inquiets. Je le fus autant qu'eux. Cet ordre ne présageait-il pas une attaque russe ou une contre-offensive allemande ?

La journée ressembla aux précédentes. A quatre heures, il faisait déjà nuit, mais, lorsque le train entra en gare, je me crus la victime d'une apparition. Sortant, afin de me charger du courrier comme à l'accoutumée, je fus saisi par l'étrangeté du spectacle. Le capitaine venait de sauter du dernier des deux wagons.

— Alors ?

— On va s'amuser ! m'expliqua-t-il, en me désignant l'engin autour duquel mes compagnons s'attroupaient.

C'était une sorte de charrue au soc immense, maintenue à hauteur d'homme à l'aide de câbles d'acier. D'abord muets d'étonnement, mes camarades ne tardèrent pas à commenter l'invention. Ils brûlaient de curiosité :

— Et quand allons-nous faire le vide derrière nous ?

— Demain, et ce sera facile : dix kilomètres en ligne droite. On leur laisse le petit tronçon au-delà d'Isdriza...

Ce fut un remue-ménage comme nous n'en avions pas connu depuis longtemps. Les wagons-dortoirs allaient être enlevés. Les compagnies du génie s'embarquaient déjà. Seule resta jusqu'à l'aube une section chargée de déboulonner les rails devant la station et de creuser le trou... Coups de pioche, sommeil agité : lorsque la locomotive revint, je me levai hâtivement, me débarbouillai et sortis. L'air était vif, l'aube incertaine. Malgré la capote je frissonnais. L'ouest, les deux lignes parallèles : je ne voyais pas plus loin que le bout du quai, ce terre-plein au bord duquel notre station dominait une vaste étendue de marécages réduits au silence. Le gel nous avait délivrés des moustiques et des crapauds. Dans ce silence étoffé de brume, les faibles chuintements de la locomotive s'entendaient telle une irritation légère. Des ombres gravitaient autour de l'engin métallique. Le soc était descendu dans le trou, avant la dernière traverse. Quelques Russes s'agitaient, bénévoles ou curieux. Il n'y avait pourtant plus de corvées ! Nous étions tous dehors...

— Attention ! Vous allez vous faire tuer !

Nous reculâmes tandis que le mécanicien donnait de la vapeur. Les roues de la locomotive se mirent à tourner, à patiner. La traverse éclata ; les roues tournèrent plus vite, puis, ralentissant légèrement, l'engin fit deux, trois mètres dans un bruit de cisailles, d'acier, un énorme crépitement parcourut la voie. Rails tordus, voie écartelée, sifflements de vapeur... Nous étions hilares. La locomotive laissait derrière elle une impression de foire, ces montagnes russes, un instant soulevées, s'effondrant dans un fracas de fer, de bois cassé... La journée commençait bien : le rire nous libérait...

Lorsque le convoi fut à quelque cent mètres, nous comprîmes seulement l'étrangeté de notre clameur. La stupeur, lentement creusa nos traits : sur le talus fraîchement labouré, le sillon de la mort courait vers l'infini dans ce jour qui montait avec les bribes de brouillard...

— Et nous ?

Un camarade le dit d'un ton désabusé. Le téléphone sonnait.

— Rien de neuf ?

— Non ! On reste ici...

Les lampes à pétrole étaient rangées sur l'armoire. Des lits super-

posés pendaient des caleçons longs, l'aumône du parti, de la nation. On ne voulait pas que nous ayons froid...

— Dommage ! dit Curt, le pince-sans-rire de la compagnie. On est si bien, ici ! Et ils en ont fait du petit bois !... De quoi chauffer la baraque jusqu'à la fin du monde !

Dans les petits bosquets, au milieu des marécages, les bouleaux sveltes et blancs résumaient la tendresse de l'hiver. De l'autre côté, les cheminées pointaient vers le ciel, canons muets d'une impossible colère.

*
* *

Nous avions cru être protégés par un rideau d'infanterie. En fait, nous ne vîmes arriver, deux jours plus tard, qu'un paquet de fantassins.

Malgré la fatigue, ils nous regardèrent de haut :

— Que foutez-vous ici ?

— On vous attendait. Ordre de tenir la station, de cueillir les fugitifs...

Ils envahirent la petite salle et jetèrent leurs bardas sur nos lits.

— Vous vous la couliez douce. C'est fini ! Le Russe sera là, demain...

Nous étions une vingtaine d'hommes, maintenant. Huit lits, des paillasses improvisées. Un grand gaillard maigre dormait sous la table sur un énorme sac bourré de gaze et de coton hydrophile.

On se moqua de lui :

— Tu le transportes depuis quand, ton grabat ?

Et l'infirmier de répliquer, en écarquillant les yeux :

— J'ai bien dormi et vous ignorez ce qui vous attend, ce soir...

Les nouveaux songeaient donc à poursuivre leur retraite tandis que nous étions si habitués à notre maigre confort :

— On tiendra...

— Mais non ! on se taille...

Sur ces entrefaites arriva Schulze, notre sous-lieutenant. Je ne l'avais jamais vu intimidé. Ses cheveux blonds et coupés court aggravaient sa pâleur. Il hurla :

— Dehors ! Tous !

Quelques instants plus tard nous étions alignés devant la station.

— *Hinlegen !*

Un des rescapés de la veille grommela :

— Nous ne sommes pas à la caserne...

— *Die Schnauze !*

Le fantassin se coucha comme nous.

— *Aufstehen !*

Schulze n'avait pas plaisanté. Son visage jeune, trop tendu... Cette même expression qui m'avait frappé tout à l'heure reparut

comme si la crainte adoucissait les mœurs. Puis non ! D'une voix rauque il martela cette consigne de courage :

— Nous sommes coupés du gros du régiment. Avec de la discipline, nous avons une chance de nous en sortir.

La camionnette du poste était partie en reconnaissance dans Isdriza. Les quatre hommes ne revinrent pas à l'heure convenue. Nous n'étions plus que seize en comptant Schulze. Il donna le signal du départ : suivre le remblai en file indienne ; la route n'était pas assez sûre...

Nous atteignîmes péniblement un endroit où la voie était encore intacte. Les débris, les rails tordus nous avaient gênés et avec soulagement nous marchions entre les rails, sur des traverses enfoncées dans un mélange de terre et de neige durcie. J'étais parmi les derniers. L'engin destructeur avait été abandonné là, le soc arraché, fiché dans le talus. Schulze était en tête de la colonne.

Je me sentis mieux. Le rythme était pris. Une cadence grave nous permettait d'oublier, de dormir presque en marchant... Un soleil pâle était apparu derrière nous. Fini le cauchemar ! L'air glacial ne pouvait plus rien contre moi. Les joues chaudes, je sentis monter de ma poitrine une sorte de flamme. Chaque pas était réglé selon le cœur, cette machine dont je ne m'étais jamais soucié. Il suffisait de se laisser couler dans l'étrange ferveur : le cœur continuait de battre ; les jambes aussi, ce bruit sourd des bottes...

Ne plus penser à rien... Et pourtant le soleil m'invitait à revoir dans le ciel cette Baltique bleue et impassible qui, baignant les haff, me promettait le calme. Ce n'était qu'une réminiscence. Du temps de la caserne, non loin de Dantzig, j'avais suivi tout un après-midi le droit chemin entre la mer et la lagune. J'en avais oublié qui j'étais...

Ce n'étaient plus mes jambes, mais mon cœur qui me portait. Lorsque Schulze ordonna une halte, j'eusse préféré continuer. Mes joues étaient en feu. Je baignais dans une surdité merveilleuse. Elle me protégeait contre toute réflexion qui pût me démoraliser.

Néanmoins, au bout de quelques minutes, je sentis combien mes jambes étaient lasses. Par quel miracle n'avais-je pas glissé sur la neige congelée ? C'était cette grave cadence que je sentais encore, ce rêve bleu et froid qui contrastait avec la chaleur de mes tempes...

— On peut y aller ! Nous ne risquons pas grand-chose en rejoignant la route.

Je n'avais même pas enlevé mon sac. Le sous-lieutenant laissa retomber la carte d'état-major après avoir rattaché l'étui à sa lanière.

La neige grise craquait sous nos semelles. Nous traversâmes une lande gelée. Les bouquets de genévriers lâchaient leur poussière blanche quand nous les frôlions. J'étais derrière Schulze. Les petites baies vertes et bleues paraissaient tassées comme des balles sur une cible... Mais le silence était réel. Aucun bruit de guerre ne venait jusqu'ici. L'avance russe avait-elle été si rapide ?

Lorsque nous eûmes atteint la route repérée sur la carte, notre progression devint moins pénible. Certes la chaussée était glissante, par endroits, et tapissée de rondins, mais dès que nous sortions de ces clairières marécageuses, le chemin forestier continuait large et rectiligne. De temps à autre une voiture renversée : les moujiks avaient eu le temps de venir et d'enlever les pneus. Hormis ces carcasses, rien ne nous rappelait la guerre. Notre groupe était compact, la marche si ordonnée que peu m'importait le moral : je n'étais plus ici. J'étais dans l'atelier de mon père. Les linotypes, cette longue obscurité trouée de visages, des visages d'ouvriers, de camarades éclairés par de petites lampes... La cadence des machines était inoubliable. La chaleur montait des creusets, finissant par souder ensemble les caractères qui dansaient dans mon esprit. Ce bruit clair et métallique, une étrange confusion vraiment : la crosse du fusil battait contre le fourreau de la baïonnette. Et mes souvenirs d'enfance, ces lettres mobiles, le vieux Hans les sortait de son casier... Hans, l'ordonnateur du monde : d'avance, il savait ce que je désirais... Je songeai à une mystérieuse alchimie. Petit garçon, sachant à peine lire, j'avais été émerveillé par ce programme que composait le vieux. J'avais la fête sous les yeux, Hans qui souriait derrière ses moustaches : « Tu verras les masques, les cuivres, le piano... » Ses prévisions étaient toujours justes ; les dimanches de ma petite enfance l'avaient confirmé... Mais depuis, hélas... Nous marchions en colonne dans un jour qui ressemblait à la nuit, à la nuit des temps. La forêt. Cette immense forêt, et sans pardon... Il le fallait ! Il fallait marcher, lutter, bousculer le camarade qui n'en peut plus... L'inquiétude, insinuante, me guettait : « Si tu tombais, ils continueraient sans toi... » Des deux côtés de la route des ombellifères debout, desséchées, soutenues par la neige, ce tombeau blanc et stupéfiant. J'avais vu peu de cadavres durant cette guerre. Ils avaient suffi. Cette raideur était partout. Elle commandait aussi notre colonne. Doigts crispés autour d'un espoir avant que la main vide annonce l'impitoyable vérité...

Schulze avait promis : « A quinze kilomètres, un village... » On avait cassé la croûte à midi, au milieu d'une clairière qui ressemblait à celle-ci. Les bouleaux, les sapins m'exaspéraient. Mais je me raccrochai à une foi étrange : la route poudreuse, les talons de Schulze, sa capote fendue qui permettait de voir la tige de ses bottes... Il me frayait un chemin invisible. A gauche, à droite, toujours ces branches givrées et la nuit qui commençait à tomber.

— A votre tour...

Schulze s'écarta pour me laisser passer. Je humai l'air profondément afin de m'assurer de ma présence. Et je fis bien de respirer car, après avoir ralenti la marche, je donnai à mes camarades un peu d'allant. « Ignorer le présent, foncer... » Mes jambes n'allaient pas aussi vite, mais, en esprit, je revis une maison, un foyer, ce feu trem-

blant, cette marmite dans laquelle l'eau bouillonnait... Le froid ne m'effrayait plus. De longues heures j'avais marché ainsi dans le Strasbourg hivernal. Que de fois, avant d'avouer mes sentiments, j'avais tourné en rond autour de sa demeure... Les quais de l'Ill... Ils m'éloignaient d'elle, mais dans le regret je retrouvais la force d'aimer... Toujours elles, ces rues qui semblaient converger autour de cette demeure. La façade en pierres de taille, la plaque de laiton, les sonnettes, les petits rectangles transparents avec les noms des locataires... Le sien... Si j'avais pu faire main basse sur les caractères mobiles du vieux Hans, je les aurais semés sur ce chemin douloureux. Oui ! pour toi, Isabelle...

Un point de côté :

— Mon lieutenant, je n'en peux plus...

— Respirez à fond !

— Ça ne m'est pas arrivé depuis nos jeux d'enfants...

Schulze me regarda ahuri. Ses yeux bleus paraissaient noirs. Deux orbites... Mais je les devinais qui m'interrogeaient.

— Pardon ! Ça va mieux...

— Qu'un autre prenne la tête...

Schulze avait dû se tromper. Ce n'était pas quinze, mais vingt ou trente kilomètres. Ils nous avaient tous trompés, les journaux, les maîtres, les livres. Jamais, léchant les vitrines du vieux Strasbourg, je n'avais songé que je puisse un jour m'égarer en Russie. C'était la vérité pourtant, et mes jambes me portaient... Les chemins se ressemblent quand l'inquiétude vous poursuit !

— On arrive !

Était-ce un village ou la rase campagne ? Ce qu'il y avait de réconfortant : la forêt soudain avait cessé. Nous marchions dans la nuit noire, mais ce sentiment le confirmait : l'obscurité s'apparentait au vide. Je marchais parce que l'homme de devant marchait, parce que, derrière moi, Schulze me talonnait...

— On arrive...

— Ce n'est pas vrai...

— Eh bien ! On a fait quarante kilomètres !

Schulze ne nous avait pas trompés. Un village. Quelques isbas. Depuis la clairière où nous avions fait halte, qu'avais-je supporté ! Ces images de l'adolescence, lourdes d'une même attente... Tout cela n'avait plus d'importance puisque je pouvais laisser tomber le barda, me laisser choir sur une couche... Un lit russe, ce plafond bas, à peine entrevu en pliant la nuque dans l'embrasure d'une porte qui n'avait point résisté... On oublie les règles de l'hospitalité quand on est à bout de forces. On vous accueille. Cela va de soi...

En rouvrant les yeux, je fus étonné d'apercevoir le visage d'une vieille penchée sur moi. Elle eut peur. Je murmurai :

— Franzouski !

Elle ignorait... Petite vieille si russe qu'elle confondait les étrangers dans une même et terrible famille. Je soufflai :

— Tchai !

Elle sourit et disparut.

J'eus ma tasse de thé. Mon lit russe, c'était cette banquette au pied du gros poêle. On était mieux, là-haut, sur les briques. Schulze me priait de monter. Un fantassin se poussa :

— Je m'appelle Krug, me dit-il, Krug, comme la cruche qui va à l'eau...

On s'était peu parlé dans la journée. Le voisin me bourra les côtes afin de récupérer une position plus confortable.

— Tu cavalais ! On aurait cru qu'Ivan te chatouillait la plante des pieds.

— *Die Schnauze !* hurla le sous-lieutenant.

Krug ne se laissa point démonter, bâilla ostensiblement, écarquilla ses orteils, délivrés des bottes et des chaussettes. Je ne poussai qu'un soupir. Puis ce fut la nuit chaude avec tous ces membres abandonnés à leur sort...

*
* *

Le lendemain, j'eus du mal à me retrouver. La voix claire de Schulze sonnait le rappel des souvenirs épars :

— On se fiche pas mal de la victoire. On poursuit, direction Baltique, jusqu'à l'extinction des voix.

En effet, un tiers des hommes étaient enroués. Le sous-lieutenant se moqua des petites natures :

— Il n'y a pourtant plus une goutte de vodka dans le pays !...

Moi-même j'avais mal à la gorge. Cette fièvre du départ ! Je maudis les conventions prussiennes qui nous obligeaient à nous aligner sur la route, à patienter ferme... Schulze consulta la carte. Il prenait son temps. Il s'était rasé, débarbouillé avec une lenteur exaspérante. Il daigna enfin donner le signal :

— D'ici une heure nous serons sur la grand-route.

La marche reprit. Les bottes faisaient crisser la neige. Le son s'imprimait avec nos pas, une cadence plus lourde que la veille, plus étouffée aussi... Les pas me traversaient le cœur : je songeai de nouveau au foyer, à la maladie de mon père. Quand il souffrait de ses crises d'asthme, il arpentait sa chambre tandis qu'Isabelle gémissait : « Quand cessera-t-il ? » Je ne songeai plus qu'à lui, à son drame... Et j'avais dans l'oreille les plaintes d'un hôpital... Ces voix, ces prières... Le peu que j'avais aperçu de la vie russe contrastait avec l'image sobre que je m'étais faite de l'univers soviétique. Une longue plainte montait vraiment vers le ciel. Un ciel bleu, immobile... Seul mon cœur comptait les pas. C'étaient les mêmes genêts

partout. Les mêmes bruyères... La fièvre était trop grande : je ne les apercevais qu'au prix d'un effort surhumain, comme si j'avais dû jeter un regard par-dessus les paupières... Le dos, les cuisses me faisaient mal. Les poêles russes étaient durs. Mais cette gorge qui se resserrait : il n'y avait même pas de place pour l'émotion. Celle-là, je l'avais bue jusqu'à la lie !... Durant mon enfance je m'étais trop apitoyé devant les malheurs des adultes, devant les miens... Tout était fichu ! Pourquoi courir vers la mort ? Elle vous atteignait de toute façon. Mieux valait l'avoir dans le dos ! Quel spectacle tenait encore devant nos misères intimes ?

Lorsque la grande route fut en vue, je ne la saluai même pas d'un soupir. Seul Schulze parut à la fois soulagé et fier de lui :

— J'avais raison. Et on retrouvera la septième armée...

Cette route à peine plus large que la précédente : de la terre battue avec quelques bornes en plus et des bidons vides, la même route, ces mêmes tapis de rondins jetés là où elle était trop défoncée... Karl marchait devant moi, Franz, l'infirmier était à mes côtés, toujours imperturbable et fidèle à son sac de pansements.

— Il est à la fois si gros et si léger que cela m'encourage de pouvoir le porter.

— Bon ! lui avais-je répliqué, puisque c'est lui qui t'emporte !...

Maintenant je n'avais plus la force de parler. C'était la fièvre qui me soutenait, cet autre baluchon ; et mes pauvres camarades me traînaient... Je devais peser lourd à leurs yeux... Mes regards désespérés, si encombrants !...

— *Mensch ! du hast ja Fieber !* s'écria Schulze.

Oui, j'avais de la fièvre. Franz grommela :

— On arrangera ça ce soir...

Elle était bleue, la Baltique. Mes camarades unis comme les sables du rivage, mes pieds qui me blessaient, mes côtes, mes épaules... Je marchais pieds nus, me semblait-il, et pourtant le cuir me serrait, l'uniforme me collait au dos : « Je n'en peux plus... » Ces mots à ne pas dire. La foi pouvait s'effondrer. La leur avait été si justement déçue : « *Gott mit uns !* » Elle était bleue, la Baltique, et le sable d'or...

Vers quatre heures nous fîmes halte dans un hameau assez accueillant. Les habitants ne paraissaient pas nous craindre. Etions-nous si loin déjà du front ? La guerre, où était-elle ? En ces vastes forêts et landes ? Ou bien était-ce elle, la guerre, qui m'habitait ? La neige recouvrait tout d'un voile pudique. Ces trois cadavres que j'avais vus ensevelis deux mois plus tôt... La colonne était au complet et personne n'avait flanché. Sauf moi.

L'infirmier m'interpellait déjà :

— Qu'est-ce que tu attends ? Grouille-toi !

Lentement je me dirigeai vers la porte de l'isba.

— C'est donc si grave, mon vieux?

Franz me dévisagea attentivement. Sa voix manqua de naturel :

— Il n'y a qu'un moyen de t'en sortir. Un moyen radical : ou bien tu crèves, ou bien tu seras le premier demain à nous conduire...

Je le laissai faire. Il m'enleva le barda, la capote, la vareuse, la chemise, le caleçon et me jeta dans la neige pour me frictionner.

Je claquai des dents. Puis j'eus chaud, très chaud.

— Et maintenant au plumard !

Ils m'avaient préparé un lit de sangles. Ils me serrèrent dans des couvertures. Curt me veilla. Il avait perdu son humour. Son regard me fit de la peine :

— Va donc dormir. Je suis fichu. Il y a déjà un moment que je l'éprouve ; j'ai tout abandonné ; au fond cela vaut mieux ainsi.

La pièce était petite et sombre. Entre le poêle et le plafond il y avait à peine un mètre d'espace. Un camarade était couché là-haut à côté de Krug qui m'observait.

— Mais dormez donc !

Krug s'allongea. Curt le rejoignit et me laissa seul. Une lampe à huile brûlait sur la banquette à côté du lit de camp. La paysanne était revenue espérant récupérer sa veilleuse...

— *Niet !* avait hurlé Curt.

Ce niet me chiffonnait. Il y avait tant d'êtres sur terre... Cette réconciliation que je cherchais dans ma fièvre était-elle donc impossible? J'étais désespéré et néanmoins d'une sérénité incroyable. La mort, me semblait-il, n'était nullement une défaite. Après avoir tout abandonné, on avait peut-être le droit de dire aux autres que la vie ne valait rien, que la Baltique était bleue, qu'elle seule pouvait nous effacer... La Baltique, cette mer dont nous étions issus, une mer de larmes, maintenant, qui engloutissait le genre humain après ses longues pérégrinations...

J'étais à bout, au terme du voyage. Rien n'avait résisté, ni le moral ni l'intelligence. Le mystère s'épaississait. D'où étais-je venu? On m'enlevait mes parents, ma femme, mon pays... Surtout elle. Une sorte de pudeur m'empêchait d'y songer. Y songeant, je la faisais souffrir et, la voyant souffrir, je ne pouvais même plus y croire : elle n'était pas bleue, la Baltique. Elle aussi, je l'avais trompée puisque maintenant je disparaissais. La Baltique, le néant, un océan de larmes... Le plafond était bas : des poutres inégales, des planches fissurées, couvertes d'une patine brunâtre... Ce regard subitement voilé et ses yeux à elle... Doucement, tendrement, je pleurai. Les hivers strasbourgeois ressemblaient à ceux de la Russie. Je pleurai comme un enfant. J'avais erré dans les rues, sur les quais de l'Ill. Elle m'était apparue dans un sourire. Un sourire brumeux et nos souffles unis dans la froidure. Ce flottement léger : ses manchettes tricotées dépassaient celles du manteau. Un manteau d'hiver, un peu ridicule et son nom

que je n'osais pas prononcer : Isabelle ! le seul nom possible... Sous un lampadaire près de l'Ill nous nous étions embrassés...

— Non ! Non !

J'avais cru commettre une gaffe.

— Vous êtes si gentil...

Il était triste de devoir promener son amour dans les rues d'une ville quand les yeux du désir vous situent ailleurs : le ciel était bleu même au plus profond de la nuit. Isabelle ! Dans la clarté laiteuse du lampadaire j'avais deviné qu'elle aussi croyait, qu'elle aussi voyait et au-delà des apparences... C'était un manteau de guerre, une des dernières soirées avec des quais éclairés. C'était la nuit fragile, si imprécise : la menace était lointaine, la mort ne nous concernait point. Les bombes ne pleuvaient pas encore sur nous et pourtant je lui avais dit :

— Isabelle, ce bonheur est trop grand pour que je puisse y croire...

Elle avait calmé ma crainte, étouffé mes appréhensions. Un baiser en appelait un autre. Les intervalles, on les oubliait. Car telle était soudain l'inquiétude la plus pressante : il fallait rentrer. Être de retour avant minuit. On grignotait un quart d'heure. On grignotait quelques jours, une saison... Nos rencontres confirmaient la promesse. Un adieu annonçait le retour. Je ne pouvais plus me séparer d'elle, lorsque mes parents me dirent enfin :

— Puisqu'il en est ainsi, épouse-la...

Le pouls, mes tempes, mon cœur, me semblait-il, battaient partout. C'étaient ces aiguilles dans ma tête, ce plafond bistre et oppressant. C'étaient les beaux souvenirs qui me torturaient. Deux fièvres vraiment : elles n'arrivaient plus à se joindre. Ne l'avais-je pas pressenti, le jour où j'avais quitté les miens? Depuis huit mois, plus de permissions. La Russie, cette uniforme contrainte. Et cette grande nuit, soudain : je ne pouvais même pas désespérer. N'avais-je donc pas tout perdu? M'était-il encore possible de nier ce corps, de le détruire? Ah, cette lueur ! Ce regard clarifié à la faveur de certaines paroles : un instant elle m'écoutait, me suivait. Partie dans le bonheur, elle n'écoutait plus. Pourtant elle me comprenait, elle devinait mes impulsions : sa main pressait la mienne pour m'approuver, son front se posait sur mes lèvres quand elle me contredisait. Et nos fièvres alors ne faisaient plus qu'une. Au comble du bonheur je lui avais déclaré comme si notre vie n'était qu'un écho :

— Notre rêve ne sera vrai que si l'amour tient sa promesse...

Elle m'avait regardé longuement, loin dans les yeux. Puis doucement elle m'avait encouragé :

— Paul...

Et j'avais continué, guidé par cet autre pressentiment :

— Nous serons heureux, Isabelle, lorsque, revoyant à travers toute une vie ce grand amour, nous l'aurons vraiment mérité...

Était-ce souvenir de poète ou légende? Je ne sais si Philémon et Baucis avaient réellement existé, mais les mots, bribes d'une vérité ancienne, avaient pris ce poids :

— Isabelle...

Isabelle, le nom que j'avais murmuré. « A travers toi j'avais vu le monde. Un monde déchu promis à la résurrection. » Et le nom que je murmurais me rappelait que dans son regard tout était vrai...

Je délirais. L'infirmier s'était approché pour me presser le front sous une serviette humide. « Tu crèveras ou bien tu seras le premier... » Tout ou rien : ah! cet amour!... J'avais tout prévu, même cette mort transfigurant notre vie. Mais je n'avais pas prévu que je partirais si vite. Comment pouvait-on se tromper ainsi? Était-il possible que l'imagerie du monde se réduise à cette impression de chiffon qui vous barre la vue sans vous procurer de certitude? « Tu vas crever. » Franz avait raison. Mais je ne voulais point. J'étais prêt à abandonner tout : Isabelle, la famille... Près de supplier mes compagnons de misère : « Donnez-moi un cachet, un calmant... Donnez-moi n'importe quoi... La Baltique est bleue. C'est le paradis le plus proche, le seul. Puis l'on verra... Isabelle, pardonne-moi! »

— Ne t'agite pas...

La voix rauque de mon camarade, sa voix émue. Lui aussi avait peur. Elle était contagieuse, cette trouille.

Je soufflai.

— Va, dors! Tu as besoin de tes forces, demain.

— *Scheisskrieg!*

Maudite guerre! Franz regrimpa sur les planches au-dessus du poêle. Je retrouvai mes esprits. Il y avait quelque vérité dans cette cabane. Les soldats qui ronflaient... La vieille qui vivait dans la terreur chez une voisine. Ils l'avaient flanquée à la porte. Allions-nous lui brûler l'isba en guise d'adieu?... Cette terrible réputation! Cette peur qui se lisait sur leurs visages! Cette peur que je transpirais maintenant... Non!... Pourtant j'avais vu des maisons flamber alors qu'il aurait suffi d'entrer et de regarder ces visages nus... Impossible de revenir d'Isdriza! Elle était terrible, notre misère. Que pouvions-nous, Isabelle? Le bonheur même était empoisonné. Nous souffrions puisque d'autres souffraient. « Et si je ne reviens plus, c'est que j'aurai donc menti? Et si je reviens? Aurai-je la force? » C'était cela la vie, ce terrible enchaînement de circonstances qui nous empêchait de croire à nos propres mouvements. « Isabelle, je te revois dans la clarté nocturne des premiers jours de l'hiver, les derniers de notre paix... » J'avais vieilli soudain, vieilli autant que cette terre lancée dans un espace morne en l'ignorance de toute raison. Douloureux stigmates : les ombelles tenaient debout dans la neige et privées de sève. C'était le printemps. Un printemps promis à d'autres. Nous pouvions crever. « Pourquoi moi et mourir, quand d'autres vont

naître ? Isabelle, réponds-moi ! La nuit est mortelle quand nul regard ne l'éclaire, la route absurde quand nos sens ne l'éveillent plus. Où suis-je ? » Où étais-je ? La sueur me coulait du front, des tempes, me coulait malgré cette serviette froide jetée sur mes yeux...

Le sommeil, ce bonheur enfin. Franz avait tenu parole. La nature lui donnait raison : elle avait rentré ses griffes, et montrait patte de velours. A tâtons je me levai. Je me levai vers l'aube, osant à peine y croire. Les maux de tête avaient disparu ; le voile était tombé... Je dévisageai mes camarades aux têtes hirsutes, aux visages encore endormis. Cette odeur d'hommes, cette odeur animale était bien militaire et cet uniforme — puisqu'il fallait toujours lutter — me situait mieux que mes rêves d'amour... La longue marche reprit, un calvaire sous un ciel bas, sans couleurs. Cette brume qui m'irritait la gorge : trop vite j'avais triomphé. Je toussai. Dans le calme matinal cela s'entendit comme un mauvais augure : la lucidité me parut à nouveau pis que la fièvre. La lucidité et cette insinuante pensée : « La guerre touche à sa fin ; elle te frappera au dernier moment. » Et cette réflexion à mi-chemin déjà de la fièvre : « Il est absurde de marcher ainsi... » Tout était dit : je devais mourir puisque l'espoir m'était enlevé... Pourtant mes jambes me portaient ! L'homme devant moi avait bon dos : c'est lui que j'accusai ! C'était lui qui m'entraînait dans cette fuite stupide. « Pourquoi ne pas lever les bras ? » Se rendre... Mais n'était-ce pas confirmer le supplice, s'obliger à revoir cette campagne désolée, cette humanité rongée de vermine, à compter les poux, à se gratter, pour replonger dans le corps et perdre sa lucidité ? Ils étaient stupides, nos gestes, absurdes nos souvenirs...

Ah ! mes souvenirs de peintre ! Mes dimanches, ce premier abri creusé dans la réalité... N'avais-je pas lacéré mes toiles comme si j'avais voulu nier une défaite ? Pourtant j'avais tenu à mes tableaux d'amateur, à cette angoisse d'exister au milieu de ce monde : pots de colle, brosses, pinceaux... la palette m'avait inspiré un espoir informe, bariolé... Peindre, retrouver l'arc-en-ciel, sa transparence... Mais la terre et ses temps me replongeaient dans l'opacité. Rien ne pouvait transfigurer cette pâte gluante qui, me semblait-il, collait à mes os. Je n'étais qu'un peintre du dimanche et il n'y avait plus de dimanches... Ces portraits que j'avais esquissés quand mon père, lassé de me voir si mal réussir dans son métier, m'avait envoyé à l'Académie de peinture : il n'y avait plus d'école, plus de métier depuis que l'uniforme me révélait ma honte. Il n'y avait plus de visages puisque tous se ressemblaient : cette angoisse de vivre, cette peur de mourir qui nous tenait dans ses pinces...

La colonne piétinait. Il n'y avait plus d'horizon. La Baltique était une chimère, le paysage un supplice : ces troncs sveltes ou noueux, ces

branches de verre, cassantes comme des paroles d'outre-tombe, ces saules aussi pourris que nos têtes, la mort lente plus atroce que le fouet. L'air glacial, immobile : notre hâte seule troublait le silence... Et qui m'obligeait de parler sans cesse, de monologuer? Nos pas serrés, une étrange ambiance; tous devaient penser de même : les vies étaient interchangeables, nulle ne comptait. Une vingtaine d'hommes, un fétu de paille sur un fumier. Notre haleine pourrissait l'air. Nos pas fendaient le silence. Cette glace. Je n'existais plus. On m'avait tout enlevé, tout arraché. Et mes joies et mes chaînes. Puisque je ne devais pas revoir la maison de mon père, autant lui avouer que j'avais flanché à la guerre comme dans le métier...

Rien ne valait cet aveu : je m'étais suicidé avant de partir ; je m'étais noyé dans la peinture, asphyxié pour rire, et le rire était plus vrai que la débâcle, plus vrai que l'impossible colère qui m'assignait une place : premier, dernier, quelle importance? Une poignée d'hommes et rien n'importait plus sinon cette courroie qui me maintenait un sac dans le dos... Curieuse obédience, du langage déglingué un seul mot surnageait : « Cuir de Russie... » la fleur de mon rire, une sorte de parfum équivoque, toute la sueur, l'haleine pestilentielle qui corrompait cette forêt capable de revivre sans nous... Isdriza! Je n'en étais pas revenu. Il était impossible de fuir, ridicule de piétiner. Le goût du désespoir ne vous lâche pas sitôt que vous êtes touchés. La vie : ce ressassement. Et ces images interchangeables elles aussi : les isbas incendiées, les Allemands enterrés, les Russes crucifiés, la longue plainte qui hante le silence... Cent mille morts, deux cent mille... Combien de millions en fin de compte? Et des murs déserts, ces affiches qui faisaient le vide, ces gueules d'acier qui crachaient la mort... et ces tourbillons dans le ciel, ces lentes traînées rouges... Le sang dans notre cœur ne faisait qu'un tour lorsque le ciel se déchirait ou que le voisin tombait tête avant dans la neige. Quelle cruelle passion nous attachait à nos pas, à nos membres? Je voulais mourir et pourtant je marchais comme si la peau pouvait s'arracher d'elle-même de ce paquet de muscles qui criait douleur... Je ne voyais plus rien sinon le dos d'un fantassin. Je serrais les dents, une mâchoire de fer, comme si dans le silence le désespoir trouvait lui aussi une protection. Si je n'avais pas été homme, j'aurais pleuré. Mais je n'étais pas un homme et c'était l'enfant que j'essayais d'assassiner... Je n'étais pas un enfant non plus puisque je tenais le coup : bottes, sac, ceinture, le tout tenait ensemble grâce à la formule absurde « Cuir de Russie » comme si j'avais à me souvenir sans le pouvoir, comme si j'avais voulu retrouver mes raisons d'avant la venue au monde... Rien! Le néant grimaçant... Mais une grimace cache quelque exigence : c'était cette douleur dans les reins, ce sac transporté avec ma fatigue et, dérision suprême, le chien du fusil m'accompagnait, cet ange gardien aperçu en marge. Tuer! mais qui? Retourner au

néant... La mâchoire tenait bon ; je m'en étonnais ; elle me coupait la parole. Nul d'ailleurs ne soufflait mot. C'était la marche qui nous possédait, le groupe... Le premier cédait sa place au second puis au troisième, mouvement machinal comme celui de recharger le fusil. Ce geste nul ne nous l'avait enseigné ; c'était la colonne plus vivante qu'aucun de nous qui nous protégeait, la chaleur animale, quoi !

— Halte !

La voix de Schulze me parut irréelle, mais mes yeux ne me trompaient pas. C'étaient une douzaine de camions à l'arrêt. Les occupants nous couvrirent de sarcasmes :

— On n'est pas mort ?... Un peu de cognac pour vous enhardir ?... On ne manque de rien. Ah, vous voulez des couvertures ?... Évidemment...

Ils avaient abandonné des positions mais non point ce minimum de confort. L'on dormit dans leurs camions. On bavarda le lendemain presque allégrement. Ils ne savaient rien. Ils ne voulaient rien savoir. La défaite était aussi stupide que la guerre...

***

Quelques semaines plus tard les vingt-cinq divisions du réduit balte déposaient les armes. C'était le 8 mai. Pas de Russes à l'horizon. Un cantonnement bien aménagé avec des barrières et des cabanes de bouleau. Cette vaste plaine et ses bouquets d'arbres dont l'un cachait le poste du général. Nous étions en communication :

— Faites l'inventaire des armes et des munitions. La commission russe doit passer en fin de matinée...

— *Jawohl !*

On entassa les fusils et les mitrailleuses. Lorsque les listes furent établies, les gradés se séparèrent des hommes de troupe pour former un carré impassible et silencieux. Derrière eux nous étions ce paquet bourdonnant et inquiet :

— Vont-ils arriver ?... Eux... Les autres...

J'avais arraché l'aigle et la croix gammée. « Franzouski », le mot de passe. Mais lorsque se présenta le contrôle russe, nul ne se soucia de compter les têtes du troupeau. Ce fut la lente migration vers l'est...

La grande plaine et ces paquets de bouleaux qui blanchissaient encore à la tombée de la nuit... Marcher. S'enfoncer dans l'exil avant d'espérer le bon retour... Rien de plus précaire que ces étapes. Pourtant j'appris à calculer mes efforts, à sonder une ration : une tête de poisson gisait au fond de la louche. Sans désemparer j'espérais. Les dégoûtés se portaient encore plus mal... Quinze jours plus tard nous saluions un but : cette grande dispersion, des paquets d'hommes promenés à travers une ville, une ville qui se referme sur vous...

Briansk ! La Russie plus familière maintenant qu'il n'y avait plus

de prisonniers : nous travaillions avec les indigènes et aussi péniblement qu'eux. Une aciérie... Le four Martin et ce grondement qui vous soufflait toute pensée : je n'existais plus. Le grondement suffisait, ce feu qu'il fallait rougir un peu plus comme si la fonte coulait également dans nos veines. Il suffisait ! Et torse nu nous nous agitions sur la plate-forme. On versait des paquets d'eau sur nous. Nous étions fascinés... La gueule dévorait la ferraille, la ferraille de cette guerre qui nous éclairait encore quand nous étions nus... Le contremaître portait ma chemise. Il m'avait tellement envié. Le kaftan reçu en échange pendait dans la baraque à un clou. Cette eau qui dégoulinait m'habillait mieux que l'uniforme. Elle était soudain sublime la pauvreté qui nous permettait de nous entendre jusqu'au bout du monde. « *Der Arsch der Welt* », avaient dit les Allemands. Le four ronflait. L'alchimie était cruelle. Il n'y avait plus de mot de passe. D'une seule coulée le Temps déversait dans une paix étrange la masse des vivants sans se soucier des morts. J'étais une scorie. J'avais, me semblait-il, la tête criblée de mots vides. Et quand je remettais la main sur la balustrade pour descendre les marches de la plate-forme, je frissonnais. La volupté de la mort réveillait les sens : je me lavais ; je me frottais ; j'avais faim. J'étais si surpris d'exister que je me réjouissais d'une miche de pain noir, d'une poignée de millet. Comme c'était étrange ! Le kaftan me seyait mieux qu'une plainte. Briansk ! Je l'avais presque oublié : l'ouest était bouché, la ville trop pauvre, trop grande. « Allez ! » Sans comprendre le russe je marchais. Il y avait déjà trop de violence en l'air ; il fallait laisser emporter ce corps jusqu'au bout. Après trois jours de cette vie je m'effondrai. Je m'effondrai, torse nu, sur la plate-forme sous un paquet d'eau...

« Franzouski », le mot n'avait rien de merveilleux. Les Russes n'avaient pas de faveurs à distribuer. Certains camarades dépérissaient, d'autres comme moi tenaient le coup. Je m'habituai à mon travail en songeant qu'ils ne pouvaient nous garder indéfiniment...

Parvint cette nouvelle : les Alsaciens du camp — nous étions huit — allaient partir. J'en conçus autant de crainte que de joie. Était-ce bien vrai ? Et que retrouverais-je là-bas ? La famille, les bombes... Il y avait cette inconnue à revivre, mon pressentiment sinistre : étais-je destiné à me séparer d'eux ?...

Eux, la famille, le pays natal... Ce même regard, cette même inquiétude, je les devinai chez mes camarades. Une rue large, des maisons en ruines, un quai... Les paysages étaient interchangeables. Je vis fondre ma joie dans le regard de mes compagnons. L'espoir du retour sombra lentement à mesure que le train nous enfonça dans la plaine. Puis tout bougea de nouveau. La Russie défilait devant une portière et cette portière donnait sur des villes sans nom. Le spectacle nous efface quand la curiosité nous conduit. Allions-nous vers Moscou ?

En de tels moments la mémoire se rétrécit comme si la douleur pouvait se suffire de quelques images. Moscou, toute la grandeur et la tristesse de notre métier d'homme tenait en quelques dates, en quelques pages apprises. La guerre, toujours elle, et des enfants sur toutes les routes. Je songeai à cette innocence. Un souvenir me revint. On m'avait promis quand je savais à peine me reconnaître dans ma ville natale une glace à la vanille. Je devais être opéré des amygdales. Je n'avais entendu que la promesse : « Une glace » et j'avais accepté en jubilant... Je l'avais eue cette terrible récompense... Pourtant je ne pus m'empêcher de rêver à ma gourmandise. C'était notre passe-temps : on se jugeait entre camarades et c'était à qui inventait le menu le plus copieux que revenait la palme... Puis non ! on s'endormait sur la banquette, l'estomac vide. C'était le train, la fatalité. Et ce Russe qui comme nous jeûnait ! Comme nous il attendait et sans connaître son propre pays. Quittant le compartiment nous ouvrions de grands yeux : il fallait se tailler une place au soleil, tous les jours discuter... Ces paroles étrangères que je devinais seulement... Ma vie intérieure, je l'improvisais. « Cuir de Russie » le mot clef, le mot absurde. J'essayais de me souvenir de ce que je n'avais jamais vécu. Une sorte d'espoir insensé. Un début de monde. Une aube souterraine... Le corps était rompu, l'estomac vide. Le sommeil et la faim donnaient d'étranges dimensions à ces visages, à cette campagne. Les toits de chaume, les cabanes, les ateliers. C'était l'immensité humaine accrochée à quelques stations. Isdriza ! Un nom pour beaucoup d'autres. La Russie, une réalité presque palpable. Notre gardien qui ressemblait à tous les gardiens du monde. La portière claquait et lui, l'homme des steppes, ne savait que faire dans ce compartiment. Tuer le temps avec une crédule patience : bâiller, somnoler... Par moments une lueur traversait son visage : un sourire, une grimace. Il crachait par terre comme nous.. Son regard comme le nôtre interrogeait l'horizon. Rien ! Deux heures de cahots puis deux heures d'arrêt, cette patience que nul ne pouvait démentir même quand la halte devenait plus longue que la guerre. Ma vie, les années s'écoulaient. S'écoulaient sans retenue, sans pardon. S'écoulaient comme s'il n'y avait plus de berge, plus de barre. L'esprit vagabondait où il voulait. La permission était cruelle, la désolation banale jusqu'au moment où la faim criait à travers les visages. Ces mines subitement tendues, ces regards à la fois avides et résignés. Pour une louche et un soupçon de bidoche la face du monde changeait. Nos traits s'en ressentaient et chaque pore du visage, semblait-il, participait à cette révolution. C'était la faiblesse qui transpirait et pourtant c'était la force aussi, chaque muscle participant à cette lente et terrible mastication. Nul ne se confondait avec les autres. Nous étions les frères ennemis d'un même repas. Les visages, on ne les voyait plus. Ce n'étaient que rides partant d'un nez ou poils isolés, une rangée de dents ou

une miette qui tremblait au coin de la bouche. La peau, notre dernier rempart : « Puisqu'il mange si patiemment, c'est qu'il espère ! » De nouveau le passé s'éboulait, cette fatigue après le maigre repas, ce corps qui chavire sur une mer infirme, ces banquettes dures comme nos os et sans relâche secouées... Je ne savais plus si la douleur était un point de jonction ou de rupture. La nuit brouillait tout. Le soupir venait d'où ? Un soupir aussi étrange que l'écho d'une conversation :

— Oui ! Et c'est là que je l'ai rencontrée...

Il fallait enrouler une phrase sur cette dernière impression. Mais je n'en avais plus la force. Qui avait parlé ? Les souvenirs se ressemblaient. Était-ce moi ? Ou était-ce cette nuit qui nous soudait les bras et les os ? La tête se cognait dans celle du voisin. « Pardon ! » Le paquet de chair m'appartenait. Il fallait s'obstiner, rester convenable...

— Il n'y a pas de quoi...

Mon excuse aussi vague que la sienne. Le train réapparaissait, le grondement de fer. Un bras se levait vers la planchette des bagages. Une main cherchait un appui. S'agripper, mais où ? La fatigue, la douleur redevenaient pesantes...

— Debout ! *Nou stavaïtiè !*

On n'y croyait plus. Cette nuit nous avait brouillés avec l'univers. Dormir, était-ce donc une lâcheté, un crime ?

Quinze jours de voyage. Des étapes plus ou moins longues. Une gamelle sur un petit feu à l'ombre des wagons. Ces nuits toujours trop brèves chez l'habitant. Ces interminables départs et jamais Moscou en vue...

Au cœur de la Russie, nous nous découvrîmes enfin avec des milliers d'Alsaciens une étrange attente, une étrange satisfaction. Tambow, ce nom illustré par mille visages, me frappa tout de suite. Mon angoisse était donc universelle ?...

Le camp de Tambow formait un grand quinconce, une sorte de glacis subtil avec ses barbelés qui couraient d'un mirador à l'autre. L'interprète m'avait interrogé. J'avais gardé ma curiosité première, cette envie de lui regarder par-dessus l'épaule afin de retrouver les cabanes à moitié enfouies dans le sol. D'étranges cabanes, en vérité : couvertes de terre, de gazon, elles ressemblaient à des tumulus, à d'immenses tombes... Je m'étonnais encore de mes réponses. Ce laconisme contrastait avec la joie de retrouver les visages de mon pays.

— Marié ? Oui. Vingt-sept ans. Peintre. Artiste peintre et imprimeur.

— Vous habitez où ?

— Strasbourg, le quartier de Sainte-Aurélie...

— Vous retrouverez des camarades...

Les allées entre les cabanes étaient à peu près désertes. Du côté de l'infirmerie il y avait du monde. C'était le jour de la désinfection : devant la sauna des centaines de prisonniers attendaient. Quelqu'un me reconnut :

— Paul !

J'eus du mal à redonner un nom à ce visage. Un visage rayonnant malgré sa pâleur...

— Mais c'est Charles !...

Charles Zimmer, un ancien camarade d'école... Il me prit par le bras. M'excusant de ne pas l'avoir reconnu tout de suite, je m'étonnai :

— Tu as terriblement maigri...

— Tant que ce n'est pas le typhus...

— Ils ne vont pas nous garder...

— Personne n'en sait rien. Tu vas loger dans ma baraque !

L'intérieur aussi primitif que le toit : de la terre battue, un étroit couloir, des planchers superposés servant de paillasses... Charles me montra son gîte :

— On est serré comme des harengs. Rien que pour les os il faut toujours un minimum de place... Tu as l'air d'être encore bien étoffé... Quelle chance. Tu disposes là d'un capital...

Il me pinça le bras en souriant avec tristesse. Le vide était plus éloquent qu'une présence.

— Mais où sont-ils donc ?

Une double enfilade, des hardes, quelques musettes...

— Ils sont dans la forêt ou dans la tourbière...

Des milliers d'hommes, un été stupide et poussiéreux. Lorsque je revis le camp, je restai muet. Zimmer m'entraîna...

— Voici la baraque des intellectuels... Ils ont sorti un numéro spécial pour le quatorze juillet...

— Oui ! Avant-hier.

Cette notion précise du temps me rendit un peu d'espoir. Au bout de l'allée se trouvait la bibliothèque :

— Tu seras obligé de lire. De faire ton apprentissage politique...

— Ah ?

— Voici la morgue... On les enlève quand ils sont assez nombreux pour combler une fosse...

Mes regards s'élevèrent au-dessus de la cabane vers le mirador. La sentinelle était perchée là-haut, immobile sous sa chapka... Des gardes, des barbelés, comme si les morts pouvaient s'échapper...

— Ne crains rien ! Ils ne nous font pas de mal. Ce sont les plus faibles que la fièvre abat...

Lorsque les équipes de travail rentrèrent, l'ambiance fut moins

macabre. L'espoir tenait encore debout. L'humour même se mettait à table. Ce furent beaucoup de conversations ramenées à une :

— Et ces pommes frites?

— On va les faire sauter.

Une pelle venait de se ficher dans le toit de terre...

— Attention! Tu nous démolis le palais...

— On ne sera plus là, l'hiver...

— On se sera plus là, le printemps. Dire que j'ai retenu une table à l'Aubette...

— Moi, ce soir, je dîne à la Wantzenau...

— Bonne nuit, les gars... Vous avez préparé une bouillotte pour le nouveau?

— C'est Paul Bacher... Un Strasbourgeois...

— Enchanté, monsieur...

La nuit. Ma première nuit au camp... Ce chant silencieux du prisonnier. Le présent qui subitement l'éclaire... En mon esprit tout se bousculait : les os qui vous blessent, la lutte sourde pour un peu de place — ils étaient pourtant maigres, squelettiques — cette présence palpable, multipliée par les gémissements; cinquante et plus, couchés sur les mêmes planches, trop à l'étroit pour se supporter, trop serrés pour se laisser vaincre... Mes bras, comme les leurs, m'isolaient malgré les torsions savantes : je n'étais plus qu'une tête posée à même le plancher dans l'angle le plus obscur, une tête isolée au bas d'une sorte de palissade oblique qui me bouchait la vue avec ses poutrelles, ses lattes engluées. La terre noire brillait dans les interstices. L'humus déjà nous recouvrait. Ne restait qu'une poche d'air, un air irrespirable mais sonore : ces voix aigrelettes, ces voix confuses, cette rumeur de sang et ces bruits proches ou lointains... La révolte n'alla pas au-delà d'une confidence. Charles m'avait répété, à la fois jaloux, apitoyé, désespérant : « Tu as de la veine... » Elle était déjà lasse, notre amitié. Isdriza! Strasbourg! Chimères et rêves blancs : la métamorphose était cruelle. Le sommeil ne venait pas, trop extérieur, trop léger aussi pour peser sur mes paupières. Le troupeau grondait : « Sortir de l'enclos. Éviter la tourbière... » Un troupeau d'hommes; l'instinct refoulé battait la conscience : « Le toubib peut tout et ne fait rien... » C'étaient des ronflements souterrains qui me sciaient ma propre plainte. Je devinais les stigmates de la faim : ces démangeaisons, cette nausée... J'essayai de m'arracher au cauchemar. Je me heurtai au plafond oblique, mais j'aperçus dans l'étroit couloir une veilleuse : la flamme s'agitait comme si elle avait pu distendre la réalité...

« Pourquoi de la chance? »

Charles dormait. Mais je devinai sa réponse :

« Tu pèses combien? »

J'étais l'image de sa faim. Cette faim qu'il ne pouvait satisfaire.

Depuis plus d'un an il vivait ici. Il avait été parmi les pionniers du camp. J'étais celui qui ravivait la plaie en lui rappelant les beaux jours... Sa peau menaçait de crever sous la poussée des os...

« Veinard... Tu devrais t'en rendre compte... Le matin, on les transporte au vingt-deux plus légers que la mort.... »

Ses dents, me semblait-il, brillaient dans l'obscurité. La veilleuse s'était éteinte, trop vive tout à l'heure avec sa mèche noyée dans la cire fondue...

Les voir : ils flottaient dans les draps mortuaires... Le sommeil rendait plus épais ce rêve, cet air chaud. Je dévorai une terre noire, la faim était plus solide qu'un quartier de bœuf. Je me réveillai. Et la faim puait :

— La diarrhée, le paludisme, les moustiques...

Le voisin de droite me soufflait au visage ses confidences que Charles essayait d'oublier dans le sommeil.

« Oui, évite les tourbières. Sois malade. Trouve un prétexte... »

Ils dormaient. Ils se taisaient. Cinquante ou peut-être plus dans ma rangée, cinquante en face : cinquante au-dessous de nous. Dans l'étroit couloir le jour rôdait déjà, ce peu d'air frais que je saluai comme une délivrance...

(La fin dans la prochaine livraison)

ALFRED KERN

LE PROBLÈME SCOLAIRE

par Wladimir d'Ormesson

Aux derniers jours de l'année 1959, le Parlement français, à d'imposantes majorités, a voté la loi qui apporte une solution d'ensemble à la question des rapports de l'État et de l'enseignement privé [1]. Sans doute serait-il prématuré de déduire de ce vote que l'épineux problème est définitivement réglé. Le statut adopté est si nouveau, si hardi, qu'il est encore impossible de se prononcer sur son avenir. Tout dépendra de l'application de la loi et celle-ci reste à faire. Son adoption représente cependant déjà un fait considérable. C'est également un fait heureux. Il était devenu nécessaire et urgent de sortir de l'impasse où l'on piétinait. Aucun gouvernement, quel qu'il fût, ne pouvait ou n'aurait pu se soustraire à cette obligation. Tout compte fait, la solution choisie par M. Michel Debré semble bien la meilleure de toutes celles que l'on pouvait imaginer. Je dirai pourquoi.

***

Il n'entre pas dans mon intention de rappeler ici les origines de ce problème scolaire. Un volume n'y suffirait pas. Ces origines sont d'ailleurs familières à tous ceux qui connaissent tant soit peu l'histoire du XIXe siècle et de la IIIe République. Il n'est pas exagéré de dire que la question de l'enseignement fut l'une de celles — et peut-être même celle — qui ont remué le plus de passions dans notre pays. Réactions naturelles si l'on songe qu'elle met en cause l'état républicain, l'unité de la nation, les convictions religieuses et nos libertés. C'est-à-dire les sentiments les plus enracinés, les plus intimes, et les plus nobles.

Soyons net. S'il est vrai que l'enseignement privé (ou libre) — c'est-à-dire celui que ne dispense pas l'État — comporte quelques rares établissements protestants et un certain nombre d'écoles, de

(1) A l'assemblée Nationale, 427 voix se sont prononcées en faveur de la loi ; 71 contre. Il y a eu 54 abstentions. Au Sénat, la loi a été votée par 173 voix contre 99 et 8 abstentions.

pensions et de cours ne possédant aucun caractère confessionnel, dans son immense majorité cet enseignement est inspiré par les disciplines catholiques. Ainsi, ce qu'il s'agissait de considérer et de mettre au point, d'une manière non pas fortuite mais stable, n'était autre que les rapports de l'État et de l'enseignement pénétré de la tradition catholique.

De tels rapports ne sauraient exister, affirmait-on d'un certain côté. Si respectueux des croyances qu'il soit, et précisément parce qu'il est respectueux de toutes les croyances (ce qui implique aussi l'incroyance), l'État est laïque, c'est-à-dire a-religieux ou absolument neutre. Tout au contraire, de l'autre côté, l'on déclarait que ces rapports ne peuvent pas ne pas exister. La liberté de conscience et celle de l'enseignement sont garanties par l'État. Les parents ont donc le droit de choisir le milieu d'éducation et d'instruction qu'ils veulent pour leurs enfants. Or, une telle latitude serait vaine si les circonstances économiques empêchaient l'enseignement privé de fonctionner normalement. Ou alors il n'y aurait plus de liberté au sens moral et démocratique du mot. La liberté serait liée à la puissance de l'argent.

On peut discuter à perte de vue en partant de ces deux thèses. Sur le plan théorique, disons-le d'un mot, elles sont inconciliables. Chaque partie aura beau déployer les arguments les plus éloquents, jamais l'une des deux ne convaincra l'autre.

***

Cependant, à côté de la doctrine, il y a la réalité. Un fait alors s'impose. Plus de quinze cent mille enfants français, représentant environ huit cent mille familles, fréquentent l'enseignement privé catholique (15 p. 100 de l'effectif scolaire pour l'enseignement primaire ; 34 p. 100 pour l'enseignement secondaire ; 18 p. 100 pour l'enseignement technique). Or, les phénomènes monétaires et économiques qui ont accablé ce pays depuis la seconde guerre mondiale ont totalement modifié ses structures sociales. N'avons-nous pas vu se créer — à côté d'une gigantesque législation nouvelle — cette notion des « économiquement faibles » qui eût été inconcevable du temps de Jules Ferry, voire de Raymond Poincaré ? Les charges que représente l'enseignement privé sont devenues de plus en plus accablantes pour les familles catholiques — déjà obligées, en acquittant leurs impôts, de participer aux frais de l'enseignement public. On peut évaluer les charges scolaires qui incombaient aux catholiques, du seul fait de l'enseignement privé, à environ 60 milliards de francs légers. Malgré cet énorme poids financier, consenti par les parents catholiques pour qu'ils puissent jouir d'une liberté que la République leur reconnaît, les traitements des membres de l'enseignement privé étaient devenus

notoirement insuffisants, et dans de trop nombreux cas dérisoires, c'est-à-dire scandaleux. Et cela, malgré l'appoint de la loi Barangé — dont je parlerai — qui représentait un allégement d'environ 7 à 8 p. 100 de ce poids. Une telle situation ne pouvait durer. Dans maints endroits, et précisément dans des régions beaucoup moins favorisées économiquement que d'autres, de nombreuses écoles eussent été contraintes à fermer leurs portes. Quand on songe que la jeunesse française était en cause, l'on ne peut que s'étonner des résistances opposées à une issue normale de ce désordre.

Or, en admettant — ce qui est fort loin de la vraisemblance — que, fautes d'écoles privées, les parents catholiques envoyassent leurs enfants à l'école laïque, sur le seul plan matériel, et dans la plupart des cas, l'État serait incapable de les accueillir. Il ne disposerait ni de maîtres ni de locaux en nombre suffisant. Déjà les effectifs de l'enseignement public augmentent d'année en année, suivant l'accroissement constant de la population. Cette augmentation pose déjà à l'État des problèmes très difficilement solubles. Dès lors, et n'en déplaise à la pure doctrine, force est de reconnaître que loin de concurrencer l'État, l'enseignement privé le soulage. Considéré sous cet angle — l'angle pratique — il est permis de dire que l'enseignement privé est devenu d'utilité publique. Dès lors, l'aide de l'État apparaît comme naturelle et même comme équitable. Mais ceci relève du bon sens, non de l'idéologie. Or, il y aura toujours en France (je ne m'en plains pas) une catégorie d'esprits qui sacrifieront les réalités à leur idéologie.

Il est vrai — je me hâte de le dire — qu'il existe une solution « laïque » à ce problème. Elle est préconisée par les dirigeants des grandes associations laïques, souvent avec talent, et même — c'est le cas notamment du président de la Ligue de l'Enseignement, M. Albert Bayet — avec le souci de ménager les consciences et les sensibilités catholiques. Il s'agit de la « nationalisation » de l'enseignement privé. Ce qui signifie que les établissements scolaires du 1er et du 2e degré et de l'enseignement technique, passeraient purement et simplement sous l'autorité de l'État, lequel en assumerait toutes les charges. L'État rachèterait ou louerait les locaux dont dispose actuellement l'enseignement privé. Les maîtres de cet enseignement deviendraient fonctionnaires. Mais, bien entendu, l'intégration s'étendrait à l'enseignement lui-même. Celui-ci, du jour au lendemain, deviendrait neutre. C'est d'ailleurs ce qui s'est produit dans les écoles privées qu'entretenaient les Houillères lorsque celles-ci furent nationalisées au lendemain de la seconde guerre. La seule référence accordée au « droit des parents » consisterait en ceci : l'enseignement obligatoire serait donné par un service public, géré, sous l'autorité du ministre de l'Éducation nationale, par des « conseils » composés par tiers de représentants de l'administration de l'Éducation nationale, du corps enseignant et

des parents d'élèves. La garantie offerte à ceux-ci serait donc pratiquement insignifiante. On voit mal d'ailleurs en quoi cette représentation très minoritaire des parents d'élèves apporterait une modification quelconque au système en vigueur ?

Il est hors de toute vraisemblance que la nationalisation de l'enseignement, telle qu'elle est préconisée par les associations laïques, et présentée par elles comme la seule solution du problème de l'enseignement privé, ait une chance, même minime, d'être acceptée de bon gré par les catholiques. Si, par impossible, il prenait à un gouvernement issu d'une majorité nouvelle, l'idée folle de l'imposer par la loi, une telle mesure — on peut le prédire à coup sûr — allumerait aussitôt la guerre civile, sinon dans toute la France, du moins dans de très importantes parties du territoire national. Les doctrinaires ou les hommes politiques qui soutiennent ce projet et se déclarent prêts à le faire appliquer le savent fort bien. Ils le savent si bien qu'ils se garderaient de l'appliquer s'ils avaient la responsabilité du pouvoir. Un girondin ministre n'est pas un ministre girondin. Nous le savons depuis Mirabeau, et même avant.

Ainsi, devant la nécessité de ne pas laisser l'enseignement privé dépérir et devant l'impossibilité de l'annexer purement et simplement à l'enseignement public, force était de trouver une solution médiane qui répondît à des impératifs différents. Une telle solution — je le répète — se serait imposée en tout état de cause à tout gouvernement, quel qu'il fût. Revenons un peu en arrière. Nous verrons que la loi Debré est l'aboutissement d'une série de tâtonnements qui se succèdent depuis dix-huit ans.

*
* *

Dès le lendemain de la Libération, M. Capitant, ministre de l'Éducation nationale, avait institué une commission dont la présidence fut confiée à M. André Philip, pour étudier la question de l'enseignement et lui trouver une solution. Cette initiative n'était pas elle-même sans antécédents. La catastrophe nationale de 1940 avait conduit ceux qui, dans la résistance, avaient compris la nécessité de rénover les institutions et les mœurs, à rechercher les causes principales de dissension entre Français et les moyens de redonner à la nation un élan créateur. La question de l'école et les vieilles querelles dont elle était encombrée apparurent comme l'une de ces causes. En octobre 1942, à Londres ; en janvier 1943 et en janvier 1944 à Alger, des commissions d'études avaient abordé ces problèmes. La Commission André Philip s'inspira de leurs réflexions en se mettant au travail dès novembre 1944.

La situation dans laquelle se trouvait cette commission était d'autant plus délicate que pendant l'occupation allemande le gouvernement de

Vichy, rompant avec la législation antérieure, avait cru devoir accorder directement des subventions aux écoles privées. En soi, cette aide était certainement justifiée. Mais les circonstances générales s'y prêtaient aussi mal que possible. Une telle décision s'inscrivait dans un ensemble qui visait à réformer l'État et à opérer un redressement national dont l'horrible débâcle de 1940 imposait, hélas, l'impérieuse nécessité. Selon mon avis personnel, M. le Maréchal Pétain avait raison de préconiser ce redressement dans tous les domaines, y compris celui de l'Éducation nationale. Mais — toujours selon moi — son erreur fut de croire qu'il était possible de l'opérer tant que l'ennemi exerçait sur la France une insupportable tutelle. L'indispensable redressement national devait être remis au jour où la France, sortie de prison, aurait retrouvé ses libertés. On ne se redresse pas quand la force vous courbe. Le malheur est que M. le Maréchal Pétain — trop pressé ou trop pessimiste et fort mal conseillé — ne comprit pas que ces deux mouvements étaient contraires. Toutes les vicissitudes que nous avons éprouvées au lendemain de la libération viennent, à mon sens, de ce néfaste contresens. C'est ainsi que beaucoup de principes qui étaient sains ont été fâcheusement compromis. Il était sûr, notamment, que les subventions accordées par le gouvernement de Vichy à l'enseignement privé fourniraient aux défenseurs intransigeants de la laïcité des arguments supplémentaires et passionnels. Au lendemain de la libération et pour ne pas ajouter un élément de plus aux divisions que la catastrophe de 1940 avait suscitées, il fallut les annuler.

La Commission André Philip siégea quatre mois (jusqu'en février 1945) sans parvenir à des résultats concrets. Toutefois, trois principes s'étaient dégagés de ses discussions : le terme de service public était reconnu à l'enseignement donné par l'État ; nul ne contestait la liberté de l'enseignement ; le monopole d'État n'était pas retenu comme solution souhaitable.

Cinq ans plus tard, une nouvelle commission fut créée sur l'initiative de M. P.-O. Lapie, alors ministre de l'Éducation nationale dans le gouvernement Pleven. M. Paul-Boncour en assumait avec autorité la présidence. Ses délibérations furent détaillées et importantes ; elles n'amenèrent cependant pas non plus de résultats concrets. Toutefois, le rapport présenté par M. le Professeur Henri Marrou comportait des suggestions intéressantes.

Entre temps, des élections législatives avaient eu lieu. Un très vif mouvement s'était dessiné au sein de la nouvelle majorité en faveur d'une aide immédiate à l'enseignement privé. C'est que la dégradation constante de la monnaie — et, partant, la hausse des prix — rendait de plus en plus accablant, surtout dans certaines régions, le poids de cette charge scolaire. Des incidents, d'ailleurs inadmissibles sur le plan légal, mais cependant significatifs, s'étaient produits en Bretagne

et en Vendée. Ils mettaient le gouvernement dans l'obligation de trouver une issue rapide à ces difficultés.

C'est dans ces conditions que la loi André Marie et la loi Barangé furent votées en septembre 1951. Ces deux lois — qui dans leur esprit n'en font qu'un ; elles s'appliquent simplement à des catégories différentes — tendaient essentiellement à obtenir une amélioration immédiate des conditions matérielles des maîtres de l'enseignement privé. Mais pour ce faire, elles s'appliquaient à l'ensemble de la jeunesse française. La loi Barangé instituait un compte spécial du Trésor alimenté par une partie du produit de la taxe sur la valeur ajoutée : sur ces fonds devait être prélevée une allocation mise à la disposition de tout chef de famille et dont le montant initialement fixé à 1 000 francs a été porté en 1953 à 1 300 francs par enfant et par trimestre scolaire, que l'enfant fréquentât un établissement de l'État ou un établissement privé, pourvu que l'enseignement reçu fût du premier degré. En 1955, l'allocation a été étendue aux enfants de moins de six ans (écoles maternelles) ou de plus de quatorze ans. Quant à la loi André Marie, elle s'appliquait aux bourses de l'enseignement du second degré.

Les lois auxquelles MM. Barangé et André Marie ont attaché leurs noms ont eu le mérite d'apaiser instantanément une situation très tendue qui pouvait, du jour au lendemain, devenir explosive. En dépit des prédictions que l'on se plaisait à brandir d'un certain côté, non seulement ces deux lois n'éveillèrent aucune réaction dans l'opinion publique, mais furent, tout au contraire, bien accueillies. L'école laïque d'ailleurs n'en profitait-elle pas largement? Sauf les cas de constructions nouvelles — prévues par l'amendement Simonnet — la loi Barangé ne lui apportait que du confort, on peut presque dire du luxe. En revanche, pour l'enseignement libre, c'était une question de vie ou de mort.

Cette solution, si habile qu'elle fût, ne constituait cependant qu'un expédient. Elle n'ouvrait pas de véritable issue au problème scolaire. Elle ne possédait qu'un caractère provisoire. En période de stabilité économique, cette situation aurait néanmoins pu se prolonger. La constante dévaluation du franc la ramenait à son point de départ.

Aucun des gouvernements qui se sont succédé de 1951 à 1958 ne s'est fait d'illusion à ce sujet et tous, sans aucune exception — j'insiste sur ces trois derniers mots — ont cherché à sortir de l'impasse. Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, cette nécessité devenait plus pressante. C'est ainsi qu'au lendemain des élections qui eurent lieu en janvier 1956, la loi Marie-Barangé fut mise à l'épreuve. Les leaders de la nouvelle majorité n'avaient-ils pas solennellement pris devant leurs électeurs l'engagement de l'abroger? Un projet de loi tendant à cette abrogation n'avait-il pas recueilli des signatures éclatantes? A plusieurs reprises, cette question fut inscrite à l'ordre du jour de

l'Assemblée nationale. A priori, l'on aurait pu croire qu'elle serait réglée en un tournemain dans le sens promis aux électeurs « laïques ». *Sancta simplicitas...!* Chaque fois qu'un vote se produisait sur ce brûlant sujet, quelques voix manquèrent à la majorité... Grâce à ce salutaire « hasard », la loi Marie-Barangé doubla le cap des tempêtes. Nul n'en fut plus soulagé que certains signataires du projet de loi... Dans cet ordre d'idées, il se produisit même beaucoup d'autres choses, infiniment plus significatives... Mais passons.

De tels faits illustrent les contrastes qui existent dans le domaine politique entre ce que l'on dit et ce que l'on fait... Piètre jeu, dont l'outrance a profondément discrédité les mœurs parlementaires et faussé le bon fonctionnement de l'État.

***

La Ve République ne pouvait pas ignorer un problème que la IVe République avait considéré comme l'un des plus importants qui se posassent à elle. Le nouveau régime le pouvait d'autant moins que les écrasantes majorités issues du référendum de septembre 1958 et des élections législatives de novembre 1958 avaient manifesté la volonté du pays de sortir des ornières du passé.

Or, la querelle des deux écoles était l'une de celles dont la raison d'être avait disparu. Soyons francs. Reconnaissons que pendant un peu plus de trente ans — de 1881 à 1914 — elle se confondit avec la querelle du régime. Presque partout en France, l'école laïque représentait la République et la démocratie, tandis que l'Ecole confessionnelle était, dans la plupart des cas, entretenue par ceux qui demeuraient fidèles à la tradition monarchique. C'est ainsi que dans nos villages, une lutte sourde, obstinée, quotidienne, se poursuivait entre les partisans de la laïcité et leurs adversaires. C'est ainsi, également, que la « laïcité » prit trop souvent le caractère de l'anticatholicisme. Dans la même agglomération, le curé et l'instituteur public représentaient deux pôles. On a pu (à l'époque) appeler l'instituteur laïque : « le nouvel apôtre ». Ces oppositions traduisaient les derniers remous de la Révolution française, encore si proche. Le XIXe siècle tout entier en fut ébranlé. Elles contenaient également les résidus des guerres de religion, qui, dans certaines régions de France, avaient, hélas, marqué la population pour des générations. N'oublions pas, enfin, qu'une large fraction de la nation française — et la plus attachée à la liberté de pensée — est, par instinct, foncièrement unificatrice. Elle se réclame avec ardeur de la liberté, mais ne croit pas se contredire en réclamant en même temps un monopole. Il existe et existera toujours en France des Evariste Gamelin ! Leurs adversaires ne sont pas moins nombreux et passionnés. Je ne prétendrai certes pas que l'esprit de partisanerie soit unilatéral. Une nation n'est d'ailleurs vivante que

si elle brûle d'idées. A la condition, cependant, que ces idées ne la brûlent pas.

Pourtant, que reste-t-il aujourd'hui des raisons qui opposaient les deux écoles? La République, la démocratie sont-elles menacées par les partisans des anciens régimes? Qui oserait formuler une telle sottise? Comme l'a indiqué le premier ministre dans le remarquable discours qu'il a prononcé devant l'Assemblée nationale, ce n'est plus de ce côté que la République, la démocratie courent des dangers. La vérité est que la querelle des deux écoles n'a plus aucun fondement politique. Sa seule raison d'être — mais c'est une question considérable — c'est la foi religieuse. Non pas que l'enseignement public soit antireligieux. Il ne doit pas l'être. Il ne l'est pas. Si un très grand nombre de professeurs et d'instituteurs de l'enseignement public sont personnellement incroyants, ce corps comprend aussi — en beaucoup moins grand nombre il est vrai — des catholiques éprouvés. La *Paroisse Universitaire* en fait foi. Quelle que soit d'ailleurs la position individuelle des maîtres, l'enseignement qu'ils dispensent est neutre et doit le rester. Or, une très large partie de la nation française veut que ses enfants soient éduqués dans un « climat » de foi catholique. On objectera que nul n'empêche les familles d'envoyer leurs enfants au catéchisme ou au patronage du curé en dehors des jours et des heures scolaires. Cela est vrai, encore que dans maints endroits des difficultés ou des obstacles locaux aient été créés pour entraver cette liberté. Mais un nombre considérable de parents estiment qu'instruction et éducation ne font qu'un et veulent pour leurs enfants un « milieu » catholique. Il y a là un désir si respectable, disons même une exigence qui touche si essentiellement à ce qu'il y a de plus sacré dans la liberté individuelle, que je n'arrive pas à comprendre qu'elle puisse être niée par des défenseurs authentiques de la liberté.

Huit cent mille familles, c'est-à-dire plus de un million et demi d'enfants, choisissent, comme la loi les y autorise, l'enseignement privé. Est-il convenable, pour un pays comme le nôtre, que les frais de cet enseignement continuent à être couverts — à 90 p. 100 — par des kermesses, des tombolas et des quêtes?

*
* *

Il est une autre considération dont l'importance ne saurait être exagérée. Il s'agit du rayonnement spirituel et intellectuel du clergé français et des religieux et religieuses français à l'étranger.

Nul besoin de décrire ici l'importance d'un tel rayonnement. Il est connu de tous et les services qu'il rend indirectement à la France ont toujours été hautement appréciés même par les esprits les plus éloignés des préoccupations religieuses. La vocation chrétienne de la France n'a cessé, au cours des siècles, de constituer l'un des éléments de sa

puissance d'attraction. Je citerai un exemple précis. Quand j'ai pris la direction de l'ambassade de France en Argentine, en 1945, au lendemain de la guerre, j'ai fait dresser l'inventaire des établissements soit enseignants soit hospitaliers qui avaient été créés dans ce pays par des congréganistes français. Il en a été relevé 257 ! Si notre langue, et tout ce qui en découle dans l'ordre intellectuel, restaient si vivants en Argentine et continuaient à y jouer un rôle considérable, nul doute que nous le devions, pour une large part, à l'action exercée pendant plusieurs générations par nos compatriotes religieux et religieuses.

Il en est de même dans de très nombreux pays, surtout au Proche-Orient et en Amérique latine. Je voudrais citer ici un mot que m'a dit un jour à Rome, Son Eminence le Cardinal Tappouni, patriarche d'Antioche des Syriens qui réside à Beyrouth. Un représentant du « British Council » était venu le voir et s'était répandu en doléances devant la médiocrité des résultats que ce puissant organisme récoltait en Proche-Orient et cela malgré les efforts qu'il déployait. « Ne vous découragez donc pas, lui avait répondu le cardinal. Faites comme les Français. Bâtissez des écoles, des hôpitaux ; envoyez-nous vos religieux et vos religieuses... et revenez me voir dans mille ans ! » Ce mot résume une civilisation. Il résume aussi la vocation séculaire de notre pays.

Or, il n'est pas douteux que si l'influence spirituelle qu'exercent hors de France nos compatriotes ecclésiastiques, religieux et religieuses, reste *qualitativement* aussi forte que jamais, elle a considérablement baissé *quantitativement*.

Sur ce point, je me permets d'invoquer l'expérience que m'ont donnée les huit années que j'ai passées à la tête de notre ambassade près le Saint-Siège. Il n'est pour ainsi dire pas de semaine où cette ambassade ne soit saisie de demandes, provenant des points les plus divers (et les plus éloignés), tendant à obtenir qu'un religieux, une religieuse français de tel ou tel ordre, soit détaché ici ou là. Lorsque l'ambassadeur transmet ces desiderata soit au supérieur général, soit au procureur de cet ordre à Rome, il s'attire toujours la même réponse : « Nous ne disposons plus de sujets français en nombre suffisant pour répondre à ces appels. Le maximum que nous pouvons faire est, à la rigueur, de désigner un religieux, une religieuse parlant français. » Le Canada, la Belgique, les Pays-Bas, d'autres pays sont susceptibles d'en fournir. Ai-je besoin d'ajouter qu'en ce qui nous concerne ce n'est pas la même chose ? J'ai le souvenir précis des occasions que nous avons ainsi perdues au Pérou, en Argentine, en Uruguay, en Palestine, en Bolivie, au Brésil, au Venezuela, à Haïti, et dans de nombreux autres cas... Il est, en outre, extrêmement important de réfléchir à ceci. Dans une vaste partie du monde, le désir de renforcer les valeurs spirituelles s'affirme. Non seulement en raison de la défense que requiert l'assaut du communisme athée, mais à cause du développe-

ment de la population. Un continent, où la tradition catholique reste vivante comme l'Amérique du Sud, se trouve à cet égard dans une situation paradoxale. Le manque de prêtres s'y fait sentir de façon aiguë. Les vingt pays d'Amérique latine qui représentent le tiers environ de la catholicité (soit 160 millions sur 480) ne possèdent en tout que 33 000 ecclésiastiques (18 000 pour le clergé séculier et 15 000 pour le clergé régulier). Ainsi les catholiques de l'Amérique latine qui constituent 33 p. 100 de la population du globe ne disposent que de 7 p. 100 du clergé mondial. A titre d'exemple, j'indiquerai que le clergé italien est à lui seul le double du clergé de l'Amérique latine, et que la France qui manque pourtant de prêtres (que de curés de campagne desservent trois ou quatre paroisses ; que de diocèses, comme celui de Seine-et-Oise, ne savent plus comment assurer les besoins spirituels de la population !) possède 25 à 30 p. 100 d'ecclésiastiques de plus que l'Amérique latine tout entière !

Il existe, en revanche, des pays amplement pourvus de ressortissants ecclésiastiques. L'Espagne, par exemple, l'Irlande, le Canada, l'Italie, les Pays-Bas, même les Etats-Unis d'Amérique. C'est à eux que s'adressent alors les membres de la hiérarchie des pays religieusement sous-équipés, si j'ose ainsi m'exprimer ! C'est ainsi que l'Espagne est devenue la grande pourvoyeuse des diocèses sud-américains. Le gouvernement espagnol favorise tout spécialement cet exode. Un séminaire spécial a été créé à cet effet. Il forme les clercs en vue de leur apostolat en Amérique latine. Plus de trois cents jeunes prêtres sont déjà partis de ce séminaire à destination des pays de langue espagnole de ce continent. Ce mouvement ne fera certainement que s'accentuer. Du fait de notre manque d'effectifs, l'Espagne prend ainsi, en partie, la relève du ministère spirituel que nous avons assuré pendant des générations dans ces contrées. Les Canadiens, les Irlandais, les Américains du Nord également.

Or, la religion catholique a beau être partout la même : la foi, les dogmes, les disciplines catholiques ont beau posséder une valeur universelle, il reste que la formulation de la pensée, les habitudes de la vie, les prolongements de la morale chrétienne sur le plan social et politique, peuvent très naturellement subir certaines variations selon les peuples, leurs traditions propres, leurs manières d'être. Pouvons-nous assister alors, sans une profonde inquiétude, à la perte d'influence numérique de notre pays sur tous ces plans ? Ne devons-nous pas faire tout ce qui dépend de nous pour essayer d'endiguer ce constant affaiblissement ? Le ministère des Affaires étrangères est hautement conscient de la gravité de ces problèmes. Depuis de longues années déjà, la Direction générale des Relations culturelles déploie les plus grands efforts en vue de maintenir et si possible de développer les positions spirituelles de la France à l'étranger.

Or, qu'on le veuille ou non, un fait est sûr. Les statistiques sur le

recrutement du clergé de France ne sont sans doute pas d'une exactitude rigoureuse. Elles donnent cependant des ordres de grandeur qui sont à eux seuls suffisamment indicatifs. Ces statistiques font apparaître pour les dix dernières années que, sur l'ensemble des élèves accomplissant actuellement leurs études dans les grands séminaires de France, 91,5 p. 100 sont issus de l'enseignement privé, 8,5 p. 100 seulement proviennent de l'enseignement public. Les chiffres ne sont pas moins caractéristiques en ce qui concerne le recrutement des ordres religieux. D'une enquête menée auprès de 27 instituts religieux, il résulte que 94 p. 100 des novices prêtres et 81 p. 100 des novices frères sont issus des petits séminaires ou de l'enseignement privé.

Ce qui ne signifie certes pas que l'enseignement privé soit, si j'ose ainsi m'exprimer, un « système à vocations », ni qu'en dehors de l'enseignement privé, l'Eglise ne voie pas venir à elle, pour la servir corps et âme, des esprits et des âmes d'une admirable qualité. Nous en connaissons tous de nombreux exemples. Mais ce qui montre, cependant, qu'instruction et éducation, tout en représentant des notions différentes, ne se dissocient pas facilement et qu'une certaine éducation religieuse, comportant un certain « climat » religieux, joue un rôle considérable dans le développement intellectuel et spirituel d'un esprit. C'est pour cela que tant de parents français, tout en reconnaissant la qualité de l'enseignement laïque, nécessairement neutre, donnent la préférence à l'enseignement privé pour l'éducation de leurs enfants.

Des considérations d'ordre général qui précèdent, cinq points essentiels me paraissent se dégager : 1° Le rayonnement de la France à l'étranger est, pour une part importante, fonction de la présence d'ecclésiastiques, religieux et religieuses français. 2° L'immense majorité de ces ecclésiastiques et de ces religieuses provient de l'enseignement privé. 3° Loin de concurrencer l'enseignement public, l'enseignement privé le prolonge sur un plan qui est également un plan national. 4° Laisser cet enseignement privé dépérir reviendrait, par voie de conséquence, à porter un coup direct à l'influence qu'exerce notre pays dans le monde. 5° Dès lors, la question de l'enseignement privé ne se pose plus seulement en termes confessionnels. Elle se pose en termes français.

***

Sans même recourir à de tels arguments (et ne suffiraient-ils pas à convaincre tout Français de bonne foi ?), le problème qui se posait au gouvernement de la Ve République était encore plus pressant. Les circonstances générales allaient contraindre un nombre important d'établissements scolaires à fermer leurs portes. Or, « la nationalisation » pure et simple de ces établissements était pratiquement impossible à réaliser. Force était donc de sortir de l'impasse en cherchant une solution d'équilibre. C'est ce qu'a fait M. Michel Debré. Tout autre

aurait bien été obligé d'agir de même. Je n'hésite pas à écrire que ceux qui prétendent le contraire, sous la pression d'arrière-pensées politiques, trompent sciemment l'opinion.

A la manière britannique, le premier ministre créa d'abord une Commission pour explorer le terrain. C'était, en somme, la troisième commission chargée d'étudier le problème des rapports de l'Etat et de l'enseignement privé. Plus heureuse que les précédentes, la Commission formée par M. Michel Debré mena ses travaux jusqu'à leur conclusion.

Elle était présidée par M. O.-P. Lapie, dont la sage autorité se doublait de l'expérience qu'il avait acquise à la tête du ministère de l'Education nationale. Les autres membres étaient M. Paul Arrighi, bâtonnier de l'Ordre des avocats à la Cour de Paris ; M. Henri Baïssas, agrégé de l'Université ; M. Edmond Bauer, professeur honoraire à la Sorbonne ; M. André Chamson de l'Académie française, directeur général des Archives nationales ; M. Roger Dumaine, agrégé de l'Université ; M. Lucien Guibourgé, président de l'Union nationale des Associations familiales ; M. Victor Le Gorgeu, conseiller d'Etat honoraire ; M. Ali Merred, sénateur des Oasis ; M. Charles Merveilleux du Vignaux, conseiller maître à la Cour des Comptes, ancien secrétaire général de la Présidence de la République ; M. Alfred Michelin, ancien président de la « Bonne Presse » et moi-même.

Mon confrère et ami André Chamson et moi étions tous deux vice-présidents. M. Jacotin, inspecteur général de l'Education nationale, faisait fonction de secrétaire général de la Commission.

De la fin de juin à la fin d'octobre 1959, la Commission Lapie a tenu trente-cinq séances. Elle avait reçu une double mission. Consulter les personnalités les plus qualifiées sur le plan « laïque » comme sur le plan confessionnel ; recueillir leurs opinions et leurs vœux ; soumettre les résultats de cette enquête au gouvernement. Tirer enfin de cette vaste confrontation des conclusions qui pourraient éventuellement servir de base à un règlement du problème.

Conformément à ces directives, la Commission consacra plus de vingt séances à l'audition de trente-deux personnalités. Puis, ses membres examinèrent entre eux les divers aspects de la question. Après de minutieux examens, ils rédigèrent un rapport d'ensemble comportant des conclusions concrètes. Ce rapport fut adopté à l'unanimité.

Les douze commissaires venaient de points très différents. Ils étaient pénétrés de traditions spirituelles ou intellectuelles différentes. Ils appartenaient à des confessions différentes. Certains d'entre eux étaient agnostiques. De très grandes difficultés se présentaient à eux. Comment le nier ? Cependant, pour les aborder, et si possible, les résoudre, un puissant dénominateur commun existait : leur volonté unanime et passionnée de servir les libertés individuelles dans l'unité

de la nation. Pas un jour — je puis l'affirmer — cette volonté n'a faibli. La Commission Lapie a administré la preuve qu'il est toujours possible, entre Français indépendants et loyaux, de trouver un terrain d'entente, même quand le sujet en cause touche aux fibres les plus secrètes, à la condition d'exclure, de part et d'autre, tout esprit partisan et de se maintenir strictement sur le plan de l'intérêt général.

Si, sur presque tous les points abordés, le rapport Lapie a été rédigé à l'unanimité, des divergences ou des réserves se sont manifestées sur certaines autres. Quelques commissaires ont tenu à marquer, au regard de telle ou telle mesure recommandée, que leur position personnelle ne cadrait pas, ou ne cadrait que partiellement, avec celle que la Commission suggérait. Rien de plus naturel. Si l'on n'avait attendu de la Commission Lapie que des conclusions unanimes, point n'eût été besoin de la convoquer. On savait à l'avance à quoi s'en tenir à cet égard. Dans toute consultation démocratique digne de ce nom, il existe une majorité et une minorité. Mais c'est déjà miracle — un miracle de bonne volonté réciproque — que des résultats si positifs et si substantiels aient pu être obtenus et que la Commission ait pu remettre au gouvernement, dans les délais fixés, un texte dont la rédaction, longuement et minutieusement pesée (chaque phrase fut passée au crible) fît l'objet d'un accord unanime.

D'une manière générale, l'on peut dire que la Commission a reconnu que l'existence de l'enseignement privé étant un fait, et un fait légal puisque la liberté de l'enseignement est garantie par la Constitution, l'Etat n'avait le choix qu'entre deux attitudes. Ou respecter cette existence, mais en refusant de contribuer à la rendre matériellement possible — ce qui risquerait d'amener son rapide dépérissement. Ou — compte tenu de la place que cet enseignement occupe dans l'ensemble de la nation — lui venir en aide sous certaines formes. De ces formes, la Commission a écarté celles qui eussent tendu à accorder une aide inconditionnelle et exclusivement financière aux établissements privés, aux associations, ou à des organismes intermédiaires créés à cet effet. En revanche, elle a suggéré une solution du problème aussi souple que possible, progressive, comportant plusieurs options, toutes caractérisées, à des degrés différents, par une prise en charge du traitement des maîtres et par le contrôle de l'Education nationale. Le nouveau régime devrait pouvoir s'adapter à la diversité des situations particulières et des préférences locales. Fondé sur des contrats ou des ententes, il nécessiterait un certain délai de mise en œuvre pendant lequel des mesures de transition seraient nécessaires. Enfin, les options étant ouvertes, les établissements privés seraient en droit de conserver leur complète liberté avec les charges qu'elle impose, soit d'une manière définitive, soit jusqu'au moment où ils choisiraient le type de solution qui leur permettrait de bénéficier d'une aide de l'Etat. « A la différence d'un système de subvention — peut-on lire

dans la conclusion du rapport Lapie — le régime envisagé présente l'avantage capital de rapprocher les deux enseignements, de les lier en droit et en fait, et de nécessiter de multiples contacts au niveau des autorités académiques et des services diocésains, à celui des directions d'établissements et des inspections, à celui du corps enseignant enfin. La Commission a noté, même à l'occasion des témoignages les plus intransigeants, qu'il y avait, dans le domaine des rapports personnels, un désir réel de se connaître et de s'entendre. Quelle que soit la difficulté de passer du plan des personnes à celui des institutions, cette étape doit être franchie. Sinon on pourra édicter une solution d'opportunité politique, on n'établira pas une solution d'apaisement ».

Tels étaient les principes sur lesquels les douze membres de la Commission Lapie ont constaté leur communauté de vues.

Cette Commission s'est efforcée, alors, d'appliquer ces principes en traçant un plan d'ensemble qui comportait pour l'enseignement privé quatre solutions — c'est-à-dire quatre types d'écoles différents — étant entendu qu'une période transitoire devrait faciliter ce choix.

En outre, la Commission suggérait une série de mesures propres à créer un climat de détente, les unes s'appliquant à l'enseignement public et tendant à donner aux parents catholiques, sur le plan de l'aumônerie, les facilités auxquelles ils ont droit pour l'enseignement religieux de leurs enfants ; les autres destinées à mettre de l'ordre dans la « carte scolaire » de la France ; d'autres, enfin, propres à rapprocher les élèves des deux secteurs dans les œuvres péri et post-scolaires (cantines, colonies de vacances, ramassage, etc.). C'est ainsi qu'il est apparu nécessaire de soumettre à des règles strictes et nettes le régime de l'aumônerie dans les lycées, collèges et cours complémentaires, de manière à le délivrer des inégalités, et parfois de l'arbitraire, qui prévalent. La Commission n'a-t-elle pas eu — par exemple — connaissance d'un cas où un important lycée de la région parisienne avait été privé de tout service d'aumônerie parce que la voix du concierge de l'immeuble, qui faisait partie du Conseil d'administration, avait fait pencher la majorité dans le sens négatif?

***

Telle qu'elle a été votée par le parlement, la loi Debré s'inspire très largement des suggestions de la Commission Lapie et des principes que je viens d'énoncer.

La rédaction de cette loi ne fut pas sans soulever des difficultés. Ces difficultés prirent même, à un moment donné, une tournure sérieuse. Le texte initial avait été confié au ministre de l'Education nationale. Mais ce texte appelait de si fortes réserves qu'une mise au point dut être entreprise par le premier ministre lui-même. Jusqu'au dernier moment, la rédaction de l'article premier — où sont énoncés

les principes qui inspirent la loi — donna lieu à de vives controverses entre certains membres du gouvernement et la Commission des Affaires culturelles de l'Assemblée nationale. Des amendements furent proposés, discutés, et finalement plusieurs d'entre eux adoptés. Le chef de l'Etat, le premier ministre, eussent très naturellement désiré que la solidarité ministérielle se manifestât jusqu'au bout. M. André Boulloche, ministre de l'Education nationale, ne crut pas cependant devoir poursuivre au-delà d'un certain point l'effort de conciliation qu'il avait accompli. Querelle de mots sans doute. Mais les mots recouvrent parfois des intentions et risquent d'engendrer des malentendus. Dans une matière aussi délicate, il importait que le texte voté — qui deviendrait la loi — ne laissât place à aucune équivoque. La loi Debré est avant tout une œuvre de paix. C'est dire qu'elle doit être fondée sur la clarté et la loyauté.

Son article premier est ainsi conçu :

« *Suivant les principes définis dans la Constitution, l'Etat assure aux enfants et adolescents dans les établissements publics d'enseignement la possibilité de recevoir un enseignement conforme à leurs aptitudes dans un égal respect de toutes les croyances.*

» *L'Etat proclame et respecte la liberté de l'enseignement et en garantit l'exercice aux établissements privés régulièrement ouverts.*

» *Il prend toutes dispositions utiles pour assurer aux élèves de l'enseignement public la liberté des cultes et de l'instruction religieuse.* (Ceci vise évidemment le régime de l'aumônerie dans les lycées, collèges et cours complémentaires.)

» *Dans les établissements privés qui ont passé l'un des contrats prévus ci-dessous, l'enseignement placé sous le régime du contrat est soumis au contrôle de l'Etat. L'établissement, tout en conservant son caractère propre, doit donner cet enseignement dans le respect total de la liberté de conscience. Tous les enfants, sans distinction d'origine, d'opinion ou de croyance, y ont accès.*

» Art. 2. — *Le contrôle de l'Etat sur les établissements d'enseignement privé qui ne sont pas liés à l'Etat par contrat se limite aux titres exigés des directeurs et des maîtres, à l'obligation scolaire, au respect de l'ordre public et des bonnes mœurs, à la prévention sanitaire et sociale.* »

Suivent alors les trois formules nouvelles qui sont proposées à l'enseignement privé.

« A. — Régime de l'intégration.

» *Les établissements d'enseignement privé peuvent demander à être intégrés dans l'enseignement public.*

» *Les maîtres en fonctions lorsque la demande est agréée sont soit titularisés et reclassés dans les cadres de l'enseignement public, soit maintenus en qualité de contractuels.*

» B. — Régime de l'association.

» Art. 4. — *Les établissements d'enseignement privé du premier degré, du deuxième degré et du technique, peuvent, s'ils répondent à un besoin scolaire reconnu, demander à passer avec l'Etat un contrat d'association à l'enseignement public.*

» *Le contrat d'association peut porter sur une partie ou sur la totalité des classes de l'établissement. Dans les classes faisant l'objet du contrat, l'enseignement est dispensé selon les règles et programmes de l'enseignement public. Il est confié, en accord avec la direction de l'établissement, soit à des maîtres de l'enseignement public, soit à des maîtres liés à l'Etat par contrat.*

» *Les dépenses de fonctionnement des classes sous contrat sont prises en charge dans les mêmes conditions que celles des classes correspondantes de l'enseignement public.*

» *Les établissements organisent librement toutes les activités extérieures au secteur sous contrat.*

» C. — Régime du contrat simple.

» Art. 5. — *Les établissements d'enseignement privé du premier degré peuvent passer avec l'Etat un contrat simple suivant lequel les maîtres agréés reçoivent de l'Etat leur rémunération déterminée notamment en fonction de leurs diplômes et selon un barème fixé par décret.*

» *Ce régime est applicable à des établissements privés du second degré ou de l'enseignement technique, après avis du Comité national de conciliation.*

» *Le contrat simple porte sur une partie ou sur la totalité des classes des établissements. Il entraîne le contrôle pédagogique et le contrôle financier de l'Etat.*

» *Peuvent bénéficier d'un contrat simple les établissements justifiant des seules conditions suivantes : durée de fonctionnement, qualification des maîtres, nombre d'élèves, salubrité des locaux scolaires. Ces conditions seront précisées par décret.*

» *Les communes peuvent participer dans les conditions qui sont déterminées par décret aux dépenses des établissements privés qui bénéficient d'un contrat simple.*

» *Il n'est pas porté atteinte aux droits que les départements et les autres personnes publiques tiennent de la législation en vigueur.* »

Les contrats simples ne peuvent être conclus que pour une période de neuf ans. Toutefois, ils pourront être prolongés, à cette échéance, d'une nouvelle période de trois ans. A l'expiration de cette échéance, il appartiendra — sur l'avis du Conseil National de conciliation — au gouvernement de saisir le parlement de dispositions nouvelles, destinées à prolonger ce régime, à le modifier ou à le remplacer.

Telle est, si je puis dire, l'ossature du nouveau régime scolaire proposé à l'enseignement libre. Il s'agit plutôt, on le voit, d'une loi-cadre. Comme, de toute évidence, une telle organisation demandera du temps et n'ira pas sans difficultés, la loi Debré prévoit également :

1° Une prorogation de trois ans de la loi Barangé, ce délai pouvant être renouvelé à l'expiration, pour une nouvelle période de trois ans. A l'expiration de la loi Barangé, il est prévu que les fonds qui l'alimentent resteront destinés sous certaines conditions à aider les collectivités locales sur le plan scolaire (pour les deux secteurs).

2° Enfin — conformément à une suggestion de la Commission Lapie — la loi Debré décide la création de « comités de conciliation » bipartites à l'échelon départemental. Ces comités départementaux seront coiffés par un « Comité National de Conciliation » qui siégera à Paris, auprès du ministre de l'Education nationale.

*
* *

Il suffit de jeter les yeux sur les dispositions principales de la loi Debré pour mesurer l'immense transformation qu'elle crée. L'enseignement public, l'enseignement privé coexistaient en France, mais ils restaient étrangers l'un à l'autre. Leurs rapports se réduisaient à quelques formalités administratives superficielles. Certes, sur le plan personnel, des contacts fondés sur l'estime réciproque se produisaient assez souvent ici et là. Cependant, d'une manière générale — et surtout dans les régions particulièrement sensibles — l'on peut dire que les deux enseignements qui se partageaient l'instruction et l'éducation de la jeunesse française, s'ignoraient. Cette ignorance pouvait même, dans de nombreux cas, engendrer l'esprit de concurrence et d'antagonisme. C'est essentiellement à faire disparaître ce legs d'un passé révolu que tend la loi Debré, comme s'y était employée la Commission Lapie.

Un tel changement dans les mœurs ne pouvait pas manquer de soulever, de part et d'autre, des réactions. Qui pourrait s'en montrer surpris? Les oppositions de principe viennent de loin. Dans la politique française — Eugène-Melchior de Vogüé l'a dit il y a bien longtemps — ce sont la plupart du temps les « morts qui parlent ».

Du côté laïque, la critique de la loi va de la lamentation à la véhémence. « Nid de vipères, triangle de Jésuites » *(sic)* a-t-on même pu lire dans certaines déclarations! L'école laïque, ouverte à tous, et respectueuse de toutes les croyances, serait, assure-t-on, mise en péril. Une offense serait portée à la République. Le but visé par les catholiques serait de supplanter l'Etat et d'étouffer la laïcité. Loin de constituer une mesure d'apaisement, cette loi rallumera en France les luttes religieuses. C'est un signal de guerre civile. La paix scolaire ne peut naître que de la nationalisation de l'enseignement. Une campagne de pétitions contre la loi Debré a été organisée par les grandes associations laïques. Dans une certaine mesure, elle a le triste effet de ressusciter, à l'échelon de l'enfant, le « système des fiches ».

Si, du côté catholique, de tels excès ne se manifestent pas — la Hiérarchie ne s'est pas départie un seul jour, au cours de ces longues et parfois irritantes polémiques, d'une sérénité à laquelle il convient de rendre hommage — l'on distingue toutefois dans tels et tels commentaires, telles et telles déclarations des porte-parole des milieux catholiques, d'assez profondes inquiétudes. Ces inquiétudes se concentrent sur deux points. Les « contrats » que l'Etat propose aux établissements privés — qu'ils soient des « contrats simples » ou des « contrats d'association » — n'auront-ils pas pour effet de faire glisser progressivement l'enseignement privé vers une sorte d' « intégration » pure et simple? La distinction entre « établissement » et « enseignement », ne risque-t-elle pas de réapparaître dans les faits et d'enlever au

« caractère propre » de l'établissement privé sa principale raison d'être — c'est-à-dire le « climat » religieux qui pénètre son enseignement?

En ce qui concerne les récriminations « laïques », ai-je besoin de dire à quel point elles me paraissent vaines et hors de la question? Non seulement la nouvelle loi scolaire ne porte aucune atteinte à l'école publique, mais c'est exactement le contraire qui est vrai. Pour la première fois, un effort considérable est entrepris en vue de rapprocher les deux écoles. Sous des formes souples, variées et toujours facultatives, des modes de coopération peuvent s'établir qui, en soulageant en partie l'enseignement privé de charges devenues insupportables, ménageraient enfin des ouvertures dans ces cloisons étanches qui ne correspondent plus à notre temps. Un contrôle raisonnable de l'Etat s'exercera sur cet enseignement auquel l'on reprochait précisément son superbe isolement. Les ardents défenseurs de la liberté que sont les tenants de l'Ecole laïque nourriraient-ils donc, en matière d'éducation de la jeunesse, des arrière-pensées totalitaires? Le principe de l' « autodétermination » ne serait donc pas valable en matière scolaire pour les Français de la métropole? Pourtant, s'il est une chose sacrée au monde, ce sont bien les droits des parents sur leurs enfants ! Nos voisins belges ont récemment donné l'exemple de la sagesse à cet égard et Dieu sait si la question scolaire les avait divisés et si les libéraux belges et la plupart des socialistes belges sont anticléricaux ! Les trois partis politiques traditionnels de Belgique ont cependant conclu entre eux un « pacte scolaire » qui a mis fin à ces mauvaises querelles. Je ne sache pas que les Belges soient moins démocrates que les Français. Au surplus, huit établissements privés — dont le Collège Stanislas pour les classes préparatoires aux grandes écoles — ont déjà, depuis plusieurs années, conclu des conventions spéciales avec le Ministère de l'Éducation Nationale et le régime mis en œuvre fonctionne à la satisfaction des deux parties. Dès lors, un précédent existe. La « laïcité » de l'État n'en a nullement souffert.

Les inquiétudes — parfois même l'hostilité — qui se manifestent dans les milieux catholiques sont davantage compréhensibles car l'on se trouve encore devant l'inconnu. Certaines critiques ne me paraissent cependant pas justifiées. Si l'Etat vient en aide financièrement à l'enseignement privé, il est à mon sens naturel qu'il exerce sur lui un contrôle financier, administratif et pédagogique raisonnable. Je vois mal ce que l'enseignement privé aurait à en souffrir. Je vois mieux ce qu'il aurait à y gagner. A la condition toutefois — cela va de soi — que cet enseignement (et pas seulement « l'établissement ») conserve, comme la loi le stipule, son « caractère propre ».

De toute façon, la nouvelle loi scolaire sera ce que seront les décrets d'application que l'on élabore en ce moment. Son sort est lié à ses commencements. Nul, à l'heure actuelle, ne peut encore dire si nous allons vers un échec ou vers un succès? La seule chose sûre est que

l'échec équivaudrait à une catastrophe nationale. Tout serait remis en cause, et dans des conditions cette fois inextricables. En revanche, le succès de l'entreprise serait un bienfait national. La question de l'Ecole — « serpent de mer » qui reparaît à chaque consultation électorale pour diviser, séparer, empêcher, détruire — et que seuls les communistes ont intérêt à conserver comme explosif, disparaîtrait enfin de la mise en scène politique. Une telle conclusion répondrait d'ailleurs au sentiment de l'immense majorité du pays qui — en dépit de certaines excitations de mauvaise foi — ne se passionne en aucune façon pour cette question. Tout doit donc être mis en œuvre pour que l'expérience donne raison aux optimistes. C'est dire que l'application de la loi devra être entreprise avec perspicacité, modération, et tact. Une telle application dépendra pour une part décisive des hommes qui seront désignés — de part et d'autre — pour l'effectuer ; des établissements qui souscriront les premiers contrats d'association ou les contrats simples ; des régions, enfin, où les nouvelles modalités s'accompliront. Car l'une des caractéristiques et l'une des difficultés du problème scolaire est que son importance, et surtout ses répercussions passionnelles, changent du tout au tout selon ces régions. A cet égard, le gouvernement, le ministère de l'Éducation Nationale, et les organisations diocésaines intéressées devront faire preuve d'un maximum de doigté. En fin de compte, tout dépendra de ce sens humain.

Peut-être, à l'usage, les Français s'apercevront-ils qu'une situation — si simple au fond ! — aura enfin été exorcisée ; qu'écoles publiques laïques, c'est-à-dire neutres, et qu'écoles privées, c'est-à-dire d'inspiration chrétienne, peuvent non seulement coexister dans une atmosphère d'entente, mais collaborer dans la liberté sans que ni l'une ni l'autre n'en éprouve de dommages, et cela pour le plus grand bien de la cohésion française. C'est quand cette étape sera franchie que pourra alors s'entrevoir le vaste réaménagement de l'éducation nationale, dégagé des plis du passé, où tous les enfants de France pourraient trouver ensemble ce que leurs parents ont le droit d'exiger pour chacun d'eux. Je ne saurais mieux faire, en achevant cette étude, que de transcrire les dernières lignes du rapport de la Commission Lapie que j'ai approuvé avec mes onze collègues : « La Commission considère comme d'une importance au moins égale l'œuvre qui restera à accomplir quand cette première étape aura été franchie : élaboration et mise en place d'un réseau d'établissements mieux adaptés aux besoins du Pays ; réalisation rapide du plan d'équipement et de construction de l'Education Nationale ; mise à l'étude d'un régime d'allocations familiales scolaires permettant à toutes les élites d'accéder aux études les plus longues et les plus complètes, telles sont, semble-t-il, les grandes lignes d'une nouvelle entreprise qui décidera du destin de notre jeunesse.

» En remettant ses conclusions au gouvernement, la Commission

souhaite que cette grande tâche puisse demain sans distinction d'opinions et de croyances, rassembler tous les Français. »

WLADIMIR D'ORMESSON
de l'Académie française.

P.-S. — *Depuis que cet article a été écrit, les décrets d'application de la loi d'aide à l'enseignement privé ont été établis par les services compétents du ministère de l'Education nationale, assistés d'une Commission de juristes. Plusieurs de ces textes ont déjà été rendus publics. Comme il fallait s'y attendre, ils ont provoqué des réactions, tant de la part des associations « laïques » que de certains milieux catholiques. Hostilité d'une part, et de l'autre méfiance. Ces positions contradictoires ne font que souligner l'équilibre — et le bien-fondé — de la nouvelle loi scolaire. A quelles inextricables et périlleuses difficultés ne conduirait-on pas le pays si l'intransigeance prévalait? A ce propos, il est curieux de constater à quel point des esprits qui se croient évolués restent attachés à l'immobilisme et confondent les apparences de la liberté individuelle avec ses réalités. En tout état de cause, il appartient maintenant au gouvernement de faire respecter la loi et de l'appliquer dans l'esprit de la majorité qui l'a votée, en s'inspirant des deux mots-clefs par lesquels le général de Gaulle a terminé son admirable discours de Westminster Hall : la sagesse et la fermeté.*

L'AMAZONE

par Paul Géraldy

Miss Natalie Clifford-Barney, l'Amazone, fut ma voisine, ma proche voisine, sous les pins, au bord de la mer, vingt ans durant. « Vous qui la connaissez... », me dit-on. La connaître ! Elle est, il est vrai, mon amie, une pièce maîtresse de ce musée restreint, de cette collection sévère, essentielle, d'êtres que j'admire et que j'aime — deux termes pour moi synonymes — en qui mon univers se centre et se résume. Mais la Natalie que je sais ne sera jamais que la mienne, une certaine Natalie accordée à mes vues, réduite à mes mesures, soumise à mon angle de prise. La peindre ? J'aurais bien trop peur, à travers le portrait que j'aurais tenté d'elle, de n'avoir, au lecteur, présenté que le mien. Une amie de Colette, qui vivait tout près d'elle, voulut un jour écrire sur elle et la montrer, prétendait-elle, au naturel. Colette lui avait permis de se pencher sur les archives de sa vie. Mais, la voyant fouiller dans sa correspondance, retourner ses tiroirs, étaler ses photographies, elle se hérissa soudain : « Un portrait de moi, je m'en tirerai bien toute seule, tu sais ! » Intimidée, l'amie intime en resta là. Y avons-nous perdu ? Il ne me semble pas. Il n'est pour moi portraits valables d'écrivains que ceux qu'ils nous offrent d'eux-mêmes. Leurs témoins, même les plus proches — surtout peut-être les plus proches — ne sauraient rien leur ajouter qui, à mon sens, ne les restreigne. L'artiste vaut non tellement par ce qu'il est que par ce qu'il s'efforce d'être et se consume à devenir. Il est son œuvre plus que soi. « *Serais-je ce que je cherche?* » interroge Natalie. N'en doutons pas. De cette quête difficile, elle a noté les avancées et les bonheurs en de furtifs recueils, aujourd'hui rarissimes, suite de mots, pensées, réflexions, maximes, pierres dures dont je ne veux que faire ici jouer les feux. « *Pierres, ces yeux de femme sans paupières* », a-t-elle dit. Gemmes vivantes en effet comme ses yeux, ses yeux de ciel, à bout portant. Rien de plus loin des arabesques de la plume, de ce goût d'encre, de papier et de table à écrire que redoutait Joubert. Travailler ? Elle ne saurait ni, je pense, ne daignerait. « *Faire de la*

Ci-dessus portrait de Natalie Clifford-Barney par Romaine Brooks.

littérature, quel mauvais reproche à la vie ! » Oisive ? Sans doute, mais « *que de ressources il faut en soi pour supporter une vie oisive !* » Et « *l'oisiveté sans but défini en a mille* ». Elle chasse. Le monde est sa chasse gardée. « *La meilleure chasse qui se puisse suivre dans une ville est celle de la conversation.* » Et elle a le génie de la conversation, cette forme extérieure, facile, à fleur de peau, de l'amitié. « *Est-ce bien à toi que je parle? Je ne sais. Mais quelqu'un que j'aime m'écoute.* » Ce quelqu'un la fait à la fois se découvrir et se créer. Les salons lui offrent un jeu de miroirs contrariés aux attirantes profondeurs où s'égarer à la poursuite d'elle-même, où se perdre et où se trouver. « *Ceux qui parlent selon eux parlent pour eux ; moins pour qu'on les entende que pour qu'ils puissent s'entendre.* » Elle parle. Elle écoute aussi — elle écoute comme personne — et ses réponses sont des flèches décochées d'un arc si prompt qu'il a devancé la visée, suscité, on dirait, le but en le touchant. « *Je suis l'arc, la flèche et la cible.* » Ces détentes, ces coups au but, elle en est la première saisie. Elle s'en étonne, s'en amuse, s'en émerveille comme si elle n'y avait point de part. « *Ce n'est qu'après que je l'ai dite que je peux penser ma pensée.* »

Cette pensée, comme étrangère, elle n'en sent que mieux le prix. Elle la glisse dans sa mémoire. Elle videra, rentrée chez elle, sa mémoire dans ses cahiers, plus tard ses cahiers dans un livre. « *Ce qu'ils contiennent devient un livre à mon insu. Il serait coupable de le laisser perdre, dérober ou brûler. J'use de cet autre moyen de destruction : je le publie.* » A quoi nous devons ces coffrets, légers à la main, lourds au cœur, où des réflexions en vrac s'entremêlent sans se froisser, indépendantes, détachées. Trésor de lapidaire et non de bijoutier. Natalie ne compose pas, ordonne à peine. On ternit la fraîcheur de fleur de la matière en l'assujettissant aux besoins d'un système, en la faisant entrer à force dans des moules préétablis. Les liaisons, les ajustements donnent aux vérités figures d'artifices, sont les faiblesses de l'écriture, pièces rapportées que l'écrivain a du mal à rendre invisibles. Le théâtre qui vit de ces ajustements, impose à l'auteur dramatique un long et patient travail de subtile marqueterie. Quand parut, sous l'Occupation, ce *Silence de la Mer* qui nous troubla si fort, que je tenais et tiens toujours pour admirable d'unité, de concision, de maîtrise architecturale : « C'est de premier ordre », m'exclamai-je devant Colette qui corrigea : « De second ordre ! » Et comme je me rebellais : « Tu ne sens pas que c'est préconçu ? — Si, lui dis-je. Mais justement ! » Elle me toisa, dédaigneuse : « Auteur dramatique ! » fit-elle.

Rien de volontaire, d'apprêté, de concerté chez Natalie, ni qui fasse penser à l'effort. Tout fut choc. Tout est étincelle. Fond et forme, tout a jailli. « Ce que j'aime, dit Jean Rostand, dans les réflexions détachées, c'est qu'elles peuvent ne relever d'aucun style. » Mais

n'est-ce pas là, précisément, le style même, ce style interchangeable, abstrait, anonyme, des moralistes. L'essentiel est anonyme. L'écrivain s'y est dépouillé non seulement de l'anecdote qui limite, des personnages qui particularisent, mais de lui-même. « *Quoi de plus irréel que la vie?* », écrit-elle. Relisant *Eparpillements*, ce bref recueil, si lourd de sens, où Natalie a mis, je crois, le meilleur d'elle, Colette m'a dit un jour, troublée : « Moi, je ne pourrais pas faire ça ! » Mais quand Colette publia la *Naissance du Jour*, ce roman-poème, le meilleur, pense Natalie, de ses romans, ce fut le tour de Natalie d'être troublée : « Je ne suis plus sûre de l'essentiel », s'effarait-elle.

Faut-il mettre au-dessus de tout l'actuel, le concret, le charnu, le vivant, tenir pour seuls valables les brûlants témoignages des sens, s'attacher à capter surtout le fugitif, ou préférer les fins filtrages de la mémoire, ses délicates mises au point, la fine liqueur distillée dans les alambics de l'esprit, lentement mûrie dans ses caves, les subtiles, impalpables, enivrantes vapeurs de cette essence : le souvenir? Irréductible antinomie? Nos deux écrivains féminins ne sont pourtant en désaccord qu'en apparence, arrivent à la même conclusion. « Ces plaisirs que l'on nomme à la légère physiques », songe Colette. Et Natalie : « *Ce que nous apprenons de plus surprenant et de plus mystérieux dans l'amour, c'est que l'amour n'est pas physique.* » Elle n'a qu'indifférence ou commisération pour les amants, « *ces paresseux qui se contentent de la première volupté venue* ». L'amour? Elle n'a jamais pu décider, dit-elle, si on le fait pour le chanter ou le chante pour pouvoir le faire. A une suite de portraits sentimentaux, elle donne pour titre : *Aventures de l'Esprit.*

Mais l'esprit, lui aussi, a ses liaisons dangereuses. Edmond Jaloux, qui a écrit de Natalie qu'il ne croyait pas que jamais il se soit trouvé femme aussi intelligente, aussi dénuée de naïveté sentimentale, de tout entraînement romanesque, ajoutait que, quand une femme est intelligente à ce point, elle cause un certain malaise. Et Remy de Gourmont, qui lui donna son nom, l'Amazone [1], avoue « avoir eu de la peine, non seulement à la comprendre, mais à admettre sa discipline du plaisir telle qu'elle prétendait la faire entrer dans le cercle de l'intelligence ». Vite subjugué cependant, il avait mis cette étrangeté sur le compte du paganisme et l'avait, à ce titre, absoute, applaudie même, et flattée dans ce qu'elle avait d'insolite précisément. « Comme je n'oublie rien de ce que vous me dites, lui écrit-il, je me souviendrai toujours de ce qu'ayant fait devant vous je ne sais quelle allusion à des gens qui veulent paraître au-dessus des faiblesses humaines, vous me corrigeâtes : en dessous ! »

J'ai connu ce malaise et cette indécision. La seule intelligence pour moi ne fait pas l'aristocratie. Non plus le talent littéraire. Gide ne

1. Voir dans la *Revue de Paris* de septembre 1956, l'article de N. Clifford-Barney sur Remy de Gourmont.

m'inspira jamais qu'insurmontable antipathie. Lorsque j'appris que Natalie bâtissait une villa double à peu de distance de la mienne, sur ce coin de côte sauvage où je croyais m'être assuré une paix de matin du monde — il y a beau temps de cela ! — vous l'avouerai-je, Natalie, je ne me réjouis que peu. Quand vous me priâtes chez vous, j'y entrai sur la pointe des pieds. J'en ressortis ravi — non de votre amusant et précieux goûter, de votre gelée de citron, de votre incomparable thé, « ce parfum qui se boit », dites-vous, de votre sirop de violettes, de vos fondantes pâtisseries et de votre chocolat blanc, mais des fusées de votre esprit, de vos fraîcheurs et de vos grâces de jeune fille — le temps n'a pas de prise sur vous — de ce quelque chose d'éveillé, de fier, de rieur, d'élégant et d'attentif, qui est vous-même. De fort aussi, de cette force féminine, plus secrète, dont ne s'avise pas assez le naïf orgueil masculin. « *Délicatesse, cette aristocratie de la force.* » La vieille mythologie païenne qui tire le divin de l'humain et distribue aux Immortels des emplois et des rôles typés sur ceux des hommes et des femmes a, sur le seuil de son Olympe, planté Diane Chasseresse.

Il allait être une des chances de ma vie, ce voisinage. A ces forêts que, jusqu'alors, n'avaient troublées que des chasseurs de sangliers, à ce solide et dur azur, à cette plage impolluée, à ces collines solitaires, en face de ce Saint-Tropez, chaude terre cuite au soleil, mystérieuse Tombouctou où ne s'étaient encore glissés que de bons peintres, où Segonzac peignait le jour des oliviers et lisait Virgile le soir, l'Amazone allait redonner une transparence païenne. Elle allait repeupler de nymphes nos pinèdes, y faire reculer l'écho des galéjades provençales.

Vides, les beaux décors me touchent faiblement. J'aime à la solitude un arrière-plan humain. Ainsi le cinéma colore ses silences d'un fond sonore. Versailles désert, désaffecté, me serre le cœur. Le seul décor ne suffit pas à la féerie. La présence de l'Amazone n'allait pas seulement faire passer sur ce pays un souffle grec, mais l'animer, le rafraîchir d'un air léger de grandes vacances. Nous jouions au tennis en simple, tous les deux. Elle y apportait un entrain, une gaieté d'adolescente. Nous nous y retrouvions à l'heure de la retombée du soleil. Je courais, ramassais les balles. J'en renvoyais une sur trois, sans le moindre esprit de progrès, de compétition, d'excellence, n'annonçant et comptant les coups que pour la forme, indifférent aux Avantages, insensible aux Egalités. Suzanne Lenglen m'a raconté que, du jour où elle se connut des aptitudes exceptionnelles, se sut vouée aux championnats et tournois internationaux, le tennis n'eut plus rien pour elle d'un plaisir, ne fut plus qu'une longue angoisse. Nous réservions, Natalie et moi, notre angoisse pour d'autres jeux, ainsi que nos soucis de style. Nous étions tout entiers au plaisir d'être là, dans le soir bleuissant, hors du monde, hors du temps, sans âge. Le jour baissait, les balles se cernaient d'un halo, estompaient leurs

contours, nous arrivaient plus floues. La fatigue, petit à petit, tendait nos nerfs, aiguisait nos regards, nous donnait presque du talent. Ainsi prolongions-nous le jeu jusqu'à l'extrême limite du jour, ne nous renvoyant plus que des balles fantômes. Il fallait enfin renoncer. Nous remontions vers nos villas. Paix du soir, lassitude heureuse, jeunesse de la chair et du cœur, amitié...

Nous avions des conversations de cousins. Je retrouvais à côté d'elle un ton oublié, d'autrefois, mon ton jeune d'avant les leçons de la vie, tendre, plaintif, mon ton du temps où, indécis et mal content, mais avide, mais impatient, j'attendais tout de tout, réclamais de chacun assistance, adhésion, justice. Devant cette amie neuve, attentive, indulgente, je m'avouais, me plaignais de la femme que j'aimais. Quel âge avais-je donc, grands dieux? Je m'insurgeais :

— Comment, si délicate, si rare, Anne peut-elle s'entourer de personnes si médiocres !

— Ce sont ses cigarettes, souriait Natalie.

Je rougissais de ma lourdeur. Mais, comme je prenais congé d'elle :

— Que je t'entende, que nous nous entendions si bien, te soit un dédommagement à tes mésententes de femmes !

Te soit !... Elle avait dit : te soit !... L'imprévu de ce tutoiement dans cette bouche d'Anglo-Saxonne et de mondaine, ce pont jeté entre nous deux par-dessus tant de différences, me ravissait. La gentillesse de Natalie masque, je le savais, de solides défenses. Elle me faisait un rare et délicat honneur. Ce n'était pas le « tu » masculin de Colette, sa froide cordialité qui ne l'engageait guère, qui simplifiait les rapports en les universalisant. Le tutoiement de Natalie nuançait au contraire les nôtres. Plus rapprochés, plus découverts, nous nous sentions tenus à plus de précautions, d'attentions, de gentillesses. Un jour qu'elle m'était arrivée porteuse d'une gerbe de glaïeuls et me la mettait dans les bras :

— C'est le monde renversé, Natalie ! m'exclamai-je.

— Laisse-le renversé. Ça lui fera du bien.

Ce généreux, doux tutoiement, elle allait pourtant le reprendre, revenir au « vous » des anciens jours. Avais-je déjà démérité? Il y a à Paris, rue Jacob, dans son jardin, une façon de pavillon qui servit autrefois, croit-on, de lieu de rencontre à Adrienne Lecouvreur et au maréchal de Saxe. Deux colonnes et un fronton lui donnent une apparence de construction votive. Natalie l'a baptisé Temple et consacré à l'Amitié, mais, aux abords, a mis cet écriteau : Danger. Les fidèles sont avertis que l'amitié, comme l'amour, est chose grave et périlleuse. Natalie, sûre de sa constance — « *j'ai parfois perdu mes amis, mes amis ne m'ont jamais perdue* » — doutait sans doute de la mienne. Je réclamai la révision de mon procès, revendiquai mes droits au « tu », inaliénable selon moi. Natalie m'opposa son désarmant sourire :

— Ce tutoiement, nous l'userions.

Je m'inclinai. Prudente, avisée Natalie ! Il me revenait en effet qu'elle nous avait avertis : « *A éviter l'intimité et ses impudeurs progressives !* » J'avais manqué de finesse et de délicatesse. Il m'eût fallu me montrer digne de la faveur qui m'était faite en ne m'en targuant pas, en n'en abusant pas. C'était moi qui aurais dû faire un pas en arrière, tendre à Natalie l'occasion de reconsidérer ses dons, lui offrir discrètement une démission qu'il lui eût été loisible d'accepter ou de refuser. J'étais coupable assurément. Mais, non seulement Natalie ne condamne jamais personne, mais ne blesse non plus, ni n'attriste personne. Fidèle à elle-même sur deux plans, elle mêla les « tu » et les « vous », les fit subtilement alterner, les accorda au lieu, au ton, au moment, à la circonstance, enrichissant ainsi de nuances nouvelles la gamme des couleurs de notre intimité.

L'été bute, à la fin de septembre, contre les brusques abats d'eau de l'équinoxe. La mer a tout à coup cessé d'être l'élément principal. La vedette passe aux sous-bois détrempés, feutrés d'un tapis roux d'aiguilles de pin mortes. Désensoleillées, vidées de joie, les maisons d'été se renfrognent. On tourne vers le nord les capots des voitures. On rentre et, à son tour, on se désensoleille. Paris aussitôt vous reprend. Cette fête n'avait qu'une valeur de présent. Mal imprimées à la surface de la mémoire, les images de ces beaux jours, indélébiles croyait-on, s'y effacent vite. Qu'ils étaient loin déjà nos rendez-vous d'été quand Natalie rouvrait, rue Jacob, son salon. « *Ai-je un salon?* a-t-elle écrit. *Il n'a rien en tout cas d'officiel. Aucun parti ni aucun parti pris n'y règne, et encore moins moi-même. J'y suis le plus effacé de mes hôtes.* » Mais c'était là ce qui, justement, m'attristait. Je ne l'y trouvais pas. Ces solitaires que sont les êtres d'exception perdent beaucoup à être rencontrés dans le monde. Vouloir les honorer en groupe est manquer d'égards pour chacun. Je me suis toujours interdit d'accrocher aux murs d'une même pièce des toiles de peintres différents. Elles s'y contrarient, s'y opposent.

Je sollicitai de Natalie la permission de me dérober à ce que Valéry appelait les hasards amicaux de ses vendredis.

— Je vous vois tellement mieux l'été !

Elle m'accepta réticent, maussade, boudeur, incongru, m'exempta de ses vendredis, ne m'appela plus que son *summer boy* et tout fut dit. Elle signe aujourd'hui les billets qu'elle m'adresse : « Votre summer girl, qui t'embrasse. »

Mais fuir le monde, vouloir ne voir que qui on aime et tenter de réaliser ce collège dont rêvait Nietzsche est enfantin. Choisir ? Comme si on savait ! « *On a parfois ce qu'on désire et ce n'est pas ce qu'on désire.* » N'ai-je que des amis parfaits ? Non, car ils me déçoivent souvent et parfois si cruellement que je les rejette de moi, que je me fâche, sans rémission. L'amitié, c'était une foi. « Adieu, avec regret », me disent mes délinquants. Moi je pense : « Adieu, sans regret. »

On me menace : « Un jour, vous verrez, vous serez seul ! » J'assume le risque. Solitude : point de départ, et peut-être point d'arrivée... Mais Natalie me désapprouve hautement :

— Pas d'exécution capitale ! requiert-elle.

Indulgente ? N'en croyez rien. « *Le genre humain : un genre que je déplore* », dit-elle. Sévère Diane, écrit Ovide. « *On n'est pas amazone, d'ailleurs, sans un semblant de cruauté.* » Mais il y a l'attitude, la tenue, l'élégance et le goût de se surmonter : « *Il ne nous déplaît pas d'être méchants si cette interprétation peut nous épargner de le devenir.* » Tout peut être enrichissement : « *J'aime tout de l'amour, même ne plus aimer.* »

Cette fois, c'est moi qui n'approuve pas :

— Mieux vaut cassure vive que lent pourrissement. Il ne faut pas vider la coupe jusqu'à la lie.

— Eh ! cependant, la lie, fait-elle avec un sourire gourmand... Moi j'aime mieux la lie que la mousse.

Elle était sceptique au départ. Aussi est-il bien difficile de la décevoir. « *Tu m'aimes? — Oui, je crois... je voudrais... j'espère...* » Elle est courageuse, elle est forte. « *Aimer, c'est s'assurer quelqu'un avec qui se faire bien mal.* » Mais, ce grand mal subi, les élans retombés : « *Rester fidèle par décence, avoir de la ténacité dans le désenchantement.* » S'accepter en se corrigeant, « *être poète dans la vie* ». Nous ne touchons vraiment personne. « *Trop penchée sur toi, je perds l'équilibre et ne t'obtiens pas.* » Mais on peut s'atteindre soi-même. L'amour de soi, de toutes les aventures du cœur, est la plus éprouvante et la plus pathétique. « *Ma peine en vaut la peine* », dit-elle. Elle nous livre son secret : « *Comme certains recherchent autrui pour s'oublier, moi je recherche autrui pour me retrouver seule.* » Seule en face de ses amours, dépassées mais non reniées.

En septembre quarante, elle m'adressait ces lignes : « J'ai reçu hier une sommation du consul des Etats-Unis. Comment lui faire comprendre que mon pays d'élection, c'est la France ? En me rendant utile ? Ma sœur sait faire cela. Moi, mes attitudes de paix étant l'indolence et la gourmandise, qui m'incitent à penser, comment les transformer en services réels ? Je cherche et je ne trouve que le moyen employé lorsque je me trouvais à côté d'une auto où ma petite maman demeurait seule, le chauffeur s'étant absenté un moment sans serrer les freins dans une descente. Je vis son geste apeuré et montai à côté d'elle, geste aussi vain que celui d'une amie qui, me voyant tomber à l'eau et ne sachant pas nager, me proposa de la berge : — Veux-tu que je te joigne ? »

Servir, elle l'aurait voulu : « *On voudrait sans doute être tendre au jour le jour et dans la lumière des petites choses simples, définies. Mais on n'aime pas comme on voudrait. On aime comme on est.* » Il est vrai.

Ce qui n'implique nullement qu'il ne faille pas commencer, c'est-à-dire recommencer.

Dans les commencements ce doux amour sans peine.

Un beau vers d'elle à mettre au rang de nos beaux vers.

Sceptique, elle demeure ardente. En elle l'intelligence contrôle, mais n'éteint pas. « *Comme une lame nue, tu traverses la vie, pure et incorruptible. L'obstacle t'aiguise et ce qui est fangeux ne peut que rehausser ton éclat. Généreusement, tu donnes le coup de grâce, et, des êtres simples, tes semblables, tu fais jaillir des étincelles.* » Le désespoir est attitude dégradante. Personne n'en est plus loin qu'elle. « *Affinement de la souffrance*, dit-elle : *sourire.* »

Et je dirais que, de ces gemmes éparpillées, se dégage ici la leçon, si ce terme n'avait quelque chose d'insolite appliqué à cette suite d'éclairs, réflexes qu'on dirait physiques, dont le caractère est justement tout le contraire de dogmatique, à l'œuvre de ce poète-femme dont la force, si surprenante, reste d'essence féminine. « *Quand les femmes subiront-elles l'homme pour l'enfant, non l'enfant pour l'homme?* » Leçon pourtant. De quel autre mot me servir? « *Il n'est pas vrai que nous souffrions trop. Si notre souffrance nous dépasse, c'est pour que nous nous grandissions jusqu'à elle... C'est haut, la Joie!* » Elle s'y hisse, et elle interroge, de cette cime : « *M'aimez-vous? C'est pour que cette question vous occupe, pour que vous vous donniez à vous-même une réponse, que je vous la fais, car c'est pour vous encore davantage que pour moi que je veux que vous m'aimiez.* » Question décisive en effet, dont on trouve pourtant, dans *Eparpillements*, une réplique plus belle encore : « *Je voudrais vous faire ce don merveilleux d'un amour que vous auriez pour moi.* » Les Dieux ont-ils jamais désiré autre chose? « *Et s'endormir comme des Dieux ivres!* », conclut-elle d'ailleurs elle-même.

De la Grèce qui l'a, de bonne heure, attirée, elle a rapporté le haut ton, le goût d'Empyrée, la grandeur, et cette lumineuse décence, tellement plus pure que l'humble et penaude pudeur : « *Moi seule peux me faire rougir.* »

— Vous êtes Latin, m'assure-t-elle. Moi, je suis Grecque.

Il est vrai, Grecque, hardiment.

PAUL GÉRALDY

LA MARINE ET LA GUERRE NUCLÉAIRE

par Jacques Mordal

Que la guerre sur mer était simple, malgré les caprices du vent et la fantaisie des courants, lorsqu'elle se déroulait uniquement en surface ! A condition de faire bonne veille, il n'y avait pas de surprise à attendre d'un adversaire pour lequel il faisait beau ou mauvais comme pour vous ; et dont les voiles étaient gonflées par le même vent que les vôtres.

La mine, puis le sous-marin, sont venus bouleverser ces données simples et multiplier les chances de surprise. A l'ennemi flottant, aux dangers des écueils immergés, s'ajoutait l'éventualité d'une rencontre inattendue, soit avec des engins fixes dissimulés sous la surface de la mer, soit avec des torpilles automobiles lancées par des bâtiments qui échappaient à l'observation.

Les mines.

La mine est plus ancienne qu'on ne le croit. En 1628, au siège de La Rochelle, les Anglais avaient déjà expérimenté « des machines de fer-blanc remplies de poudre et munies d'un ressort qui se débandait et enflammait la poudre en touchant un corps solide tel que la carène d'un vaisseau ». C'est exactement le principe de notre actuelle sphère d'acier maintenue à quelques mètres au-dessous de la surface de la mer par un orin amarré à un crapaud en fonte ou en ciment qui repose sur le fond, et dont les antennes en se brisant sur une coque déclenchent le détonateur.

A vrai dire, la mine anglaise du siège de La Rochelle n'avait pas fait de gros dégâts, une seule ayant explosé. Après quoi, on n'en parle plus avant les guerres de la Révolution et de l'Empire, au cours desquelles Fulton proposa de défendre les rades avec des sortes de torpilles à levier amarrées dans les chenaux d'accès. Les Russes en mouillèrent un grand nombre au cours de la guerre de Crimée, sans grands résultats, semble-t-il, et c'est à Port-Arthur, à l'occasion de la guerre russo-japonaise, qu'on put mesurer pour la première fois ce qu'il fallait attendre de cette arme. La mine japonaise qui causa le 13 avril 1904 la perte du *Petropavlosk* et la

mort de l'amiral Makharov devait avoir pour la Russie des conséquences aussi funestes que la défaite de Tsou-shi-ma.

Deux guerres mondiales depuis lors ont largement confirmé la puissance de la mine qui n'a cessé de se développer, et qui, sous toutes ses formes : mines classiques à orin, mines magnétiques, acoustiques, mines à dépression, mines à rochet, etc., continuera longtemps à poser aux nations maritimes en temps de guerre les plus redoutables problèmes. On n'avait jamais la certitude qu'une mine n'allait pas sauter au prochain passage... celui justement du bâtiment pour lequel on avait cherché à assainir le chenal.

Les premiers sous-marins.

D'invention plus récente, le sous-marin, lui aussi, est demeuré longtemps méconnu. Napoléon n'avait pas accordé grande attention au *Nautilus* de Fulton malgré des essais satisfaisants effectués en rade de Brest. Dépité, l'inventeur s'en fut proposer sa machine aux Anglais, mais ceux-ci n'étaient pas très chauds pour encourager le développement d'une arme capable, estimaient-ils, de mettre en question leur maîtrise de la mer. Un demi-siècle plus tard, les Russes — qu'on voit parfois à la pointe du progrès au cours du XIXe siècle [1] — en commandèrent un à l'ingénieur allemand Wilhelm Baüer, pour attaquer les flottes alliées pendant la guerre de Crimée. Ce sous-marin ne fut pas prêt assez tôt pour intervenir au cours des hostilités, mais il fit en 1856 plusieurs traversées en plongée sans noyer son équipage, ce qui fut considéré comme un très beau succès.

Des tentatives analogues faites aux Etats-Unis pendant la guerre de Sécession n'eurent aucun résultat décisif. Après avoir vu disparaître une demi-douzaine d'équipages volontaires pour l'attaque en plongée, les chefs de la marine confédérée n'autorisèrent plus que des opérations en surface. Une seule réussit, celle dirigée contre l'*U.S.S. Housatonic* au mois de février 1864 ; encore la victime entraîna-t-elle dans la mort l'équipage du sous-marin sudiste qui l'avait torpillée en surface. Ce n'était pas encore de la guerre sous-marine. Celle-ci ne commença réellement qu'avec la première guerre mondiale, alors que l'invention datait déjà de plus d'un siècle.

Les porte-avions.

Les choses ont été plus vite pour l'avion. Lorsque Louis Blériot eut réussi la première traversée de la Manche, on vit, dans les mois qui suivirent, un officier de marine américain, Eugène Ely, s'envoler le 14 novembre 1910 avec un biplan Curtiss de 50 ch, d'une plate-forme

1. Ce sont les Russes qui ont les premiers employé des obus explosifs dans un combat naval (bataille de Sinope, 1853) ; les premiers, la torpille automobile dont la tactique d'emploi fut mise au point par l'amiral Makharov (destruction d'une canonnière turque à Batoum, le 20 janvier 1878).

de 20 mètres édifiée sur l'avant du croiseur *U.S.S. Birmingham.* Le 11 janvier suivant, il se posait sur la *Pennsylvania,* navire amiral de la flotte du Pacifique, déjeunait au carré, et reprenait son vol pour rentrer à sa base. Le porte-avions était né ou plus exactement conçu. Ce n'est que six ans plus tard que l'Anglais Dunning parvint à se poser sur le *Furious* en marche.

Aujourd'hui, sur les grands porte-avions, les avions à réaction appontent sans difficulté à des vitesses supérieures à 200 kilomètres à l'heure. Le Sopwith de Dunning s'était présenté à une vitesse de 50 kilomètres à peine, et comme il soufflait une bonne brise dont l'effet s'ajoutait à la vitesse du *Furious,* la vitesse relative de l'appareil était nulle. Les hommes d'équipe purent en saisir les ailes avant qu'il ne se fût posé, et le pilote en fut très affecté, car il entendait s'arrêter tout seul. Il voulut recommencer le lendemain et se tua, l'appareil ayant capoté à la suite d'un éclatement de pneu.

Vingt-cinq ans après ces essais, le porte-avions avait conquis sa place, la première, sur la scène de la guerre navale, et remplaçait le cuirassé comme « capital ship » des flottes modernes. Pour donner un chiffre frappant, la marine des Etats-Unis, qui n'en avait qu'une demi-douzaine en 1941, termina la guerre, malgré ses pertes, avec plus de cent porte-avions allant du géant de 45 000 tonnes classe *Midway* au modeste porte-avions d'escorte aménagé sur quelque coque de pétrolier ou de cargo.

Il sembla que l'apparition de la bombe atomique allait un moment menacer cette suprématie si rapidement conquise. Les deux bombes expérimentées au mois de juillet 1946 avaient détruit indistinctement les soixante-dix bâtiments de guerre rassemblés dans l'atoll de Bikini, parmi lesquels deux porte-avions déclassés, *Saratoga* et *Independence,* avec leurs équipages de souris blanches et de cobayes, pour ne rien dire des braves cochons qu'on avait revêtus d'uniformes et dont on repêcha quelques-uns pour l'étude de la radio-activité.

Mais, tout bien considéré, il ne fallait pas en faire dire à ces expériences plus qu'elles ne signifiaient en réalité. La preuve était faite, qu'amené au but, l'engin avait eu les effets auxquels on pouvait s'attendre après ce qu'on avait vu à Hiroshima ou à Nagasaki. Mais ce n'était pas suffisant. La mer est grande ; le Pacifique s'étend sur 180° de longitude. Supposons un porte-avions ou tout autre grand navire de surface capable de marcher 30 nœuds pendant vingt-quatre heures, repéré quelque jour à midi en plein centre du Pacifique ou de l'Atlantique. Où sera-t-il le lendemain à midi ? Quelque part dans un cercle de 720 × 720 × 3, 1 416 milles carrés... en gros 5 300 000 kilomètres carrés, dix fois la superficie de la France. Même en admettant que sur toute la circonférence de ce cercle soient disposées des escadrilles de bombardiers à long rayon d'action dotés de bombes atomiques, comment chiffrer de façon certaine leurs chances d'atteindre l'objectif ?

C'est bien ce que pensèrent les marins américains lorsqu'ils décidèrent en 1949 de mettre en chantier de nouveaux porte-avions beaucoup plus gros encore que les *Midway*, puisqu'ils devaient déplacer 59 900 tonnes.

Il y avait quatre ans que la guerre était finie. Les états-majors, à défaut d'ennemis à combattre, n'avaient rien de mieux à faire que de se disputer entre eux les crédits de la Défense nationale. Aux aviateurs aussi, les ailes avaient grandi, et les dents du même coup. A quoi bon, disaient-ils, consacrer des centaines de millions de dollars à l'entretien de ces immenses carcasses qu'une torpille ou une bombe atomique suffirait à envoyer par le fond, alors que nos bombardiers, désormais, sont capables d'atteindre tous les points du globe. Et de crier si fort qu'ils finirent par se faire entendre. Quelques semaines plus tard, les crédits votés pour la construction du *Forrestal* étaient annulés.

Il ne fallut cependant pas très longtemps — peut-être la guerre de Corée y fut-elle pour quelque chose — pour faire comprendre au Pentagone que l'heure de la marine n'était pas encore passée. En 1951, la décision qui avait frappé le *Forrestal* fut rapportée ; suivirent des crédits pour la construction du *Saratoga*. Ils sont tous les deux en service. Un troisième porte-avions de 60 000 tonnes est prévu : il sera vraisemblablement doté de la propulsion atomique [1]. Parallèlement, les meilleurs bâtiments des séries antérieures (*Midway, Essex*) ont été ou sont en cours de refonte. Actuellement, le corps de bataille de la marine américaine est constitué par une douzaine de groupes d'attaque aériens, tous basés sur de grands porte-avions et dont la puissance offensive est comparable à celle des groupes du « Strategic Air Command ». Nous verrons tout à l'heure quel avantage déterminant ces groupes embarqués de l'aviation maritime possèdent par rapport aux groupes basés à terre de l'U.S. Air Force.

La guerre nucléaire.

Tandis que la cote du porte-avions suivait cette courbe sinusoïdale, que celle du cuirassé subissait un effondrement total — que certains assurent définitif [2] — les armes sous-marines n'ont jamais été discutées et ne semblent pas devoir l'être, à l'âge atomique, plus que par le passé. Les remarquables performances des sous-marins atomiques américains, le développement considérable que l'on prête à tort ou à

1. Sa construction a été retardée pour faire passer d'abord celle de trois sous-marins lance-fusées. Mais la décision de mise en chantier n'a pas été discutée.

2. Les Anglais viennent d'envoyer à la démolition leur dernier cuirassé, le *Vanguard* ; les Américains ont désarmé l'an passé l'*Iowa*, le dernier en service des dix-neuf cuirassés qu'ils avaient à la fin de la guerre. Mais ils réservent leur décision, et peut-être en armeront-ils certains avec des fusées ou des engins téléguidés.

raison à la flotte sous-marine soviétique, n'ont fait bien au contraire que confirmer son importance. On parle moins des mines, mais les marins ne s'y trompent pas. Ils n'oublient pas qu'à certaines périodes de la dernière guerre, il a péri plus de bateaux sur des mines que du fait des torpilles de sous-marins ou des bombes de l'aviation. Ils n'ignorent pas que les Russes sont restés très experts dans le maniement de cet engin, et la question du dragage des mines demeure pour les états-majors l'un des problèmes les plus préoccupants. On comprendra du reste sans peine, qu'à supposer toutes les marines de guerre supprimées d'un trait de plume, il resterait encore un moyen simple d'attaquer le trafic commercial, au moins dans les eaux côtières ou aux entrées de ports, car rien n'est plus facile que d'y faire mouiller des mines par l'aviation. Quoi qu'il arrive, le dragueur sera le dernier représentant des flottes de combat si un jour les nations maritimes renoncent à construire des bâtiments de haute mer.

Cela dit, comment se pose aujourd'hui le problème de la guerre navale après l'apparition de la bombe thermo-nucléaire et des engins porteurs à grands ou moyens rayons d'action qui ne demandent même plus l'intervention d'un pilote pour atteindre un objectif fixe ?

On ne peut répondre à cette question sans se hasarder dans le dangereux domaine des hypothèses. L'un des deux adversaires prendra-t-il la responsabilité de déclencher la guerre nucléaire, c'est la question qui domine le débat.

Supposons le problème résolu par l'affirmative. Imaginons que les Russes décident d'éliminer par une attaque surprise le bloc occidental qu'ils accusent de faire obstacle à leurs aspirations, et d'employer à cet effet les armes les plus puissantes à leur disposition, c'est-à-dire la bombe H dont ils confieront le transport soit à des bombardiers soit à des fusées[1].

Ils peuvent dès à présent atteindre la totalité des grandes agglomérations industrielles de l'Europe occidentale et du Canada, et la majorité des objectifs aux Etats-Unis. Toutes les bases avancées du Strategic Air Command, toutes les rampes de lancement établies en Europe sont parfaitement connues, repérées, et justiciables de l'I.R.B.M.

En mettant de leur côté toutes les chances : préparation soigneusement tenue secrète, déclenchement parfaitement synchronisé, d'une attaque massive, etc., on peut admettre qu'en quelques instants des cités entières

1. En dehors des engins à courte portée du type sol-sol, sol-air, etc., et sans entrer dans l'orbite des trajectoires type « Spoutnik », il existe deux grandes catégories de fusées. Les fusées intermédiaires, *Intermediate Range Ballistic Missile* ou I.R.B.M., pour lesquelles les Russes ont une certaine avance, ont une portée d'environ 2 000 kilomètres. Les fusées intercontinentales, *Intercontinental Ballistic Missile* ou I.C.B.M. ont une portée de 10 000 kilomètres. Les Américains en avaient lancé une avec succès du cap Canaveral à l'île de l'Ascension. Les Russes viennent de faire mieux encore en atteignant leur objectif situé en plein cœur du Pacifique avec une erreur inférieure à 2 000 mètres.

auront disparu et que les nations occidentales totalement désorganisées sombreront dans le chaos sans avoir eu le temps d'esquisser une parade. Il existe bien actuellement quelques possibilités d'interception pour les bombardiers supersoniques, mais aucune pratiquement pour les fusées. De toute façon, il en passera toujours assez pour détruire Londres ou Paris et causer des désastres irréparables. Rien ne peut empêcher la catastrophe si l'adversaire est décidé à la provoquer, rien, que la certitude de subir par retour un sort tout aussi redoutable. Cette menace de la représaille, c'est ce que nos alliés anglo-saxons appellent le « deterrent », littéralement, ce qui détourne, l'arme de dissuasion.

Le « deterrent ».

Le « deterrent » peut être basé à terre : en ce cas ses bases sont fixes, donc connues. Ce seront pour un adversaire avisé les premiers objectifs à atteindre s'il désire se soustraire à la loi du talion. Après quoi, il sera toujours temps de détruire le reste s'il le juge opportun.

Pour que le « deterrent » soit efficace, il faut et il suffit qu'on ne sache où le trouver à coup sûr, c'est-à-dire que sa base de départ soit *mobile*.

Or, il n'existe qu'une base de départ mobile pour les avions : c'est le porte-avions. Il n'existe qu'une seule catégorie de rampes de lancement mobiles, ce sont celles qui sont établies sur des bateaux, porte-avions, croiseurs ou sous-marins. Vous pourrez promener sur les routes de France des engins tactiques adaptés à la défense locale. Vous ne promènerez pas une batterie de fusées Thor ou Jupiter, même sur ces énormes camions que Berliet fabrique pour le Sahara. Elle nécessitent des installations beaucoup trop importantes et sont rivées à leurs aires de départ, parfaitement connues des services de renseignements soviétiques [1]. Ce qui explique, entre parenthèses, le peu d'empressement des nations de l'Europe occidentale à les recevoir sur leurs territoires.

C'est en partant de ces considérations que l'Amérique, du jour où elle s'est vue rattrapée par l'U.R.S.S. dans le domaine des armements nucléaires, a dû baser l'essentiel de sa défense sur le « Sea borne deterrent [2] » et confier à la mer le soin de transporter et de dissimuler dans ses immenses solitudes les armes de la riposte immédiate.

Il ne s'agit donc plus désormais d'attaquer par surprise des bases fixes, mais des navires. Bien entendu, on pourra toujours atteindre le

1. On parle cependant d'essais sur voies ferrées aux U.S.A. — La fusée Thor, I.R.B.M. de 2 350 kilomètres de portée n'a encore été utilisée que du centre d'essai de Vandenberg, sur la côte de Californie. D'après une information publiée le 17 décembre 1958, on commence seulement à la mettre dans les mains des utilisateurs (c'est-à-dire du personnel militaire). Les expériences antérieures n'avaient été faites que par les techniciens.

2. *Sea borne :* qui est porté par la mer.

Forrestal ou le *Midway* s'ils se laissent surprendre en rade de Villefranche ou le long d'un quai de Norfolk. Les marins américains le savent bien ; ils n'ont pas oublié Pearl Harbor. « *Keep the big at sea !* Maintenez les gros à la mer ! » est devenu la consigne permanente. Au moment de la crise de Suez, à l'automne 1956, tous les porte-avions américains avaient appareillé dans les douze heures. Sans doute n'était-il pas difficile de connaître la position approximative de la Sixième Flotte en Méditerranée orientale, mais elle n'en était pas moins inaccessible pour des fusées. Pour retrouver au bout d'une heure — et l'on conviendra que c'est un minimum pour transmettre un renseignement et déclencher la mise en route d'un I.R.B.M. — un bâtiment repéré avec précision en un point déterminé, il faudrait explorer, si ce bâtiment marche 25 nœuds, un cercle de 2 000 kilomètres carrés. Or, il est impossible de modifier après coup la trajectoire d'une fusée du type I.R.B.M., et elle n'est efficace que dans un rayon de 5 milles. Ce n'est pas, actuellement, une arme adaptée à l'attaque d'un navire à la mer. Celui-ci n'est justiciable que de l'avion ou du sous-marin.

D'ailleurs, déclarait il y a quelques mois l'amiral Brown commandant la Sixième Flotte, nous ne prétendons pas éviter sûrement toute perte. La guerre se gagne avec ses restes... Les marins américains estiment qu'avec 20 % des moyens de dissuasion représentés par leur « Sea Borne Deterrent », ils en auraient encore assez pour décourager l'agression.

Avec son aviation embarquée, avec les fusées du type Polaris installées d'ores et déjà sur certains grands navires de surface, croiseurs ou porte-avions, et demain sur les sous-marins atomiques, la marine des Etats-Unis peut atteindre 70 % des terres émergées. La récente croisière du *Saratoga* en mer de Norvège a montré que le mauvais temps n'affectait pas sensiblement la manœuvre de l'aviation sur ces plates-formes d'une remarquable stabilité. Le cœur de la Russie est à la portée d'un porte-avions opérant dans l'Arctique, en Méditerranée orientale ou dans le golfe Persique. Et voici que le *Nautilus* et le *Skate* viennent d'ouvrir par le Pôle des voies d'accès d'une remarquable discrétion par lesquelles il sera possible à un sous-marin d'apparaître à l'improviste en mer Blanche, à portée de lancement d'un Polaris sur Moscou [1].

Telles sont les données sur lesquelles les Etats-Unis croient pouvoir se fonder pour estimer que l'adversaire ne prendrait pas, « rebus sic stantibus », l'initiative d'une attaque nucléaire à l'improviste.

Et si dès lors, cette perspective écartée, des guerres plus ou moins étendues se déclarent, nous nous trouverons ramenés, comme dirait un polytechnicien, au problème précédent. La marine, conservant en réserve ses possibilités d'action stratégique et de dissuasion, n'en aurait pas

1. Du fond de la mer Blanche à Moscou, il y a à peine 1 100 kilomètres à vol d'oiseau, et guère plus de 600 jusqu'à Leningrad.

moins de surcroît à assurer ses missions traditionnelles : préserver la liberté des communications maritimes, l'interdire à l'adversaire, porter, grâce à ses forces amphibies, la guerre en tel secteur qui paraît favorable.

Que peut faire la Russie ?

Passons maintenant dans le camp russe.

D'après les statistiques officielles, l'U.R.S.S. est aujourd'hui la deuxième puissance navale du monde avec 951 000 tonnes de navires de guerre, après les Etats-Unis loin en tête (3 339 000 tonnes), et juste devant la Grande-Bretagne (945 000 tonnes) [1]. Isolée devant le bloc des puissances maritimes occidentales, elle ne s'en trouve pas moins surclassée dans la proportion de 5 à 1 (4 647 000 tonnes contre 951 000). Sur la carte, cette position apparaît bien plus désavantageuse encore en raison de la situation particulière qui oblige la Russie à entretenir des forces navales sur quatre mers sans aucune possibilité immédiate de les faire roquer d'un théâtre à l'autre.

Ouvrez le premier atlas. On voit que la marine russe peut sans trop de difficulté prétendre à la maîtrise de la mer en Baltique ou en mer Noire, mais que ses forces y sont bloquées par les détroits danois ou par les Dardanelles. Ce n'est qu'au Nord, par l'océan Glacial arctique, qu'elle possède sa seule fenêtre sur l'Atlantique, grâce au port de Mourmansk créé pendant la première guerre mondiale dans le fjord de Kola pour suppléer Arkhangelsk en mer Blanche, bloqué par les glaces six mois par an. Encore, de Mourmansk à l'Atlantique, les routes sont-elles longues et relativement faciles à surveiller pour qui tient l'Islande et les Féroé. On compte 1 700 milles jusqu'à Rockall, ce rocher isolé à l'ouest du nord de l'Ecosse, par la route des îles Féroé, et 2 100 jusqu'au cap Farewell, pointe sud du Groenland, par la route du détroit de Danemark. Encore, arrivé sur ces parallèles, n'a-t-on seulement atteint que la lisière la plus septentrionale des routes de l'Atlantique Nord qui s'étendent sur 15° de latitude vers le sud, c'est-à-dire sur 900 milles. En Extrême-Orient, Port-Arthur débouche librement sur la mer Jaune, et la mer d'Okhotsk communique de même avec le Pacifique, mais les accès de Vladivostock sont étroitement contrôlés par l'archipel japonais. Enfin, de Kronstadt à Vladivostok, il y a quelque chose comme 17 000 milles par Le Cap.

Sans doute, la Russie a-t-elle largement développé ses communications intérieures. Ses petits bâtiments de combat et ses sous-marins du type W peuvent passer de mer Noire en Baltique, dans la mer Caspienne, et les flottilles de Kronstadt peuvent désormais atteindre Mour-

1. Chiffres publiés par le *Nauticus*, Jahrbuch für Seefahrt Weltwirtschaft, Francfort, 1958.

mansk. Mais ceci n'est possible qu'à la belle saison. L'hiver venu — et il est précoce — le gel empêche tout trafic. En fait, cinq à huit mois par an suivant les latitudes. De même, la remarquable organisation du passage du nord-est, ce que les Russes appellent la voie maritime du Nord, qui va de Mourmansk au détroit de Behring, n'est encore qu'une rocade précaire pour faire passer des forces de l'Arctique au Pacifique [1].

Cette situation est stratégiquement si défavorable au départ qu'on peut difficilement imaginer la Russie s'engageant dans une guerre de longue durée sans un plan de campagne destiné à lui ouvrir rapidement de meilleures bases de départ. Au nord, ce peut être en Norvège, dans le secteur du fjord de Narvik qui ne gèle jamais, ou bien entendu vers les détroits danois pour libérer la flotte de Baltique. Au sud, où la Russie dispose déjà de la base de Vallona en Albanie, la Turquie est nettement visée, en raison des clauses de la convention de Montreux qui lui donnent le contrôle absolu des Dardanelles. Mais la véritable porte de l'Atlantique n'est pas là. En réalité, elle se trouve à Brest. Il vaut mieux nous en souvenir.

Restons-en pour l'instant à la situation initiale, pour considérer la flotte soviétique telle qu'elle est et les bases dont elle dispose.

Les 951 000 tonnes soviétiques se répartissent ainsi : cuirassés : 3 ou 4, vraisemblablement désarmés s'ils existent encore tous [2] ; croiseurs : 33 (dont 3 en construction) ; mouilleurs de mines : 4 (plus 1 en construction) ; contre-torpilleurs : 150 ; escorteurs : 300 ; dragueurs : 1 000 ; divers (vedettes, engins de débarquement) : 620 ; sous-marins : 400.

Notons au passage l'importance accordée aux dragueurs sans nous arrêter au petit nombre des mouilleurs de mines, qui n'a guère de signification car tous les bâtiments de surface et un grand nombre de sous-marins sont aménagés pour en mouiller. (Les torpilleurs peuvent en porter 30, et les croiseurs, 240.)

On a beaucoup parlé des croiseurs russes à la suite de la présence très remarquée du *Sverdlov* à Spithead lors de la revue navale du couronnement d'Elizabeth II. Ce sont des bâtiments puissants, beaucoup plus gros que les croiseurs de la seconde guerre mondiale, puisqu'ils atteignent le déplacement de 13 000 tonnes (17 000 en pleine charge) pour la classe *Tschapajev*, et 15 400 (19 200) pour la classe *Sverdlov*.

1. On estime que dès l'année 1958, les Russes ont atteint leur objectif et fait transiter 2 millions de tonnes par la voie maritime Nord, au prix d'efforts considérables. C'est une remarquable performance. Mais on n'en peut déduire qu'ils seraient capables pour autant de faire passer rapidement une escadre de surface ou un groupe de sous-marins, du Pacifique à l'Atlantique par cette voie. Rappelons cependant qu'un corsaire allemand l'a utilisée avec succès en 1940-1941.

2. Le cuirassé *Oktjabrskaja Revolutzia* devait être démoli en 1956 à Kronstadt, et le *Novorossisk* se serait perdu sur une mine devant Sébastopol en 1955. Toutefois, ces informations n'ont pas été confirmées.

Mais ils ont conservé un armement classique : 12 canons de 150 millimètres en quatre tourelles triples, 8 à 12 de 100 en tourelles doubles, 24 à 32 de 37 contre avions, 6 à 10 torpilles de 533, 200 à 240 mines. Leurs machines, qui développent 110 à 130 000 chevaux, leur donnent une vitesse de 33 nœuds.

A quelle idée stratégique répond la construction de cette flotte de croiseurs ? Guerre de course comme celle que tentèrent en 1940-1941 les grands navires de surface allemands ? C'est peu probable : la question du ravitaillement se poserait, d'ailleurs, d'une façon plus difficile encore qu'aux Allemands faute de pétroliers rapides pour les accompagner. Et l'on ne conçoit plus d'opérations en haute mer sans porte-avions pour l'éclairage aérien. Or, jusqu'à présent la marine soviétique n'en a pas.

En fait, ces bâtiments paraissent conçus pour opérer surtout à proximité des côtes, en soutien de l'armée, ou pour appuyer des opérations amphibies. C'est ce qui explique leur armement. Inutile de doter de fusées des croiseurs dont la percée vers l'Atlantique posera des problèmes difficiles...

Les 150 contre-torpilleurs et les 300 escorteurs (deux fois plus nombreux que ceux de la Royal Navy) vont de la série des *Tallinn,* véritables croiseurs légers de 2 500 tonnes marchant 36 à 38 nœuds, aux simples frégates de 20 nœuds. On remarquera que ce ne sont ni les plus gros ni les plus rapides qui sont basés dans l'Arctique, mais des torpilleurs de la classe *Kola,* deux fois plus petits (1 100 tonnes) et surtout plus lents (30 nœuds), ce qui ne leur permet même pas d'escorter les croiseurs.

Dans l'ensemble, ce n'est pas cette force de surface, écartelée, il faut le répéter, entre quatre théâtres d'opérations qui ne communiquent pas facilement entre eux, privée d'appui aérien en haute mer, qui pose les plus graves problèmes aux nations occidentales. Mais que penser des sous-marins ?

Les sous-marins russes.

Cette question domine l'actualité. Un beau jour, on s'est brusquement aperçu de l'existence de cette flotte sous-marine soviétique, à laquelle on s'accorde à donner une importance considérable. Les sous-marins russes seraient partout, postés à l'entrée des grands ports, épiant les exercices des flottes de l'O.T.A.N., prêts à attaquer au premier signal toutes les routes maritimes... On prétend que les groupes d'action anti-sous-marine alliés ne peuvent pas faire une manœuvre en Atlantique ou ailleurs, sans retrouver régulièrement un sous-marin de plus qu'ils n'en ont affecté à l'exercice.

Ne croyez pas pourtant que la flotte sous-marine soviétique est une

nouveauté. Elle était en réalité, en 1939, beaucoup plus importante que la flotte sous-marine allemande. Celle-ci avait commencé la guerre avec 57 bâtiments, alors que la flotte sous-marine russe en avait pour sa part :

	Total	Baltique	Mer Noire	Arctique	Pacifique
1939	208	75	45	15	63
1941	245	93	54	21	77

Ainsi, la marine russe avait en 1939 près de quatre fois plus de sous-marins que la Kriegsmarine. Mais on remarquera également, qu'elle n'en avait sur ce nombre qu'une très petite proportion en Arctique, c'est-à-dire en situation d'atteindre si besoin les routes de l'Atlantique. En fait, les sous-marins russes n'avaient alors rien à y faire, dès l'instant que les neuf dixièmes du tonnage mondial étaient au service de leurs alliés.

En 1945, l'occupation de l'Allemagne orientale permit à la marine russe de s'emparer d'un butin considérable. Les Allemands avaient fait de la Baltique un champ d'essais et d'entraînement pour leur flotte sous-marine. L'armée Rouge trouva dans les ports allemands des sous-marins à demi-terminés, des moteurs, des éléments préfabriqués, des schnorchels... elle recruta parmi ses prisonniers de nombreux techniciens, et le développement de la flotte sous-marine russe d'après-guerre en fut facilité d'autant.

On estime à 400, nous l'avons dit, le nombre actuel des sous-marins russes, qui se répartissent en trois catégories : sous-marins côtiers du *type Q*, 650 tonnes, moteurs Walter au peroxyde permettant indifféremment en plongée ou en surface une vitesse de 16 nœuds, mais rayon d'action limité.

Type W, dérivé des modèles allemands de la série XXI (dont la Marine française a eu plusieurs échantillons en service), mais dotés d'une batterie d'accumulateurs beaucoup plus forte, ce qui leur permet une plus grande vitesse et un plus grand rayon d'action en plongée. Déplacement : 1 100 tonnes en surface, 1 600 en plongée ; vitesse : 16 nœuds en surface, 13 en plongée. Il existe de 150 à 200 bâtiments de ce type, dont l'un a fait, l'an passé, une remarquable croisière de Mourmansk à l'Antarctique et retour.

Type Z, grands bâtiments de 2 000 tonnes, marchant 20 nœuds en surface et 15 en plongée, avec 20 000 milles de rayon d'action. Il n'en existerait encore que 18 en service. Certains sont gréés en ravitailleurs.

La plupart des chantiers de construction se trouvent dans la région de Leningrad. Mais le développement des réseaux de communications intérieures a permis aux Russes de monter des chantiers dans l'intérieur du pays, notamment à Gorki. Les capacités de production sont fort impor-

tantes, mais on ne pense pas néanmoins que le chiffre de 70 entrées en service annuelles annoncé par Khrouchtchev ait jamais été atteint [1].

Une flotte de 400 sous-marins, répartie sur quatre terrains d'opérations séparés, cela ne permet pas encore une densité très importante sur un théâtre d'opérations déterminé. Les Allemands, avec des bases beaucoup plus rapprochées de leurs zones d'opérations, comptaient qu'il faut en moyenne trois bâtiments pour en avoir un en permanence sur les lieux de l'action, du fait du temps passé en réparations et sur le chemin de l'aller ou du retour à la base. C'est pourquoi le problème posé aux marines alliées par la protection de leurs communications maritimes contre les sous-marins, ne se présente pas aujourd'hui d'une façon très différente de ce qu'il pouvait être par exemple en 1942, lors de ce qu'on a pu appeler l'âge d'or du sous-marin. Or, malgré de très sérieuses alertes, ce sont toujours les forces anti-sous-marines qui ont fini par l'emporter, ne serait-ce que par leur masse et leur nombre. Ces forces ont détruit, pendant la seconde guerre mondiale, 1 010 sous-marins ennemis, dont 782 allemands, 130 japonais et 98 italiens, soit en tout deux fois et demie plus que les Russes n'en ont aujourd'hui.

En réalité, la guerre sous-marine isolée est une utopie. Le sous-marin n'opère à son aise que là où personne ne le gêne, c'est-à-dire contre des bâtiments isolés ou des convois insuffisamment escortés. Là où les escortes sont puissantes, bien éclairées par l'aviation, le sous-marin ne tarde pas à perdre son avantage.

Les sous-marins et les fusées.

Ce n'est qu'un côté de la question. La guerre au commerce telle que la concevaient Tirpitz ou Dönitz n'est peut-être plus qu'une forme secondaire de la guerre sous-marine. Ne vaut-il pas mieux, en effet, détruire d'un seul coup par douzaines des navires pressés dans un port, que de s'essouffler à leur courir après un par un sur l'océan en se faufilant à travers l'écran de leurs escorteurs ?

L'utilisation idéale du sous-marin, désormais, sera l'attaque des centres industriels, des grands ports, au moyen de fusées qui n'ont aucun besoin d'atteindre une portée extraordinaire, la moitié de la population du globe, comme l'a fait remarquer l'amiral Mountbatten, vivant à moins de 100 milles des côtes, c'est-à-dire à bout portant !

Lisez les conclusions du remarquable ouvrage que l'amiral de Belot a publié chez Payot [2]. Personne à ma connaissance n'a encore exposé avec autant de clarté, de mesure et d'intelligence, les nouvelles perspectives

1. D'après le *Jane's Fighting Ships*, édition 1959, la Marine russe aurait en construction 75 sous-marins, dont 3 atomiques. En face, la Marine des Etats-Unis disposerait en 1967 de 75 sous-marins atomiques, dont 5 seront équipés avec la fusée Polaris.

2. *La Mer dans un conflit futur.*

de la guerre sur mer. Plus que les porte-avions géants, plus que l' « Intercontinental Ballistic Missile », c'est ce que l'auteur appelle le « Submarine Ballistic Missile » qui paraît bien être devenu l'arme stratégique à la fois la plus économique et la plus discrète, avec une efficacité tout aussi redoutable. Or, cette arme risque d'être bientôt à la portée de toutes les marines... j'allais dire de toutes les bourses.

Ce qui est possible dans le sens Norfolk-Mourmansk l'est évidemment dans le sens Mourmansk-Norfolk, et la voie que le *Nautilus* a tracée sous le pôle, un sous-marin atomique russe saura bien la prendre un jour ou l'autre dans l'autre sens. Ce sous-marin existera prochainement s'il n'existe pas encore aujourd'hui. La France aura bientôt le sien, de même qu'elle vient de faire exploser sa bombe à Reggane. La Suède y songe sérieusement. Dans quinze ans, le « Club atomique » ne sera plus qu'une vaste société anonyme, et les marines dites secondaires qui ne pourraient s'offrir le luxe d'un *Forrestal* avec tous les escorteurs qu'il suppose, pourront fort bien, sans se ruiner, disposer de quelques *Nautilus* porteurs d'une paire de fusées tirant à 800 ou 1 000 kilomètres.

L'utilisation du sous-marin contre la terre n'est pas une innovation. C'est un peu pour cela qu'avait été conçu notre *Surcouf* avec sa puissante tourelle de 203. Les sous-marins allemands vinrent à plusieurs reprises bombarder les installations pétrolières d'Aruba, aux Antilles hollandaises, et il existe à Fort-Stevens, à l'embouchure de la rivière Columbia sur la côte ouest des Etats-Unis, une plaque vengeresse à l'adresse du sous-marin japonais qui vint, le 21 juin 1942, faire surface en portée pour lancer sur le sol américain neuf projectiles... les seuls qui y tombèrent de toute la guerre.

Cette plaque est un symbole, comme l'était ce bombardement symbolique. Ce n'étaient pas évidemment les méchants canons de 100 installés sur le pont des sous-marins de 1940 qui risquaient de faire grands ravages à terre. Il n'en sera plus de même, lorsque normalement protégé par une couche d'eau d'une centaine de mètres d'épaisseur bien plus sûrement que par les abris bétonnés les plus puissants, bien mieux caché que le navire de surface, le sous-marin pourra apparaître au jour et à l'heure dits, pour les quelques minutes nécessaires au lancement de sa fusée nucléaire. On ne peut, surtout en temps de paix, surveiller ou miner tous les abords de ses côtes. On ne peut empêcher même un sous-marin d'aller s'embusquer au fond d'une rade, comme celui de Puerto Nuevo, qui vient de défrayer la chronique. Aucun règlement international n'interdit aux Russes de disposer dès le temps de paix d'une dizaine de ces sous-marins le long de la côte est des Etats-Unis et de se procurer ainsi le « Sea-borne deterrent », tout comme s'ils avaient eux aussi de puissantes « Task Forces », de porte-avions.

Que conclure de tout ceci ? D'abord la certitude qu'aucune arme nouvelle ne détrône d'un seul coup les anciennes. Ensuite, qu'il est exceptionnel de voir l'un ou l'autre camp conserver bien longtemps le monopole

exclusif d'une nouvelle invention. Dans cette éternelle lutte de l'obus contre la cuirasse, chacun marque des points à tour de rôle. Triomphant en 1945, écarté en 1949, repris deux ans plus tard, le porte-avions demeure aujourd'hui un instrument indispensable pour les grandes puissances maritimes. Moins puissant, individuellement, mais plus facile à utiliser en grand nombre, le sous-marin lui dispute aujourd'hui certaines des missions qu'il se croyait jadis réservées. Est-ce la condamnation de l'un au profit de l'autre ? Je ne le pense pas. Nous verrons encore longtemps le porte-avions sillonner les mers. Aussi longtemps au moins que les I.R.B.M. ne seront pas définitivement au point, plus longtemps, sans doute, même, parce que jusqu'à nouvel ordre, rien ne remplace l'œil du pilote : la fusée va où on lui dit, elle n'a pas encore l'intelligence nécessaire pour chercher et suivre son objectif.

Dans le conflit d'idées qui sépare deux mondes, chacun fourbit ses armes, mais personne ne possède encore pour lui seul celle qui lui assurerait la victoire sans conteste. Les redoutables perfectionnements auxquels la technique moderne est arrivée au cours de ces dernières années n'ont en fait rien résolu ou plutôt ils ont laissé apparaître cette terrible vérité : si la sagesse ne l'emporte pas, il est plus probable que, quel que soit le « vainqueur », au cours de la guerre où il aura réussi plus ou moins nettement à l'emporter sur son adversaire, une bonne partie de l'humanité aura disparu.

JACQUES MORDAL

CHRONIQUE DES LIVRES

ART MUSULMAN ET ART CHRÉTIEN DANS LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

par Élie LAMBERT *(Privat)*

Mettant à profit les travaux de Gomez Moreno, Torres Balbas, Lemperez et Georges Marçais, Elie Lambert s'est attaché à étudier l'art musulman et ses rapports avec l'art chrétien aussi bien en Espagne qu'au Portugal. Il a réuni dans ce recueil différentes études ayant trait, notamment, à la Grande Mosquée de Cordoue et à ses coupoles qu'il compare aux autres coupoles arabes ou mozarabes puis aux voûtes nervées hispano-mauresques qui auraient eu elles-mêmes une influence possible sur l'art gothique. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas refondu les différentes études qui composent ce recueil et qu'il oblige le lecteur, notamment au sujet de la Grande Mosquée de Cordoue, à relire huit ou dix fois les mêmes explications. Il étudie ensuite la civilisation mozarabe, l'art mudéjar, les synagogues de Tolède, l'Alhambra de Grenade, l'art hispano-mauresque et différents aspects de l'art portugais avec toujours des réflexions fort pertinentes et des aperçus nouveaux. Trop de subtilité, cependant, quand il voudrait distinguer entre l'art hispano-arabe, l'art hispano-musulman et l'art hispano-mauresque, en appliquant ces termes à des périodes diverses : les professeurs et quelques érudits s'y retrouveront peut-être mais cela ne fera qu'embrouiller les amateurs qui doivent encore faire la distinction entre art mozarabe, art mudéjar et art luso-mauresque, sans compter l'art plateresque et l'art manuélin. Il est regrettable, enfin, que ce livre soit si pauvrement et si mal illustré.

G. PILLEMENT.

(Suite de la chronique des livres page 106.)

DÉBUTS DANS LA VIE

par Romain Gary

Romain Gary doit publier prochainement une œuvre d'inspiration autobiographique La Promesse de l'Aube : *Romain Gary est d'origine russe. Son père ayant quitté sa mère peu après sa naissance, celle-ci vécut seule avec lui, en Russie d'abord, puis à Wilno, enfin à Nice où cette femme, éprise de la France, l'emmena à l'âge de douze ans. Douée d'une nature indomptable, vouant à son fils un amour exclusif et passionné, elle dut, pour l'élever, travailler avec un inlassable acharnement. Après avoir passé son baccalauréat à Nice, Romain Gary commença à Aix les études de droit qu'il devait en principe terminer à Paris. Les pages qu'on va lire évoquent ces premières années parisiennes. (N.D.L.R.)*

A Paris, je m'enfermai dans ma minuscule chambre d'hôtel et, négligeant les cours à la Faculté de Droit, je me mis à écrire tout mon soûl. A midi, je me rendais rue Mouffetard où j'achetais du pain, du fromage et, naturellement, des concombres salés. Je n'arrivais jamais à rapporter les concombres chez moi intacts : je les dévorais toujours séance tenante, dans la rue. Ce fut pendant plusieurs semaines ma seule source de satisfaction. Les tentations, pourtant, ne manquaient pas. En me restaurant, debout dans la rue, le dos au mur, mon regard fut à plusieurs reprises attiré par une jeune fille d'une beauté absolument inouïe, aux yeux noirs et aux cheveux bruns, d'une douceur tout à fait sans précédent dans l'histoire du cheveu humain. Elle faisait son marché à la même heure que moi et je pris l'habitude de guetter son passage dans la rue. Je n'attendais absolument rien d'elle — je ne pouvais même pas lui offrir le cinéma — tout ce que je désirais, c'était pouvoir manger mon concombre en la savourant du regard. J'ai toujours eu tendance à avoir faim devant le spectacle de la beauté, devant les paysages, les couleurs, les femmes. Je suis un consommateur né. La jeune fille finit du reste par s'apercevoir du regard bizarre que je posais sur elle en dévorant mes concombres salés. Elle dut être assez frappée par mon goût immodéré pour les crudités, par la rapidité avec laquelle je les ingurgitais, et, le regard fixe, elle souriait tout de même un peu en passant à côté de moi. Finalement, un beau jour, comme je me surpassais, avalant

un concombre énorme, elle n'y tint plus et elle me dit au passage, avec une trace de sincère sollicitude dans la voix :

— Dites donc, vous finirez par en crever !

Nous liâmes connaissance. J'eus cette chance que la première jeune fille dont je tombai amoureux à Paris fût un être totalement désintéressé. Elle était étudiante, et, avec sa sœur, certainement la plus jolie fille du Quartier Latin à l'époque. Des jeunes gens à automobile lui faisaient une cour assidue et encore aujourd'hui, vingt ans après, lorsqu'il m'arrive de l'apercevoir dans Paris, mon cœur se met à battre plus vite et j'entre dans la première épicerie russe sur mon chemin pour acheter une livre de concombres salés.

Un matin, alors qu'il ne me restait plus que cinquante francs en poche et qu'un nouvel appel à ma mère devenait impératif, en ouvrant l'hebdomadaire *Gringoire*, je trouvai ma nouvelle *L'Orage* imprimée sur toute une page, et mon nom en caractères bien gras, partout où il fallait.

Je repliai l'hebdomadaire lentement et rentrai chez moi. Je n'éprouvais aucune joie, au contraire, je me sentais étrangement fatigué et triste : je venais de donner mon premier coup d'épée dans l'eau.

La nouvelle me fut payée mille francs et cette fois, je perdis complètement la tête. Je n'avais jamais vu une telle somme d'argent auparavant, et, allant tout de suite à l'extrême, je me sentis à l'abri du besoin jusqu'à la fin de mes jours. La première chose que je fis fut d'aller à la brasserie Balzar, où je dégustai deux choucroutes et du bœuf gros sel. J'ai toujours été gros mangeur et, au fur et à mesure que je diminue moi-même, je mange de plus en plus. Je louai une chambre au cinquième, avec fenêtre sur rue, et j'écrivis une lettre très calme à ma mère, dans laquelle j'expliquais que j'avais désormais un contrat permanent avec *Gringoire*, ainsi qu'avec plusieurs autres publications, et que, si elle avait besoin d'argent, elle n'avait qu'à me le faire savoir. Je lui fis parvenir un énorme flacon de parfum et un bouquet de fleurs par télégramme. Je m'achetai une boîte de cigares et une veste de sport. Les cigares me donnaient mal au cœur, mais résolu à bien vivre, je les fumai jusqu'au dernier. Là-dessus, saisissant mon stylo, j'écrivis coup sur coup trois nouvelles, lesquelles me furent toutes renvoyées, non seulement par *Gringoire*, mais aussi par tous les autres hebdomadaires parisiens. Pendant six mois, aucune de mes œuvres ne vit la lumière du jour.

Je me trouvai très rapidement dans une situation matérielle désespérée. Non seulement mon argent s'était évaporé avec une rapidité incroyable, mais je ne cessais de recevoir des lettres de ma mère, débordantes de fierté et de gratitude, et elle me demandait de lui annoncer à l'avance les dates de publication de mes chefs-d'œuvre futurs, afin de pouvoir les montrer à tout le quartier.

Je n'eus pas le cœur de lui avouer ma déconvenue.

Je fis appel à un subterfuge fort habile, dont je suis très fier encore aujourd'hui.

J'écrivis à ma mère une missive dans laquelle je lui expliquai que les directeurs de journaux exigeaient de moi des nouvelles d'une qualité si bassement commerciale, que je me refusais à compromettre ma réputation littéraire en les signant de mon nom. J'allais donc, lui confiai-je, signer ces sous-produits de pseudonymes divers — et je la suppliais, en même temps, de ne pas divulguer, autour d'elle, l'expédient auquel j'avais ainsi recours, afin de ne pas causer de peine à mes amis, à mes professeurs du lycée de Nice, bref, à tous ceux qui croyaient à mon génie et à mon intégrité.

Après quoi, avec beaucoup de sérénité, je découpais chaque semaine les œuvres de différents confrères que les hebdomadaires parisiens publiaient et les envoyais à ma mère, la conscience tranquille et avec le sentiment du devoir accompli.

Cette solution disposait du problème moral, mais le problème matériel demeurait entier. Je n'avais plus de quoi payer mon loyer et je passais des journées sans manger. J'aurais crevé de faim plutôt que d'enlever à ma mère ses triomphales illusions.

Une soirée particulièrement sombre me revient à l'esprit chaque fois que je pense à cette période de ma vie. Je n'avais rien mangé depuis la veille. J'allais souvent rendre visite à un de mes camarades, qui habitait avec ses parents aux environs du métro Lecourbe, et j'avais remarqué qu'en calculant bien mon arrivée, on me demandait presque toujours de rester dîner.

Le ventre creux, je décidai de leur faire une petite visite de courtoisie. Je pris même un de mes manuscrits avec moi, pour en faire la lecture à M. et Mme Bondy, me sentant très bien disposé à leur égard. J'avais une dent énorme et je calculai soigneusement mon temps pour arriver au potage. Je commençai à sentir nettement le fumet délicieux de ce potage aux pommes de terre et poireaux dès la place de la Contrescarpe, alors que quarante-cinq minutes de marche me séparaient encore de la rue Lecourbe — je n'avais pas de quoi m'offrir le métro. J'avalais ma salive, et mon regard devait avoir une lueur de concupiscence folle, parce que les femmes seules que je croisais s'écartaient légèrement et pressaient le pas. J'étais à peu près sûr qu'il y aurait aussi du salami hongrois et du gâteau au chocolat, il y en avait toujours. Je crois que je ne me suis jamais rendu à un rendez-vous d'amour avec, dans mon cœur, une plus merveilleuse anticipation.

Lorsque j'arrivai enfin à destination, débordant d'amitié, personne ne répondit à mon coup de sonnette : mes amis étaient sortis.

Je m'assis dans l'escalier et attendis une heure, puis deux. Mais vers onze heures, un sentiment élémentaire de dignité — il vous en

reste toujours quelque part — m'empêcha d'attendre jusqu'à minuit leur retour, pour leur demander à manger.

Je me levai et refis en sens inverse la maudite rue de Vaugirard, dans un état de frustration que l'on imagine.

Arrivé au Luxembourg, je passai devant la brasserie Médicis. La malchance voulut qu'à cette heure tardive je pus voir, à travers le rideau en tulle blanc, un brave bourgeois en train de manger un chateaubriand aux pommes-vapeur.

Je m'arrêtai, jetai un coup d'œil au chateaubriand et m'évanouis tout bonnement.

Mon évanouissement n'était pas dû à la faim. Je n'avais certes pas mangé depuis la veille, mais j'avais à cette époque une vitalité à toute épreuve et il m'était arrivé souvent de demeurer deux jours sans nourriture et sans pour cela me dérober à mes obligations, quelles qu'elles fussent.

Je m'étais évanoui de rage, d'indignation et d'humiliation. Je ne pouvais admettre qu'un être humain pût se trouver dans une telle situation, et je ne l'admets pas encore aujourd'hui. Je juge les régimes politiques à la quantité de nourriture qu'ils donnent à chacun, et lorsqu'ils y attachent un fil quelconque, lorsqu'ils y mettent des conditions, je les vomis : les hommes ont le droit de manger sans conditions.

Ma gorge se serra de rage, mes poings se fermèrent, ma vue s'obscurcit et je tombai de tout mon long sur le trottoir. Je dus rester là un bon moment, car, lorsque j'ouvris les yeux, il y avait autour de moi tout un attroupement. J'étais bien habillé, je portais même des gants, et il ne vint heureusement à l'esprit de personne de soupçonner la raison de ma défaillance. On avait déjà appelé l'ambulance et j'étais très tenté de me laisser faire : j'étais sûr qu'à l'hôpital, il y aurait moyen de se remplir le ventre, d'une façon ou d'une autre. Mais je ne me laissai pas aller à cette facilité. Avec quelques mots d'excuse, je me dérobai à l'attention du public et rentrai chez moi. Chose vraiment remarquable, je n'avais plus faim. Le choc de l'humiliation et de l'évanouissement firent passer mon estomac quelque part à l'arrière-plan. J'allumai ma lampe, pris mon stylo et commençai une nouvelle, intitulée *Une petite Femme*, que *Gringoire* publia quelques semaines après.

Je fis aussi mon examen de conscience. Je découvris que je me prenais trop au sérieux et que je manquais à la fois d'humilité et d'humour. J'avais aussi manqué de confiance dans mes semblables et n'avais pas tenté d'explorer suffisamment les possibilités de la nature humaine, laquelle ne pouvait tout de même pas être entièrement dépourvue de générosité. Je tentai une expérience dès le lendemain matin, et mes vues optimistes se trouvèrent entièrement confirmées. Je commençai par emprunter cent sous au garçon d'étage, en prétex-

tant la perte de mon portefeuille. Après quoi, je me rendis au comptoir chez Capoulade, commandai un café, et plongeai résolument la main dans la corbeille de croissants. J'en mangeai sept. Je commandai encore un café. Puis je fixai gravement le garçon dans les yeux — le pauvre bougre ne se doutait pas qu'en sa personne l'humanité entière était en train de passer un examen.

— Combien je vous dois ?

— Combien de croissants ?

— Un, dis-je.

Le garçon regarda la corbeille presque vide. Puis il me regarda. Puis il regarda de nouveau la corbeille. Puis il hocha la tête.

— Vous charriez, tout de même.

— Peut-être deux, dis-je.

— Bon, ça va, on a compris, dit le garçon. On est pas bouché. Deux cafés, un croissant, ça fait soixante-quinze centimes.

Je sortis de là transfiguré. Quelque chose chantait dans mon cœur : probablement les croissants. A partir de ce jour, je devins le meilleur client de Capoulade. Quelquefois, le malheureux Jules, c'est ainsi que s'appelait ce grand Français, poussait une timide gueulante, sans trop de conviction.

— Tu peux pas aller bouffer ailleurs, non ? Tu vas m'attirer des emmerdements avec le gérant.

— J'peux pas, lui disais-je. Tu es mon père et ma mère.

Parfois, il se lançait dans de vagues problèmes d'arithmétique, que j'écoutais distraitement.

— Deux croissants ? Tu oses me regarder dans les yeux et me dire ça ? Il y avait neuf croissants dans la corbeille il y a trois minutes.

Je prenais ça froidement.

— Il y a des voleurs partout, disais-je.

— Eh bien, merde ! disait Jules avec admiration. Tu as un certain culot. Qu'est-ce que tu étudies, au juste ?

— Le droit. Je finis ma licence en droit.

— Eh bien, mon salaud ! faisait Jules.

Nous devînmes amis. Lorsque ma deuxième nouvelle parut dans *Gringoire*, je lui offris un exemplaire dédicacé.

J'estime qu'entre 1936 et 1937 je mangeai sans payer au comptoir de Capoulade entre mille et mille cinq cents croissants. J'interprétais cela comme une sorte de bourse d'études que l'établissement me consentait.

J'ai conservé une très grande tendresse pour les croissants. Je trouve que leur forme, leur croustillance, leur bonne chaleur, ont quelque chose de sympathique et d'amical. Je ne les digère plus aussi bien qu'autrefois et nos rapports sont devenus plus ou moins platoniques.

Mais j'aime les savoir là, dans leurs corbeilles, sur le comptoir. Ils ont fait plus pour la jeunesse estudiantine que la Troisième République. Comme dirait le général de Gaulle, ce sont de bons Français.

*
* *

La deuxième nouvelle dans *Gringoire* arrivait à temps. Ma mère venait de m'écrire une lettre indignée, m'annonçant son intention de confondre, la canne à la main, une personne qui était descendue à l'hôtel et se prétendait l'auteur d'un conte que j'avais publié sous le pseudonyme d'André Corthis. Je fus épouvanté : André Corthis existait et était bien l'auteur de la nouvelle. Il devenait urgent de donner à ma mère quelque chose à se mettre sous la dent. La publication d'*Une petite Femme* venait à point et les trompettes de la gloire retentirent sur le marché de Nice. Mais j'avais cette fois compris qu'il ne pouvait être question de subsister par ma plume seule et je me mis à chercher du « travail », un mot que je prononçais avec résolution et un peu mystérieusement.

Je fus tour à tour garçon dans un restaurant de Montparnasse, livreur tricycliste à la maison « Lunch-Dîner-Repas Fins », réceptionniste dans un palace de l'Étoile, figurant de cinéma, plongeur chez Larue, au Ritz, et main-courantier à l'hôtel Lapérouse. J'ai travaillé au Cirque d'Hiver, au « Mimi Pinson », j'ai été placeur de publicité touristique pour le journal *Le Temps*, et je me livrai, pour le compte d'un *reporter* de l'hebdomadaire *Voilà*, à une enquête approfondie sur le décor, l'atmosphère et le personnel de plus de cent maisons closes de Paris. *Voilà* ne publia jamais l'enquête et j'appris avec une certaine indignation que j'avais œuvré, sans le savoir, pour un guide confidentiel à l'usage des touristes du Gai-Paree. Je ne fus, par-dessus le marché, jamais payé, le « journaliste » en question ayant disparu sans laisser de trace. Je collai des étiquettes sur des boîtes, et je suis probablement un des rares hommes à avoir vraiment « peigné la girafe », opération fort délicate, à laquelle je procédais dans une petite fabrique de jouets, où je passais trois heures par jour, le pinceau à la main. De tous les métiers que je fis à l'époque, celui de réceptionniste dans un grand palace de l'Étoile me fut de loin le plus pénible. Je fus continuellement snobé par le chef de réception, qui méprisait les « intellectuels » — on savait que j'étais étudiant en droit — et tous les chasseurs étaient pédérastes. J'étais écœuré par ces gamins de quatorze ans qui venaient vous offrir, en des termes non équivoques, les services les plus précis. Après cela, la visite des maisons closes pour *Voilà* fut comme une bouffée d'air frais.

Mon emploi préféré fut celui de livreur tricycliste. J'ai toujours aimé la vue des victuailles et il ne me déplaisait pas de rouler à travers Paris porteur de plats bien cuisinés. Partout où j'allais, on m'accueillait

avec satisfaction et empressement. J'étais toujours attendu. Un jour, je dus livrer un petit souper fin, caviar, champagne, foie gras — la vraie vie, quoi — place des Ternes. C'était au cinquième : une garçonnière. Je fus reçus par un monsieur distingué, aux cheveux grisonnants, qui devait avoir l'âge que j'ai aujourd'hui. Il était vêtu de ce qu'on appelait alors « un veston d'intérieur ». Le couvert était mis pour deux. Le monsieur, en qui je reconnus un écrivain fort célèbre à l'époque, promena sur mes victuailles un regard écœuré. Je remarquai soudain qu'il paraissait très abattu.

— Mon petit, me dit-il, rappelez-vous ceci : toutes les femmes sont des garces. J'aurais dû le savoir. J'ai écrit sept romans là-dessus.

Il fixait avec dégoût le caviar, le champagne et le poulet en gelée. Il soupira.

— Vous avez une maîtresse ?

— Non, lui répondis-je. Je suis fauché.

Il parut favorablement impressionné.

— Vous êtes bien jeune, dit-il, mais vous paraissez connaître les femmes.

— J'en ai connu une ou deux, lui dis-je, modestement.

— Des garces ? me demanda-t-il, avec espoir.

Je louchai vers le caviar. Le poulet en gelée n'était pas mal non plus.

— Ne m'en parlez pas, lui dis-je. J'en ai bavé.

Il parut satisfait.

— Elles vous ont trompé ?

— Oh là ! là ! fis-je, avec un geste résigné.

— Pourtant, vous êtes jeune et vous êtes plutôt joli garçon.

— Maître, lui dis-je, en détournant avec effort mes yeux du poulet. J'ai été cocu, maître, affreusement cocu. Les deux femmes que j'ai aimées d'amour m'ont plaqué pour suivre des hommes de cinquante ans — que dis-je, cinquante ? L'un d'eux avait la soixantaine bien sonnée.

— Non ? dit-il, avec une satisfaction évidente. Racontez-nous ça. Tenez, asseyez-vous. Autant nous débarrasser de ce maudit repas. Le plus tôt il disparaîtra, le mieux cela vaudra.

Je me ruai sur le caviar. Je ne fis qu'une bouchée du foie gras et du poulet en gelée. Lorsque je mange, je mange. Je ne fignole pas, je ne tourne pas autour du pot. Je m'attable, et à nous deux ! Je n'aime pas, en général, le poulet, qui finasse toujours un peu, sauf lorsqu'il se présente aux girolles, ou à l'estragon. Mais enfin, ça se laissait manger. Je lui racontai comment deux créatures, jeunes et belles, aux attaches fines, aux yeux inoubliables, m'avaient abandonné pour suivre dans la vie des hommes mûrs aux cheveux gris — dont l'un était un auteur assez connu.

— Il est certain que les femmes préfèrent des hommes expérimentés,

m'expliqua mon hôte. Il y a quelque chose de rassurant, pour elles, dans la compagnie d'un homme qui connaît bien les choses et la vie, et qui s'est débarrassé de certaines... heu ! impatiences de la jeunesse.

J'acquiesçai hâtivement. J'en étais aux petits fours. Mon hôte me versa encore un peu de champagne.

— Il vous faut patienter un peu, jeune homme, me dit-il, avec bienveillance. Un jour, vous mûrirez, vous aussi, et vous aurez alors, enfin, quelque chose à offrir aux femmes — quelque chose qu'elles recherchent par-dessus tout — une autorité, une sagesse, une main calme et assurée. La maturité, quoi. Vous saurez alors les aimer, et vous en serez aimé.

Je me versai encore du champagne. Il n'y avait plus à se gêner. Il ne restait plus une profiterole nulle part. Je me levai. Il prit dans sa bibliothèque un de ses ouvrages et me le dédicaça. Il me mit la main sur l'épaule.

— Il ne faut pas vous décourager, mon petit, me dit-il. Vingt ans, c'est un âge difficile. Mais cela ne dure pas. C'est un mauvais moment à passer. Lorsqu'une de vos amies vous quitte pour suivre un homme mûr, prenez cela pour ce que c'est : une promesse d'avenir. Un jour, vous serez un homme mûr, vous aussi.

« Nom de Dieu », pensai-je, avec inquiétude.

Ma réaction est tout à fait la même aujourd'hui, maintenant que ça y est.

Le maître me raccompagna jusqu'à la porte. Nous nous serrâmes longuement la main, en nous regardant dans les yeux. Un beau sujet pour un prix de Rome : la Sagesse et l'Expérience donnant la main à la Jeunesse et ses Illusions.

J'emportai le livre sous mon bras. Mais je n'avais pas besoin de le lire. Je savais déjà tout ce qu'il y avait dedans. J'avais envie de rire, de siffler et de parler aux passants. Le champagne et mes vingt ans donnaient des ailes à mon tricycle. Le monde était à moi. Je pédalai à travers le Paris des lumières et des étoiles. Je me mis à siffler, lâchant le guidon, battant l'air de mes bras et lançant des baisers aux dames seules dans les voitures. Je brûlai un feu rouge et un flic m'arrêta d'un coup de sifflet indigné.

— Alors, quoi ? gueula-t-il.

— Rien, lui dis-je, en rigolant. La vie est belle !

— Allez, roulez ! me lança-t-il, cédant à ce mot de passe, en vrai Français.

J'étais jeune, plus jeune que je ne le croyais. Ma naïveté cependant était vieille et désabusée. Éternelle, en vérité : je la retrouve dans chaque génération nouvelle, depuis celle des « rats » de Saint-Germain-des-Prés, de 1947, jusqu'à la *beat generation* californienne qu'il m'arrive de fréquenter parfois, pour m'amuser à reconnaître, en d'autres lieux et sur d'autres visages, les grimaces de mes vingt ans.

*
* *

J'avais rencontré à cette époque une Suédoise adorable, comme on en rêve dans tous les pays depuis que le monde a fait don de la Suède aux hommes. Elle était gaie, jolie, intelligente, et surtout, surtout, elle avait une voix charmante — j'ai toujours été sensible à la voix. Je n'ai pas d'oreille et il y a entre moi et la musique un malentendu triste et résigné. Mais je suis étrangement sensible aux voix de femmes. Je ne sais pas du tout à quoi c'est dû. C'est peut-être quelque chose de spécial dans mes oreilles, un nerf qui s'est mal logé : je me suis même fait examiner ma trompe d'Eustache par un spécialiste, une fois, pour voir ce qu'il y avait, mais il n'a rien trouvé. Bref, Brigitte avait la voix, moi j'avais l'oreille, et nous étions faits pour nous entendre. Nous nous entendions bien, en effet. J'écoutais sa voix et j'étais heureux. Je croyais naïvement, malgré les airs vieux et renseignés que j'affectais, que rien ne pouvait arriver à un si parfait accord. Nous donnions un tel exemple de bonheur que nos voisins d'hôtel, étudiants de toutes les couleurs et de toutes les latitudes, souriaient en nous croisant, le matin, dans l'escalier. Puis je remarquai que Brigitte devenait rêveuse. Elle allait souvent rendre visite à une vieille dame suédoise qui habitait l'hôtel des Grands-Hommes, place du Panthéon. Elle restait très tard, quelquefois, jusqu'à une heure, deux heures du matin.

Brigitte revenait à la maison très fatiguée et me caressait parfois la joue, en soupirant tristement.

Un doute secret se glissa en moi : je sentis qu'on me cachait quelque chose. Avec ma perspicacité précoce, il ne fallait pas beaucoup pour éveiller mes soupçons : je me demandais donc si la vieille dame suédoise n'était pas tombée malade, si elle n'était pas en train de s'éteindre tout doucement dans sa chambre d'hôtel. Et si elle était la propre mère de mon amie, venue à Paris pour se faire soigner par les grands spécialistes français? Brigitte avait une très belle âme, elle m'adorait et elle était femme à me dissimuler son chagrin, pour épargner ma sensibilité d'artiste et éviter de me troubler dans mes élans littéraires. Une nuit, vers une heure du matin, imaginant ma pauvre Brigitte en train de pleurer au chevet d'une mourante, je n'y tins plus et me rendis devant l'hôtel des Grands-Hommes. Il pleuvait. La porte de l'hôtel était fermée. Je me mis sous le porche de la Faculté de Droit et observai la façade de l'immeuble avec anxiété. Brusquement, une fenêtre s'éclaira au quatrième étage et Brigitte apparut au balcon, les cheveux défaits. Elle portait un peignoir d'homme et resta un moment immobile, le visage offert à la pluie. Je m'étonnai un peu. Je ne comprenais pas du tout ce qu'elle pouvait faire là, dans ce peignoir d'homme, les cheveux défaits. Peut-être avait-elle été prise sous

l'averse et le mari de la dame suédoise avait dû lui prêter sa robe de chambre, pendant que ses vêtements séchaient. Un jeune homme en pyjama apparut soudain au balcon et s'accouda à côté de Brigitte. Cette fois, je fus vraiment surpris. Je ne savais pas que la dame suédoise avait un fils. Ce fut alors que la terre s'ouvrit soudain sous mes pieds, que la Faculté de Droit s'abattit sur ma tête et que l'enfer et l'abomination se partagèrent mon cœur : le jeune homme prit Brigitte par la taille, et mon dernier espoir — elle était peut-être tout simplement entrée chez un voisin pour remplir son stylo — s'évanouit d'un seul coup. Le gredin serra Brigitte contre lui et l'embrassa sur les lèvres. Là-dessus, il l'entraîna vers l'intérieur et la lumière se voila discrètement, mais ne s'éteignit pas tout à fait : ce criminel tenait par-dessus le marché à voir ce qu'il faisait. Je poussai un hurlement affreux et me ruai vers l'entrée de l'hôtel pour empêcher le crime d'être consommé. Il y avait quatre étages à grimper, mais je pensais bien arriver à temps, si le voyou n'était pas une brute finie et s'il avait du savoir-vivre. Malheureusement, la porte de l'hôtel était fermée et je dus cogner, sonner, hurler et me démener de mille façons, perdant ainsi un temps d'autant plus précieux que, là-haut, mon rival ne devait pas avoir les mêmes difficultés. Pour comble de malchance, dans mon affolement, j'avais mal repéré la fenêtre et lorsque le concierge vint enfin m'ouvrir, et que je volai comme un aigle d'étage en étage, je me trompai de porte, et lorsque celle à laquelle je frappai s'ouvrit, je sautai à la gorge d'un petit jeune homme dont la frayeur fut telle qu'il faillit se trouver mal dans mes bras. Il me suffit d'un coup d'œil pour comprendre que ce n'était pas du tout le genre de jeune homme qui reçoit des femmes dans sa chambre, bien au contraire. Il roula vers moi des yeux suppliants, mais je ne pouvais rien pour lui, j'étais trop pressé. Je me retrouvai donc dans l'escalier obscur, perdant des instants précieux à chercher la minuterie. J'étais sûr à présent d'arriver trop tard. Mon assassin n'avait pas quatre étages à grimper, pas de porte à enfoncer, il était à pied d'œuvre et, à l'heure qu'il était, il devait se frotter les mains. Brusquement, les forces me lâchèrent. Le découragement le plus complet s'empara de moi. Je m'assis dans l'escalier et essuyai la sueur et la pluie de mon front. J'entendis un flop-flop timide et le gracieux éphèbe vint s'asseoir à mes côtés et me prit la main. Je n'eus même pas la force de la lui retirer. Il se mit à me consoler : autant que je me souvienne, il m'offrait son amitié. Il me tapotait la main et m'assurait qu'un homme comme moi n'aurait aucune peine à trouver une âme sœur digne de lui. Je le regardai avec un vague intérêt : mais non, pour moi, il n'y a jamais rien eu à faire de ce côté-là. Les femmes étaient d'abominables garces, mais il n'y avait personne d'autre vers qui on pût se tourner. Elles avaient le monopole. Une immense pitié de moi-même m'envahit. Non seulement je venais de subir le plus cruel des affronts, mais il ne se trouvait

dans le monde entier qu'une tantouse pour offrir de me consoler et me tenir la main. Je lui jetai un regard noir, et, quittant l'hôtel des Grands-Hommes, rentrai chez moi. Je me mis au lit, décidé à m'engager dans la Légion étrangère, dès le lendemain.

Brigitte revint vers deux heures du matin, alors que je commençais déjà à m'inquiéter : il lui était peut-être arrivé quelque chose? Elle gratta timidement à la porte, et je lui dis hautement et clairement, en un mot, ce que je pensais d'elle. Pendant une demi-heure, elle chercha à m'apitoyer, à travers la porte fermée. Puis il y eut un long silence. Pris de frousse à l'idée qu'elle allait peut-être retourner à l'hôtel des Grands-Hommes, je bondis hors du lit et lui ouvris. Je lui donnai quelques gifles bien senties — senties par moi, je veux dire : j'ai toujours eu la plus grande difficulté à battre les femmes, dans ma vie. Je dois manquer de virilité. Après quoi, je lui posai la question que je considère aujourd'hui encore, à la lumière d'une expérience de vingt-cinq ans, comme la plus idiote de ma carrière de champion :

— Pourquoi as-tu fait ça?

La réponse de Brigitte fut vraiment très belle. Émouvante, je dirai même. Elle montre vraiment la force de ma personnalité. Elle leva vers moi ses yeux bleus pleins de larmes, et puis, secouant ses boucles blondes et avec un effort sincère et pathétique pour tout expliquer, elle me dit :

— Il te ressemblait tellement!

Je n'en suis pas encore revenu. Je n'étais pas encore mort, on habitait ensemble, elle m'avait sous la main, mais non, il fallait qu'elle fît tous les soirs un kilomètre sous la pluie pour aller retrouver quelqu'un, uniquement parce qu'il me ressemblait. C'est ce qu'on appelle avoir du magnétisme, ou je ne m'y connais pas. Je me sentis beaucoup mieux. Je dus même faire un effort pour demeurer modeste, pour ne pas me rengorger. On dira ce qu'on voudra, mais je faisais tout de même une forte impression aux femmes.

Depuis j'ai beaucoup réfléchi à la réponse que Brigitte m'avait donnée, et les conclusions, strictement nulles, auxquelles je suis parvenu, m'ont tout de même beaucoup facilité mes rapports avec les femmes — et avec les hommes qui me ressemblent.

Je n'ai plus jamais été trompé par une femme, depuis — enfin, je veux dire, je n'ai plus jamais attendu sous la pluie.

ROMAIN GARY

POUVOIR ET MAGIE DE LA COULEUR

par René Huyghe

La nature de l'art est fuyante, complexe et difficilement saisissable ; nul ne conteste pourtant qu'il ne soit une réalité, liée à l'homme, à sa vie et perçue avec évidence. Mais, rétif, il s'échappe dès qu'on entend le cerner dans une définition, le soumettre à un procédé rationnel, le lier à un mécanisme. Bien plus, il meurt dès qu'on tente de l'y emprisonner.

Peut-on même dire où réside son secret — en face d'une peinture ? Les esprits positifs, fortement charpentés, épris des disciplines de l'intelligence et de ses lois, ont toujours préféré le chercher dans la forme et ses évidences tangibles ; par contre, la couleur a toujours été chère aux artistes les plus conscients de la zone indéfinissable où se meut l'activité artistique.

Encore les coloristes, selon leurs attaches plus étroites avec l'une ou l'autre attitude, ont-ils usé de la couleur d'une manière très différente. Ceux qui restent le plus soumis aux traditions formelles, même quand ils n'usent plus d'elle pour simplement teinter les volumes, mais comme d'un élément majeur, même quand ils en font presque le but de leur peinture, restent dominés par la conception spatiale du tableau : ils assemblent et relient par la composition des éléments distincts ; ils ont tendance à définir des secteurs nettement colorés ; les rapports qu'ils établissent de l'un à l'autre sont basés souvent sur le contraste ; le

— Ci-dessus scène champêtre de Watteau (Bulloz).

jeu des complémentaires y tient, de ce fait, une large place. Tel est encore, en quelque mesure, l'art de Gauguin et surtout celui de Matisse. C'est pourquoi ce dernier a tant d'affinités avec un art décoratif comme celui de l'Islam, car le décor est par définition un ornement de la surface, conçu en fonction d'elle et du plaisir qu'elle peut apporter à l'œil.

Mais une autre famille d'artistes utilisent la couleur tout autrement : ils poursuivent moins sa qualité sensorielle que la résonance éveillée par elle dans les profondeurs de l'âme. Ils sentent que si le distinct est par nature intelligible, l'indistinct est plus proprement sensible. Ils pratiquent donc moins la juxtaposition des couleurs et le timbre qu'on peut attendre de leur choc, que les infinies possibilités de fusion qu'elles présentent, si on les désolidarise des formes, pour laisser jouer librement les passages et les échanges, les nuances et les reflets. Ce qu'ils veulent, c'est les associer si étroitement qu'elles finissent par constituer une unité complexe, vibrant de leurs modulations, et créant avec force une ambiance à laquelle chacune contribue. C'est, obtenu cette fois avec des couleurs, un peu l'effet que Léonard avait réussi à tirer du jeu quasi monochrome des ombres et des clartés : une atmosphère.

Ici se pose dans toute sa force la question du langage que constitue l'art et dont les propriétés, si elles sont loin d'être assumées par la couleur seule, sont du moins illustrées sans équivoque par elle. L'appréhension intellectuelle procède analytiquement : elle cherche à déterminer les éléments constitutifs, puis la manière dont ils agissent ; elle a trouvé son expression dans le cartésianisme et dans l'explication mécaniste du monde. A elle s'oppose l'appréhension sensible : celle-ci est globale et ne sait pas distinguer dans le flux d'impressions dont elle enregistre le total ; elle l'identifie seulement par l'effet particulier, la saveur qu'elle en perçoit. Le type en est réalisé par l'action d'une ambiance colorée. Delacroix, qui en fut le plus lucide des commentateurs, notait que « nous voyons entre les objets qui s'offrent à nos regards une sorte de liaison produite par l'*atmosphère* qui les enveloppe et par les *reflets* de toutes sortes qui font en quelque sorte participer chaque objet à une sorte d'harmonie générale [1] ». Le tableau en tire « l'unité d'impression et la totalité d'effet » que, de son côté, réclamait Baudelaire.

Un langage qui va plus loin que la pensée.

On n'avait pas attendu le XIXe siècle pour prendre conscience de cette distinction fondamentale, trop oubliée par l'intellectualisme de l'Occident. Plotin, dès le IIIe siècle après Jésus-Christ, mettait en évidence cette perception affective, directe, qui « n'est pas *pensée*, mais une sorte de contact ou de toucher — ineffable et non intelligent ». Et il confirmait :

1. *Journal* du 25 janvier 1857 : « Liaison ».

« toucher n'est pas penser ». Il distinguait sagacement ce qui s'exprime « par des proportions » de ce qui s'exprime « par de belles images ». Les comparant aux signes que sont les hiéroglyphes, il réaffirmait qu'on pouvait présenter une « réalité saisie d'un seul coup, et non par un raisonnement ou une délibération [1] ».

Il est assez curieux que Delacroix se soit rencontré avec Plotin, en observant que la compréhension par la parole ou l'écrit, qui est discursive, est remplacée, dans le cas de la peinture, par une appréhension « d'un seul coup d'œil ». « Saisie d'un seul coup » disait Plotin ! Delacroix, dans un texte célèbre [2], analyse cette action simultanée, indivisible, d'un ensemble profondément unifié par un esprit commun, une âme, dirait-on volontiers, qui veut se communiquer à autrui ; il en naît « un plaisir tout différent d'un ouvrage littéraire ». C'est « un genre d'émotion particulier... une impression » et « qui résulte de tel arrangement de couleurs, de lumières, d'ombres, etc. » Or, conclut-il, « cette émotion s'adresse à la partie la plus intime de l'âme... elle remue des sentiments ».

Parmi les agents de cette émotion, Delacroix range au premier rang la couleur, puis les lumières et les ombres, en somme tout ce qui favorise l'apparition d'une atmosphère générale, au timbre déterminé et particulier, provoquant un ébranlement tout aussi déterminé et particulier de l'âme.

L'idée cheminait depuis longtemps : certains artistes avaient reconnu le pouvoir émotif des couleurs, leur action immédiate sur la sensibilité et indépendante de tout raisonnement ; ils s'étaient aperçus que chaque couleur exerçait sur elle une action d'une « qualité » particulière.

Poussin avait cherché le secret de cet accord sensible entre le sujet traité et les moyens picturaux, mais n'était pas entré dans le détail de la manière « appropriée » ; cependant, ces œuvres nous prouvent que la couleur y avait sa part. C'est sous son influence que Paillot de Montalembert, nourri aux sources classiques, distinguera, dès avant Delacroix, le « beau coloris » par « brillante couleur et... heureuse association de teintes » de celui qui le devient en se rendant « conforme au sujet », dût-il même composer « une harmonie triste, sombre, pathétique ». Dans ce cas, « le beau coloris est le coloris convenable au mode du tableau et de même qu'il doit presque toujours former un concert qui plaise aux yeux, de même il doit former un accord moral et parfait entre son caractère et celui du sujet, en sorte qu'il dispose à cette même harmonie l'âme de celui qui contemple le tableau ». La même pensée est condensée par Delacroix quand il note : « La couleur n'est rien si elle n'est convenable au sujet et si elle n'augmente pas l'effet du tableau par l'imagination [3]. » Elle doit non seulement s'accorder comme une musique

1. *Ennéales*, V, III, 10 et V, VIII, 6.
2. *Œuvres littéraires*, I, 63.
3. *Journal*, 2 janvier 1853.

d'accompagnement mais communiquer un secret ébranlement qui provoquera une sorte de rêverie sourde de l'âme.

Pour rendre compte de ce pouvoir dont est dotée la couleur et qui est de l'ordre instinctif et non plus raisonné, il n'est que de comparer à ce qui se passe dans l'art oratoire : l'auditeur est persuadé par le sens des paroles, comprises par son intelligence, mais il est, par ailleurs, entraîné par une certaine tonalité, un certain rythme de la parole qui exercent sur lui une action directe et physique, propre à l'éloquence. C'est précisément à l'éloquence que Diderot compare la couleur, dans son *Essai* sur la peinture, tandis que le dessin pour lui se rapproche de la logique et, ajoute-t-il, « il y a plus de logiciens que d'hommes éloquents ». L'idée, effleurée par Diderot, devient plus nette sous la plume de cet esprit si brillant et si pénétrant que fut Custine. En un passage que Delacroix connut et qu'il recopia pour sa propre édification, Custine compare précisément « l'intonation » et le « coloris ». « Chaque affection nouvelle prête son *harmonie* particulière aux paroles destinées à l'exprimer : voilà pourquoi le coloris du style est la mesure la plus certaine de la nouveauté, je veux dire de la sincérité des sentiments, mais l'harmonie du discours ne trompe jamais. C'est une révélation involontaire, elle sort immédiatement du cœur et va droit au cœur [« de l'âme à l'âme », disait Delacroix]; elle naît de l'émotion; enfin cette musique de la parole porte plus loin que l'idée ; c'est ce qu'il y a de plus involontaire, de plus vrai, de plus fécond dans l'expression de la pensée. »

Tout l'essentiel sur la couleur est dit là. Mais Delacroix, dès 1824, avait remarqué que les peintures « ainsi que la musique sont au-dessus de la pensée [1] ». C'était à propos de la lecture de Madame de Staël. Et voici dépistée l'origine de la psychologie nouvelle qui a permis de prendre conscience de ces possibilités méconnues de la couleur, en particulier, et de l'art, en général : elle vient d'Allemagne où, à la fin du XVIIIe siècle, le fond irrationnel du germanisme s'était insurgé contre la logique cartésienne. Si Lessing percevait déjà que l'œuvre d'art permet aux spectateurs de s'identifier au sentiment dont elle est chargée, il ne reconnaissait encore ce sentiment, comme Poussin, que dans le sujet traité. Herder, mort en 1803, élève puis adversaire de Kant, allait jeter les bases de l'évolution accomplie au XIXe siècle et dont la pensée de Delacroix sera l'aboutissement. La traduction par Edgar Quinet en 1827 de sa *Philosophie de l'Histoire* devait faire pénétrer ses théories en France, au seuil de la révolution romantique. Or il ne met plus l'accent sur l'intelligence et la communication des idées rationnelles. Par delà les notions, il cherche la source dans le sentiment interne, tel qu'il est vécu par l'âme ; il y trouve la force affective qui portera son caractère (*Gemütscharakter*) sur l'œuvre. Certes, la poésie est l'objet de son étude, mais ce qu'il dit du poème s'applique encore plus naturellement à l'œuvre d'art et tout particulièrement à la couleur. Le poète ou l'artiste provoque une transmission

1. *Journal*, 26 janvier 1824.

« magique » (Delacroix reprendra le terme à propos de la peinture) « comme l'étincelle électrique pénètre tout en restant partout présente et n'est arrêtée par rien ; sa foudre frappe l'âme là où il le désire ». On sent alors « l'obscur et l'ineffable qui affluent puissamment dans notre âme ».

Cette intuition géniale, qui allait permettre l'explication des ressources et de l'action profondes de l'art, s'est trouvée expliquée par la psychologie, un siècle plus tard, lorsque William James, dans sa *Théorie de l'Emotion* montra que la « perception d'un fait excitant » entraîne directement des changements physiques et que, sans même l'intervention de la conscience lucide, l'émotion peut naître de ce choc. Il y a une sorte d'adhérence directe de la sensibilité au fait. Or le « fait excitant » peut être un tableau. A lui aussi peut s'appliquer l'observation de Wallon, penché sur la psychologie de l'enfant et des primitifs que l'émotion « établit une communication immédiate des individus en dehors de toutes relations intellectuelles ». La phénoménologie a parlé de « contagion » à ce propos. C'est à un phénomène de cet ordre que fait appel l'art ; la couleur est un des éléments émotionnels les plus actifs par lesquels il peut ébranler l'âme du spectateur, en la mettant en contact visuel avec une sorte d'équivalence affective de celle de l'artiste, en lui en procurant la sensation.

Dans l'entourage de Delacroix, on avait pris conscience de tout cela. Baudelaire dans ses notes s'assignait comme but de « pénétrer le sens (vague et général) des couleurs [1] ». Silvestre, le plus éminent critique du siècle après lui, allait plus avant quand il attirait l'attention sur tout ce que la peinture peut faire voir « par je ne sais quelle magie à travers les couleurs dont chacune rappelle à la fois un trait énergique de la nature extérieure et une passion de l'âme humaine ».

La Couleur, Saison et Heure de l'Ame.

L'observation de Silvestre est extrêmement pénétrante ; peut-être même nous place-t-elle au cœur du problème des pouvoirs expressifs de la couleur. Certes, son action, pour une part, est directement physique, puisque par sa longueur d'onde elle ébranle déjà le système nerveux, mais chaque couleur émeut notre sensibilité consciente, parce que dans notre mémoire elle s'est associée étroitement à certaines impressions profondes. C'est ce que Silvestre indiquait laconiquement en soulignant le lien que par elle la mémoire établit entre certains traits de « la nature extérieure » et les « passions de l'âme humaine ». Qu'est-ce à dire ?

Nos états sensibles sont difficiles à définir, même à saisir. Nous les subissons, nous les vivons, mais comment les fixer, ne serait-ce que dans le souvenir ? Autant il est facile de se remémorer un fait objectif, perçu par nos sens, autant il l'est peu d'appréhender les moment fluents, indis-

1. *Œuvres posthumes*, page 10.

tincts de notre vie intérieure. Aussi la tentation est-elle spontanée de les relier, de les associer à des phénomènes du monde physique, qui leur serviront de référence solide. Quand l'homme fit effort pour distinguer, de la manière pourtant la plus générale, les différents caractères, il eut recours déjà à une analogie avec les éléments de la nature : la terre, le feu, l'eau, l'air servirent d'enseigne et de symbole pour définir les types humains, selon d'obscures analogies qui étaient pourtant évidentes pour tous. Un même instinct a poussé l'homme à comparer le rythme de sa propre vie à celui de l'univers : la journée, la saison nous *montrent* les même phases de développement juvénile, de maturité, de décadence et de mort que nous *éprouvons* en nous. Les formes, dans leur fixité permanente, résistent à ces mutations ; la lumière, dans sa mobilité libre et infinie, leur obéit et les traduit. Mais comment ? par des variations d'intensité, d'abord, mais, avec une évidence encore plus facilement repérable par ses variations de coloris. Et la couleur a d'autant plus de force expressive que ses changements semblent obéir à une sorte de logique organique, puisqu'ils se retrouvent semblables dans le cycle des heures, qui marquent le jour, et dans celui des saisons, qui scandent l'année. Des tons frais et légers qualifient le matin comme le printemps ; les tons denses et éclatants le plein midi comme l'été ; les tons somptueux, mais moins francs le crépuscule comme l'automne ; le soir et l'hiver, enfin, glacent et éteignent les colorations. Ainsi ce qu'on pourrait appeler le régime chromatique devient le signe universel d'une étape vitale ; il se trouve par là-même exprimer le type humain qui, au gré de son intensité, se sent comme prédestiné à cette étape, où il trouve un climat accordé à ses possibilités organiques et aux aspirations sensibles qui en découlent. Chaque grand artiste appartient fatalement à un de ces types et sa sensibilité divinatrice lui fait composer la palette où son « registre » propre se traduira le mieux. Cela ne veut pas dire, bien entendu, que chacun d'entre eux n'y imprime au surplus le cachet particulier de son être personnel, mais la tonalité de base se perçoit toujours, soutenue et essentielle.

Parfois même c'est une génération entière qui trouve son écho : l'aube de la renaissance italienne qui, au XVe siècle, sent sa force naissante entraînée dans l'allégresse d'une énorme éclosion, a réalisé quelques-unes des plus fraîches harmonies juvéniles. Botticelli, qui chante la *Naissance de Vénus* et le *Printemps*, en a exprimé l'accent païen ; Fra Angelico l'accent sacré. Mais l'un et l'autre usent des mêmes équivalences : jeunesse pure et délicate des personnages, lumières cristallines du matin, jaillissement léger du printemps, qui se condensent dans le bouquet floral des bleus et des roses aériens baignant dans une clarté d'argent. Ces mêmes tons, on les retrouvera sous le pinceau de Boucher ou de Fragonard, ou sous celui des Tiepolo et des Guardi, en ce XVIIIe siècle qui, au sortir des disciplines graves du grand siècle, en France, comme au sortir du « ténébrosisme » pictural en Italie, entendait reconquérir la joie de l'adolescence sans ombre.

Certains artistes se trouvent voués à des aspects, à des moments déterminés de la nature. Selon ce jeu mystérieux de correspondances, Rubens conjugue le plus haut éclat de la clarté, de la chair, de la santé, le rutilement des épidermes et de la peau des fruits, eux aussi charnels. La série qu'il déroule se retrouve presque identique dans l'imagination de Renoir : êtres nus et sains, gonflés de santé, sortis définitivement des finesses de l'adolescence et baignant dans la générosité surabondante de l'éclat, de la chaleur, de la santé, de la pulpe et du sang. Tout cela se reflète dans l'apothéose des couleurs les plus généreuses, du rouge, au premier chef, et du vert, qui lui répond, complémentaire, comme la poussée de la sève dans le végétal répond à la pulsation du sang dans les artères.

De même que, dans les gravures populaires de jadis, « les âges de la vie » montent de la naissance à l'apogée, puis déclinent vers la mort, les grands coloristes prennent place sur la courbe vitale. Le point culminant passé, la chaleur emmagasinée semble plus lourde encore, au cours de l'après-midi comme au début de l'arrière-saison. La marée haute est étale et superbe avant que ne commence son retrait. Ici se place Titien, qui coïncide avec l'épuisement majestueux de la Renaissance, dont l'élan nerveux se situait au XVe siècle et dont l'alanguissement se manifeste déjà ; l'essoufflement encore somptueux du XVIIe siècle se traduira de même dans la gamme colorée analogue d'un Largillière. L'éclat des couleurs est plus souligné et, pourtant, il abandonne son intensité ardente : il se prépare à s'endormir dans les fanfares d'adieu du couchant. Le type humain du Titien, semblablement, est déjà moins vif, plus lourd ; il s'accorde avec la majesté mûre et barbue des Doges et des Sénateurs. Les jaunes sont plus dorés, les rouges plus cuivrés, les bleus plus profonds, une atmosphère presque rousse magnifie mais aussi enveloppe, assourdit la rutilance des tons devenue plus solennelle. C'est le moment suprême qui précède le crépuscule, ou qui annonce l'automne, ou qui amorce la vieillesse.

Avec Giorgione, Van Dyck ou Watteau, le soir s'avance, devient menaçant, mais c'est tout aussi bien l'automne. Les tons, qui sont pourtant ceux de Titien, virent déjà ; ils sont moins chauds ; si les nuages tournent à l'orangé, l'ombre les sature de plus en plus ; les tons froids gagnent du terrain : le violet, le bleu ; le coloris révèle un secret pourrissement, celui des feuilles mortes. Et, par là, il est plus trouble ; ses nuancements équivoques, son chatoiement dans les satins n'excluent pas une certaine morbidesse. Un sentiment précocement épuisé de la force vitale, qui s'alanguit en rêverie et en finesse, l'heure tardive où se lève le vent froid du soir, la saison avancée qui évoque maintenant l'achèvement de l'année s'associent à cette gamme colorée pour sceller l'accord des évocations convergentes.

Le cycle s'achève : l'ombre monte, les couleurs s'étouffent, les valeurs les supplantent désormais. Là nous guette ce vieux Faust de Léonard : il

méprise les élans incontrôlés ou même expressifs, mais le regard lucide de l'expérience dardé avec froideur, il scrute l'objet de sa curiosité. La verdure hésite à troubler cette austère monochromie : le roc, le glacier, l'air dilué des hautes altitudes installent un climat de planète exsangue, morte, nocturne — lunaire. Et n'est-il pas un peu semblable à l'astre des nuits, qui ne donne ni lumière, ni chaleur, mais les renvoie mystérieusement, réfléchit (et que le double sens de ce mot lui convient bien) celles qu'elle reçoit, en les gelant de son haleine bleutée ?

C'est maintenant l'obscurité : l'homme la combat, y allume ses feux et ses lumières, se prépare à l'heure héroïque où il faudra tout tirer de soi-même, dans le noir et le silence désormais accomplis du monde extérieur.

Voici venir Rembrandt. Si la couleur a disparu avec la nuit et l'hiver, l'homme la ressuscite : il allume le cercle, combattu par le noir, de la lampe et du foyer. Des gemmes et des métaux précieux tirés eux aussi des profondeurs obscures, où ils resteraient enfouis si sa main ne les avait extraits, taillés ou façonnés, il tire des couleurs nouvelles : l'or et le rouge de la flamme y dominent, plus mystérieux encore de s'enlever sur le velours des ténèbres ou de l'étoffe, de jaillir des profondeurs de la fourrure étouffante. Parfois c'est un bleu, un vert, mais toujours fugitifs et ardents comme un étincellement. La couleur est instable et fulgurante ; elle force, elle transperce sa négation : cette ombre brune, où le marron nivelle la gamme chromatique dans le mélange sourd de sa neutralité.

Greco, lui aussi, arrache ses couleurs à la nuit, mais plus durement, plus radicalement, non plus par une émanation mais par une stridence. Le voile opaque qui les recélait est déchiré comme d'un coup de couteau ; éveillées en sursaut, elles se dressent hagardes, et l'éclair électrique qui les frappe les dénature, leur donne une acuité fugitive, une surtension vibrante, que l'œil moderne seulement a retrouvé dans les tons étranges révélés par la fluorescence. Une gamme chromatique inédite surgit, hors du temps, hors du cycle accoutumé que font connaître les heures et les saisons ; elle évoque une autre réalité comme celle que dut découvrir Lazare après le sommeil du tombeau. Ici, la couleur ne s'alimente plus de souvenirs de la nature ; elle ouvre les portes du surnaturel, du monde inconnu.

Il est un grand coloriste qui, par des voies bien différentes, échappe lui aussi à la servitude du cycle vital : c'est Vermeer. Il n'a pas besoin, comme Rembrandt, de placer hors du jour des vieillards déjà presque hors de la vie. Il ne cherche pas l'absolu du noir pour en extraire des couleurs détachées du temps ; il découvre l'absolu du blanc. Enclos dans la cellule, dont il a dressé les murs limpides autour de lui, il finit par ignorer la ronde des heures et des saisons, malgré la fenêtre lumineuse qui lui en transmet un pâle écho. Froides et pures, ses couleurs, jaune doux et bleu céleste, sont celles de la clarté pure, sans feu et sans éclat, de la sérénité de la contemplation.

Ainsi l'arc-en-ciel des couleurs est-il devenu le cadran où l'artiste a

appris à désigner les grandes heures de l'âme humaine, à marquer par son choix quelle était sa vocation intime, et, par là, son type. Et, pour cela, il a simplement mis le spectateur en face d'une équivalence perçue dans la nature, commune à tous, de sa propre nature, qu'il était seul à ressentir.

La couleur a fait ainsi passer l'artiste sur un autre versant. La forme requérait surtout de lui qu'il appliquât les dons de son intelligence à analyser des éléments constitutifs, à les isoler, puis à les relier selon des rapports de proportion, à les combiner selon des pouvoirs d'interaction, qui faisaient un peu de l'harmonie cherchée le montage d'une merveilleuse machine. La sensibilité, certes, y avait large part, mais plutôt comme un contrôle, celui du goût. La couleur ne fait plus appel qu'à la sensibilité, et à sa nature la plus profonde : le don qu'elle nous confère de nous unir à ce qui n'est pas nous, de nous y reconnaître par l'attraction, par l'amour. Grâce à elle, l'homme apprend à se fondre avec ce qui est distinct de lui, mais qui, pourtant, en cet élan, cesse d'être autre. L'artiste a reconnu *ses* couleurs dans un spectacle qui n'était qu'extérieur, il se les est rendues intimes et, par là, il a appris à ceux qui le regardent à se reconnaître en elles — et en lui. La couleur n'est plus comme la forme une section de l'espace ; elle est une vibration. Elle ne se perçoit donc pas, ainsi qu'un concept, extraite de la mobilité de la vie par une volonté de permanence ; elle est longueur d'ondes ; elle nous atteint, à la manière de l'harmonie musicale, qui a la même origine, parce qu'elle résonne au même rythme que notre vie. Aussi reflète-t-elle directement, sans qu'il soit nécessaire qu'intervienne la pensée, la nature essentielle du peintre portée vers les couleurs qui palpitent à son unisson.

Le sens de la couleur a évolué avec les siècles.

Aussi la découverte des pleins pouvoirs de la couleur a-t-elle été lente et progressive. Capable d'adhérer aux nuances les plus intimes de la personnalité et de les rendre sensibles aux autres, elle a vu son importance et ses ressources croître à mesure que l'homme prenait une conscience plus pleine de sa nature individuelle et de ses exigences.

Pendant les premiers millénaires de l'histoire artistique, on n'avait pas eu la révélation de toutes ces possibilités. Elle était restée dans le sillage de la forme et comme son adjuvant. Ruskin a eu une vue pénétrante lorsque, examinant le rôle de la couleur auprès des anciens, il a avancé que « chaque couleur ne possédait pas pour eux, comme pour les médiévaux, une signification agréable, joyeuse, mélancolique... » ; elle n'était qu'une qualification plus ou moins délectable de l'espace, recherchée pour le plaisir sensoriel de l'œil. C'est là ce que pendant longtemps on a appelé proprement la Beauté ; et cette conception, de tout son prestige consacré, a opposé pendant des siècles d'usage et jusque dans ses prolongements contemporains, la plus forte résistance à l'art basé sur l'expression de l'âme.

Le Moyen Age, en associant la couleur à la lumière bien plus qu'à la forme, lui donna un sens, mais sans reconnaître encore sa nature expressive spontanée : par une association arbitraire ou, au plus près, détournée, il la rattachait à une notion mentale, à une idée abstraite qu'elle était chargée d'évoquer par une convention intellectuelle. Elle devenait allégorique. Depuis quelques années on a appris à admettre et à pénétrer cette symbolique chrétienne du Moyen Age, dont le rationalisme avait proscrit antérieurement l'idée. Il est aisé de vérifier son bien-fondé jusque dans la vie laïque où la science du blason, en particulier, à son tour impute à chaque couleur une signification traditionnelle. C'est ainsi qu'en héraldique, si l'or, selon d'antiques traditions, est solidaire du soleil et vaut foi et constance, le rouge se rattache à Mars et traduit charité et vaillance. Vulson de La Colombière, futur auteur d'un *Traité des Couleurs des Armoiries,* marquait, en 1644 encore, dans sa *Science héroïque* combien ces traditions, disparues de l'art religieux, avaient gardé de force en cet autre domaine. Il consigne par exemple : « Les gueules ou rouge des armoiries dénotent l'ardent amour envers Dieu et le prochain, la vaillance et aussi la fureur, la cruauté, la colère, le meurtre, le carnage »...

Mais, dès la Renaissance, la couleur allait dépasser ce stade allégorique pour prendre conscience de pouvoirs plus profonds et moins aisés à codifier. C'est qu'il faut accepter de sortir des moules historiques consacrés et voir dans la Renaissance bien autre chose qu'un simple retour à l'idéal antique. En réalité, nombre de traditions du Moyen Age y gardaient force vivante, quoique revêtues d'un nouvel aspect d'époque. Le sens allégorique reconnu par le Moyen Age à la couleur a aidé la Renaissance à pressentir en celle-ci une portée expressive qui se transmuera en un sens directement poétique, subi cette fois et non plus voulu. Venise, à la suite de Giorgione, lui-même préparé par Léonard, a contribué puissamment à cette transformation. N'est-il pas significatif qu'elle ait associé étroitement peinture et musique, depuis les anges instrumentistes de Giovanni Bellini jusqu'aux joueurs d'orgue ou de luth qui bercent les songes des Vénus de Titien ?

N'était-ce pas reconnaître à la peinture, créatrice d'ambiances colorées, les mêmes sortilèges d'émotion qu'aux harmonies sonores, comme nous verrons bientôt Delacroix le démontrer explicitement ? Mais la beauté a changé de camp : liée jusqu'ici à des mesures subtiles, elle devient la confidente du cœur humain. Les propos de Rodin, recueillis par Paul Gsell, auraient pu être déjà proférés alors : « Il n'y a réellement ni beau style, ni beau dessin, ni belle couleur : il n'y a qu'une seule beauté, celle de la vérité qui se révèle », et de la vérité humaine, au premier chef ! Ce sera la conviction de l'esthétique vénitienne en face du « formalisme » florentin ou romain. Et par elle une liberté nouvelle sera répandue dans la peinture européenne. Celle de traduire « ce que l'âme trouve qui la remue intérieurement dans les objets qui ne frappent que les sens... », pour reprendre les paroles de Delacroix encore jeune homme. Mais c'est

par la couleur surtout que les objets frappent les sens, et, à travers eux, remuent l'âme.

LES COULEURS COMPOSENT UNE MUSIQUE.

En substituant aux évidences rationnelles le cheminement de la rêverie où chacun s'écarte, entraîné au gré de ses propres pas, et s'enferme dans son propre labyrinthe, l'art marquait l'évolution irrésistible qui entraînait vers l'individualisme. Rembrandt et Vermeer effectuaient le retirement du monde extérieur, la descente en soi. A mesure que l'homme s'explore et apprend à se connaître, il se particularise davantage. Sur la répartition fondamentale des types généraux, il greffe l'extrême diversité des personnalités cultivant leur moi. De plus en plus, l'art va savoir trouver dans la gamme chromatique, dans les infinies combinaisons des accords ou des dissonances, le moyen de traduire, comme sur un clavier, les moindres nuances de l'âme. Le mot célèbre de Chardin, tel que le citait déjà Haillet de Couronne dans son *Eloge* : « on se sert des couleurs, mais on peint avec le sentiment », prend désormais tout son sens. On le pressentait déjà depuis Giorgione, ouvrant la lignée des crépusculaires qui, de Van Dyck à Watteau et Gainsborough, puis à Prud'hon, déjà presque lunaire, avait entamé dans la pénombre le monologue chuchoté des confidences.

Mais il restait à expliquer l'étendue des pouvoirs de la couleur et de son mimétisme de l'âme, à oser en tirer un credo artistique. Il y fallait un peintre qui fût un penseur. Le XIXe siècle le trouva en Delacroix. Pendant tout le temps où a dominé l'esthétique impressionniste, qui subordonnait la couleur au rendu de la lumière, on n'a voulu voir en lui que le précurseur des grandes découvertes optiques, qui avaient permis la technique nouvelle. Dans son livre *De Delacroix au néo-impressionnisme*, Signac l'a glorifié à ce titre. Or c'est réduire singulièrement le rôle de Delacroix. Il n'a pas seulement transformé le rôle de la couleur par l'importance primordiale qu'il lui a donnée — par la découverte des reflets, du rôle des complémentaires, qu'il avait déduit des découvertes de Chevreul — par l'invention d'harmonies inconnues, qui ont marqué la vision de ses successeurs ; il a formulé une conception nouvelle de ses pouvoirs.

Si, par sa technique, il a bien été l'initiateur de l'impressionnisme, il a été aussi, par Baudelaire, le lointain initiateur du symbolisme et de Gauguin. De la même source découlent ces deux flots divergents. Lorsqu'en 1824, alors qu'il avait seulement vingt-six ans, il disait des grands artistes : « ils ont peint leur âme en peignant les choses, et ton âme te demande aussi son tour », il montrait l'exemple à Gauguin : celui-ci ne devait-il pas proclamer qu'il n'était pas question de chercher la source de l'art dans « l'œil », mais dans le « centre mystérieux de la pensée » ? Quand Delacroix affirmait de même : « C'est en toi qu'il faut regarder, et non autour de toi », il précédait la déclaration de Gauguin : « Je me contente de fouiller mon moi-même et non la nature. » La couleur, comme le dessin, n'est pour le réaliste traditionnel qu'un moyen de description

du monde visible, de reproduction ; pour l'impressionniste, elle est même le seul. Delacroix leur assigne une mission toute différente de « production », de manifester et de rendre sensible ce qui est vécu par l'artiste en son for intérieur. En effet, « l'homme a dans son âme des sentiments innés que les objets réels ne satisferont jamais et c'est à ces sentiments que l'imagination du peintre et du poète sait donner une forme et une vie ». Si l'art reste signe, ce n'est plus du connu, c'est-à-dire du visible, mais de l'inconnu, qui est invisible. Il transpose et il transmet. Il devient un moyen d'action psychique, le moyen de provoquer une émotion déterminée, presque équivalente à celle que ressent l'artiste et qui par lui veut s'exprimer. « Cette émotion s'adresse à la partie la plus intime de l'âme. » Delacroix, par là, entend qu'à la différence du langage ordinaire, qui fait allusion à ce qu'il y a de plus général et de plus universel dans notre vie intérieure, à savoir les idées, l'art se réfère à la sensibilité vécue directement, dans sa particularité la plus privée et que n'a pas encore touchée la systématisation des moyens intellectuels.

Ainsi, à l'art de la forme, basé sur le dessin, qui fixe nettement ses éléments et les combine en les articulant, aboutissant à une peinture qui, de ce fait, éveille sans cesse des analogies avec la sculpture et l'architecture, s'oppose l'art qui joue de l'ambiance, de la lumière et de sa modulation en couleurs : celui-ci, créant une atmosphère au lieu d'élaborer une construction, appelle cette fois la comparaison avec la musique. Cette « impression qui résulte de tel arrangement de couleurs, de lumières et d'ombres »..., évoquée par lui, Delacroix précise bien : « C'est ce qu'on appellerait la musique du tableau. »

La musique du tableau ! C'est en prenant conscience des pouvoirs de la couleur que les peintres du XIXe siècle ont commencé à se référer ouvertement à la musique et à ne plus concevoir leur art en termes de sculpture pour les formes et d'architecture pour la composition. Ils ont répudié la conception davidienne des « statues colorées ». Désormais, c'est à la manière de la couleur que formes et lignes, unissant sous son égide leurs puissances évocatrices, parallèles à celles de sons, devront ébranler l'âme. La réaction contre le positivisme et le naturalisme s'empare de la musique comme d'un palladium, comme d'une arme de combat, puisque, mieux qu'aucun autre art, elle incarne les réalités toutes morales. La poésie, à la lumière de cette comparaison et à l'image de la couleur, précisera son orientation nouvelle. Baudelaire la découvre : « La poésie touche à la musique par une prosodie mystérieuse et inconnue... » Et Verlaine demandera : « De la musique avant toute chose. » A son tour, Gauguin nous parlera du « sens musical de la couleur », de « la part musicale que prendra désormais la couleur dans la peinture moderne ». « La couleur, qui est vibration de même que la musique, précise-t-il dans sa lettre à Fontainas, de mars 1899, est à même d'atteindre ce qu'il y a de plus général et pourtant de plus vague dans la nature : sa force intérieure. » Van Gogh, en Arles, a mesuré la conversion accomplie : la peinture qui

ne savait se référer qu'à l'espace et à ses formes, s'ouvre maintenant le domaine de la durée, de ses variations d'intensité et de qualité : « La peinture, comme elle est maintenant, promet de devenir plus subtile — plus musique et moins sculpture — enfin elle promet la couleur. »

Là encore, Delacroix est le premier à avoir précisé que la couleur est, par excellence, la partie de l'art qui détient le don magique désormais requis : alors que le sujet, la forme, la ligne s'adressent, au premier abord, à la pensée et sont reconnus par elle, la couleur n'a aucun *sens* pour l'intelligence : mais elle a tous les pouvoirs sur la sensibilité. Avec elle, nulle équivoque, nul moyen de suppléer à la carence de l'émotion par le subterfuge de la compréhension : la couleur ne peut que se sentir. C'est donc elle qui sera par priorité la messagère de l'âme de l'artiste, flèche aux pennes éclatantes qui vole vers le cœur du spectateur et s'y plante.

Grâce à elle, à côté du langage rationnel et positif du connu, l'homme dispose du langage de l'inconnu ou de l'inconnaissable, car elle agit sur notre inconscient. C'est ce que Delacroix observait déjà en faisant remarquer qu'elle agit sur nous « pour ainsi dire à notre insu ». Elle peut donc communiquer, suggérer tout ce que la pensée lucide est inapte à expliquer. C'est en elle que la poésie, raison dernière de l'art, pour Delacroix et pour Baudelaire, trouve son essentiel appui.

L'art n'est plus seulement expression d'une pensée lucide et réfléchie ; il se relie aux profondeurs les plus secrètes de l'être et les exprime, manifestant de l'artiste plus qu'il ne peut connaître de lui-même.

Nous sommes loin de la diversité amusante mais anarchique des apparences visibles, dont l'impressionnisme ne fera que cultiver et amplifier le chatoiement, parachevant ainsi la poursuite réaliste qui pendant longtemps fut le but avoué de l'art. Delacroix entrevoit que l'œuvre précise son unité fondamentale dans la vie intérieure dont elle est le truchement. Là réside la « ténébreuse et profonde unité » dont parlera Baudelaire. La couleur n'est qu'un des chemins qui y mènent, le principal, il est vrai, le plus large et le plus direct, la voie royale. Cette unité, elle est du domaine de l'âme : elle seule, percevant le jeu des « correspondances », la voit émaner de l'entrelacs des sensations — non seulement des sensations visuelles, mais de toutes les sensations. « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent », dira Baudelaire en un vers illustre. Mais Delacroix de son côté, avait confié à son *Journal*, en 1854, son désir, en entendant « le chant diamanté du rossignol », de « peindre ce chant à l'esprit au moyen des yeux ».

Après Baudelaire, le symbolisme, obéissant à l'impulsion donnée par Delacroix, prendra conscience de plus en plus nette de ces rapports secrets, dont la chaîne s'ébranle par le choc d'une couleur sur le nerf optique.

Par la couleur, par la conscience lentement acquise de sa nature et de ses possibilités propres, la peinture, qui en est la détentrice, est devenue la pointe avancée de l'art, dont c'est le renversement total. Consacré

auparavant à l'imitation du monde extérieur, dont il semblait n'avoir d'autre but que de fixer les apparences, il a été rendu à sa vraie vocation, qui est de se tourner vers le monde intérieur, d'écouter l'âme, et rompant sa loi de silence, de la faire entendre aux autres, en n'empruntant au monde visible que les éléments du langage nécessaire. Peut-être cela n'a-t-il été rendu possible que le jour où le peintre a découvert, comme le disait Baudelaire, « que cette couleur (qu'on me pardonne ces subterfuges de langage pour exprimer des idées fort délicates) pense par elle-même, indépendamment des objets qu'elle habille ».

RENÉ HUYGHE

CHRONIQUE DES LIVRES

VARIATIONS SUR VALÉRY (II)

par Maurice BÉMOL *(Nizet)*

On doit à M. Maurice Bémol, professeur à l'Université de la Sarre, une importante thèse consacrée à une *vue* de Paul Valéry (comme Valéry avait écrit lui-même une *Vue de Descartes*). En ce volume de 454 pages, écrit en 1947, deux ans après la mort de l'auteur de *la Jeune Parque* et qui analyse tous ses ouvrages, l'accent était déjà mis sur les « *principes critiques* qui se dégagent de l'œuvre du Maître ». En 1950, Maurice Bémol publiait une étude, *la Méthode critique de Paul Valéry*, où il proclamait « la supériorité nécessaire de la critique d'un esprit universel ». Aujourd'hui paraissent dans un groupe d'articles réunis sous le titre *Variations sur Valéry* (II) de nouvelles réflexions sur la critique valéryenne comparée cette fois-ci avec les procédés de Sainte-Beuve et la théorie d'H. Taine.

Sainte-Beuve, sur le plan où il s'est rendu à jamais célèbre, préfigurait-il comme on nous l'assure la manière dont Paul Valéry allait aborder les grands auteurs Poe, Vinci, Goethe, Bergson, etc.? Jusqu'à présent, il nous avait semblé que le disciple du discret Mallarmé séparait le travail de l'écrivain des détails biographiques chers au chroniqueur des *Portraits* et des *Lundis*. Valéry n'a-t-il pas souvent condamné « *le mélange d'un état civil, d'histoires de femmes ou autres avec la considération intrinsèque d'un ouvrage* »? Sainte-Beuve au contraire, comme le rappelle M. Bémol, recommandait de « pousser jusqu'à l'homme au fond du poète » (article sur Pierre Corneille, 1929). Ce qui peut justifier un rapprochement, c'est une même curiosité à l'égard de la *génération d'une œuvre*. Sainte-Beuve d'ailleurs renonce à éclaircir ce problème qui passionna toujours Paul Valéry. Il avoue que « le *comment* de la création ou de la formation, le mystère échappe » (*Lundis*, tome III, pages 356-84). Il réfute, d'autre part, la thèse du milieu créateur de l'œuvre d'art, et là, s'opposant à Taine, est rejoint par Valéry. « *Une époque, un climat, une race contiennent des millions d'individus. Parmi ces millions, quelques individus produisent idées, style, ouvrages... Donc par climat et époque on expliquera peut-être tous ces contemporains — mais on n'expliquera pas les exceptions.* » (*Cahiers* de P.V., tome III.) Concluons : la découverte d'une âme par une autre — quelque résonance existant entre elles — la méthode *psychologique* qui fut celle de P. Valéry — s'approchant notamment de Descartes — est sans doute la plus émouvante, la plus exacte.

La connaissance des textes que possède M. Bémol, sa ferveur provaléryenne, font des *Variations* une lecture attachante et excitante pour tout lecteur et spécialement pour le critique dont les droits illimités ont été discutés, on s'en souvient, par Marcel Proust, dans son essai intitulé *Contre Sainte-Beuve...*

E. DE LA ROCHEFOUCAULD.

(Suite de la chronique des livres page 113.)

L'ABBÉ MUGNIER
et
CHATEAUBRIAND

par MAURICE LEVAILLANT

CHATEAUBRIAND, dans ses *Mémoires*, parvenu à cette année 1798, qui vit à Londres son « retour à la religion », se contente, pour toute explication, de reproduire la déclaration que la préface du *Génie du Christianisme* avait rendue fameuse : « Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles ; ma conviction est sortie de mon cœur. J'ai pleuré et j'ai cru. »

Il avait, l'année précédente, publié son premier ouvrage, l'*Essai sur les Révolutions*. Ce livre, assombri de « scepticisme », mais non point athée, affirme-t-il, désola sa mère, qui put le lire, en Bretagne, avant de mourir, et une de ses sœurs reçut mission « de le rappeler à cette religion dans laquelle il avait été élevé ». A l'en croire (et qu'il ait, volontairement ou non, embrouillé les dates, on n'a pu le démontrer), quand cette lettre de sa sœur lui parvint en son exil, celle qui l'avait écrite n'existait plus ; et « ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort », l'ont pressé au cœur. La foi lui revint, en éclair, à travers une surabondance de larmes. De ce témoignage sur lui-même, l'époque romantique n'a point douté, c'est une religion du cœur qu'avec Chateaubriand elle a professée. Il ne s'inquiétait pas du dogme ; plus d'une fois et jusque dans les lettres de sa plus haute vieillesse, il a déclaré qu'il ne s'en inquiétait pas ; il croyait fermement tout ce que l'Eglise enseigne.

Mais comment le croyait-il ? Quelles étaient les nuances de son adhésion, ses réserves peut-être, et la vraie tonalité de sa foi ? Quelle idée se formait-il de Dieu et de ses rapports avec l'homme ? Ce Dieu, jusque dans le *Génie* ne le concevait-il pas trop semblable à l'Etre abstrait que les philosophes de l'âge précédent appelaient « l'Auteur des choses », ou le « Créateur du Monde » ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne saurait, en aucune mesure, le tenir pour un mystique.

⁂

C'était le sentiment d'un de ses plus vifs admirateurs, grand inquisiteur et révélateur d'âmes, grand éveilleur de foi, grand débusqueur de défaillances et de doutes, le chanoine A. Mugnier. Il m'est arrivé jadis

de relater, l'un des premiers sans doute, son mot sur les péchés amoureux de René : « Je les lui pardonne tous, ceux que nous connaissons et ceux que nous ignorons encore. » Il se défiait moins de la chair que de l'esprit. Admirant l'artiste et le poète, il savait juger l'homme, il le pénétrait d'un regard aigu, comme s'il l'eût tenu agenouillé près de lui au tribunal de la pénitence.

J'avais connu le vénérable chanoine en 1929, aux premières séances de la Société Chateaubriand où il montra jusqu'à sa mort une consciencieuse assiduité : petit et trapu, il avait sa place à la table d'honneur, auprès du sourire attentif et toujours, malgré lui, un peu condescendant d'Henri de Régnier, qui le dominait de presque tout son visage. Il dressait, au-devant des discussions et des communications, la curiosité de ses yeux aigus et pâles, la perspicacité d'un nez pointu, aux narines large ouvertes, prompt à flairer l'erreur. Dès qu'on entrait, l'on apercevait la houppette de ses fins cheveux blancs postés comme au guet sur le devant de son crâne dégarni, sorte de feu follet agité par le vent de la colère, ou la brise de l'admiration. Il avait, tour à tour, des indignations, presque des colères de prophète et des candeurs d'enfant ; il ouvrait largement les lèvres pour sourire et, soudain, les amincissait et les tendait en forme d'arc, avant de lancer la flèche :

— Mais enfin, monsieur, je ne vois pas...

Ces mots présageaient une dure et courtoise controverse : il n'aimait point lâcher le morceau...

Comme j'avais fait allusion, certain soir, aux *Prières Chrétiennes* [1], dont plusieurs demeuraient inédites :

— Nous en reparlerons plus intimement, fit-il.

Et il m'invita à l'aller voir, comme il disait, « dans son antre », c'est-à-dire dans l'appartement qu'il occupait, rue Méchain, au couvent des religieuses de Saint-Joseph-de-Cluny, dont il était l'aumônier général.

Je lui fis deux visites : l'une dans son salon, aux meubles — bois noir et reps ou velours rouge — un peu disparates et désuets, encombrés de livres, de journaux, de brochures ; au-dessus de la cheminée, un tableau souvent reproduit, encadré lui aussi d'une bordure noire, représentait devant l'horizon de la Ville Eternelle, Gœthe, coiffé d'un chapeau de feutre aux larges bords, drapé d'une cape sombre, étendu de toute sa taille sous un pin parasol. « *Lentus in umbra* », me fit remarquer l'abbé en citant à dessein Virgile. Il me confessa que Gœthe était l'objet de sa seconde admiration :

— Parfois de la première, avoua-t-il dans un murmure. Car il était venu le premier, avant notre ami.

C'était le 27 janvier 1931. Le crépuscule d'hiver tombait. Installés en face l'un de l'autre, chacun dans un fauteuil, nous attaquâmes

1. Prières écrites par Chateaubriand à Rome, en 1803, après la mort de Pauline de Beaumont.

ex abrupto notre sujet : la religion de Chateaubriand. Ce fut, en somme, un monologue à bâtons rompus ; le soir même, je jetai sur le papier les propos du vaticinateur :

« La religion, la nôtre, c'est une affaire d'âme et d'amour. Chateaubriand avait la passion et l'imagination ; mais la tendresse ? On en peut douter... Il ne l'avait pas connue enfant. Elle manquait au terrible château de Combourg : on ne s'y embrassait pas souvent. Vous rappelez-vous la phrase sur le père, qui penchait « sa joue sèche et creuse vers les siens », sec lui-même comme un cep et sans solliciter la caresse de leurs embrassements, sans « les serrer sur son cœur »..., selon la formule à la mode... Plus tard, vieillard à son tour, Chateaubriand fut désagréable, grincheux, en colère contre son âge... Non, ce grand homme n'eut pas la tendresse... Ou plutôt, si, cependant : il s'attendrissait volontiers sur le passé ; c'est même un de ses thèmes favoris. Alors ce n'est pas de la tendresse réelle, mais une imitation, une illusion... de la tendresse non pas spontanément ressentie, mais seulement imaginée — et toujours sur lui-même... ou sur son passé.

» Il ne semble pas avoir beaucoup aimé les enfants. Voici un fait. Vieux, il lisait, au château de Lonné, des fragments de ses *Mémoires*. J'ai vu encore, quand j'étais jeune séminariste à Nogent-le-Rotrou, j'ai vu à Lonné même, une descendante des Pisieux qui, tout enfant, était alors au château. On la mettait à la porte du salon avant que Chateaubriand ne commençât la lecture ; mais grâce à un banc, elle s'accrochait au mur et aux volets pour l'apercevoir au milieu du cercle attentif. Pas une fois il ne sembla sensible à cette jeune admiration ; pas une fois il n'intervint pour qu'on fît rentrer la fillette.

» Autre souvenir. J'ai connu sur ses vieux jours le curé des Missions étrangères qui venait, une ou deux fois par semaine, dîner rue du Bac en voisin chez les Chateaubriand.

» Il y avait là, me contait-il, une volière pleine d'oiseaux, dont sa femme s'occupait ; et puis, sur la terrasse du jardin des Missions, beaucoup de moineaux que Chateaubriand aimait à attirer vers lui, en leur jetant des miettes de pain. Il les appelait ses gamins de Paris. Tendre pour les êtres ailés, oui peut-être ; vous vous rappelez, dans les *Mémoires*, son joli couplet sur l'hirondelle rencontrée en voyage...

» Mais revenons au vrai sujet. Je ne trouve pas d'effusion de cœur, d'expansion véritable du sentiment dans l'œuvre de Chateaubriand. Je ne vois pas, dans les *Mémoires*, un seul passage de vraie effusion religieuse, où il dirait, par exemple, qu'il a goûté du plaisir à entrer dans une église, à entendre la messe. Il ne parle jamais de devoirs religieux accomplis avec plaisir, ni de communion privée faite par lui en dehors de sa première communion... Ni bigot certes, ni à proprement parler dévot. Fut-il même pratiquant autrement qu'avec résignation ; et à partir de quelle date ?

» Il était, d'ailleurs, nettement anticlérical. Pas un portrait aimable

de prêtre dans les *Mémoires,* en dehors de l'abbé Bonnevie, dit « le joyeux abbé » — et cette touche même aurait pu être moins accentuée — qui aida Pauline à mourir...

» Tout ce côté-là — tendre familiarité avec les rites de la religion et avec ses ministres — fait vraiment défaut en lui.

» Ses intimes s'en inquiétaient sans doute. Vers la fin de sa vie, on sent, autour de lui, peser des influences : celle du comte Louis son neveu, catholique de stricte observance et d'idées peu libérales ; celle de sa femme, préoccupée de lui ménager une belle fin religieuse, en accord avec son double personnage littéraire et politique. Lui-même a certainement revu et mutilé ses *Mémoires* dans ce sens, comme vous le supposez aussi, et arriverez, je pense, à le prouver... Il n'était point d'ailleurs surveillé de trop près ; et l'on peut s'étonner que le comte Louis ait laissé passer des pages comme toutes celles qui concernent la « Sylphide » (mais en a-t-il compris la signification profonde ?) — et comme le chapitre final sur l'évolution nécessaire de l'Eglise, qui est du pur « mennaisianisme » ?...

» Au reste, on ignore encore beaucoup de choses sur lui... Il y a beaucoup de documents qui dorment et dont les possesseurs entretiennent pieusement le sommeil, peu semblables certes à notre chère comtesse de Durfort... Un grand nombre de ces papiers endormis se trouve au château d'Ussé, chez les héritiers des Blacas qui n'ont pas désarmé contre l'ennemi de leur aïeul et pour qui Chateaubriand est toujours — je cite après avoir entendu et retenu — « l'homme de lettres dans toute son abjection ». Propos auprès duquel il est piquant de mentionner, comme je le fais, que parmi les lettres secrètes, il en existe une, datée sans doute de 1815 ou 1816, par laquelle « l'homme de lettres » supplie la duchesse de Duras de le faire créer duc par le roi Louis XVIII...

» Quand on pense à tout cela et à d'autres choses encore, on se persuade qu'il a dû y avoir des coupures dans les *Mémoires,* non seulement avant la mort de l'auteur, mais encore au moment de leur publication... »

L'entretien que l'heure tardive nous força de rompre ce soir-là — l'abbé devait descendre à la chapelle pour « donner le salut » à « ses filles » — fut repris un mois plus tard, le 24 février, vers la même heure, mais non point tout à fait dans le même décor ; il avait pour cadre la petite salle à manger, voisine du salon, dont le très modeste mobilier semblait venir d'un presbytère de campagne : table ronde en noyer, couverte d'une toile cirée brunâtre, buffet étroit et chaises de paille. Mais sur le mur, à gauche de l'entrée, rayonnait un extraordinaire portrait de Huysmans, le plus illustre converti de l'abbé ; simple agrandissement photographique, si je ne me trompe : sous un grand crucifix qui semblait près de se décrocher pour lui peser aux épaules, l'auteur d'*En Route,* ayant atteint le terme de sa voie douloureuse, se

dressait, le dos contre une muraille, tête penchée, visage presque exsangue, amaigri, les yeux dévorés par une flamme intérieure que nulle réalité ne pourrait assouvir — une face de saint ou d'halluciné.

— Merveilleux, n'est-ce pas ? se contenta de murmurer l'apôtre lui-même émerveillé.

Un seul mot que, dans mon émotion, j'approuvai de la tête, en silence. Le chanoine me regarda, se tut : mais bientôt il me faisait parvenir la plaquette de souvenirs, imprimée à peu d'exemplaires, où il racontait le séjour de « l'oblat » à la Trappe...

C'est à l'ombre de cette effigie magicienne que, sur deux chaises de paille, nous renouâmes l'entretien relatif à la foi de René. La conclusion en serait sombre sans doute, car sur le front du chanoine, la « flamme » des fins cheveux semblait en berne.

« ... Notre pauvre, notre cher grand homme, je le plains vraiment en ses dernières années. Car il a fini — osons l'avancer — dans l'amertume politique et dans l'amertume religieuse. Pour la première, n'en parlons pas, vous la connaissez comme moi : jusqu'au bout, il fut mal récompensé des sacrifices consentis à la Légitimité ; on écoutait ses conseils, on ne les suivait pas. On saluait en lui le glorieux symbole du passé, non le prophète du proche avenir.

» Mais l'essentiel, pour nous, est sa foi religieuse. A la bien regarder, elle ne m'apparaît ni tellement sûre, ni tellement profonde ; un prêtre, voyez-vous, ne s'y trompe pas ! D'ailleurs, que signifie cette rétractation qu'on lui a fait signer sur son lit de mort ? Elle prouve, au moins, que jamais il n'avait été bien pratiquant. On n'a point coutume d'en imposer de semblable à ceux dont la conduite chrétienne n'a suscité aucun doute ; tel n'était donc point son cas. Le neveu, le comte Louis, a toujours été inquiet pour l'âme de son oncle ; il la jugeait en péril ; toute sa vie il s'est imposé pour elle des prières et des pénitences. C'est son confesseur, le Père de Ravignan, qui paraît avoir exigé la rétractation officielle et signée. Et pourtant l'abbé Deguerry, alors curé de Saint-Eustache, était le prêtre appelé au chevet du mourant. Il y a eu ainsi toute une mobilisation de soutanes autour de cette agonie. Pourquoi ?... »

Je rappelai que cependant la *Vie de Rancé,* parue en 1844, avait dû rassurer les consciences, même ecclésiastiques, les plus inquiètes...

« La *Vie de Rancé,* oui, écrite en deux ou trois ans, à titre de pénitence justement et par obéissance au vénérable confesseur, celui-ci n'a pu la lire et, s'il en a connu des fragments, on ne peut concevoir qu'il en ait été satisfait. Car il n'y a pas de livre au fond plus profane et moins résigné, moins repentant. Songez, par exemple, au passage sur les lettres d'amour... Ce livre est plein d'ombres de femmes encore et de désirs pour ces ombres. Examinez, d'ailleurs, de près, avec l'œil d'un directeur de conscience, l'œuvre entière de Chateaubriand et, pour commencer, les *Mémoires* qui la résument. Je vous l'ai déjà dit, et je le souligne, aucun passage de sentiment vraiment religieux, aucun souvenir d'une commu-

nion bien faite, d'une conversation intime avec un prêtre ou un évêque. La foi de Chateaubriand c'est, toute sa vie, celle qui imprègne les pages du *Génie du Christianisme :* cortèges et processions, balancements d'encensoirs, des prêtres auprès de plates-bandes et de rosiers, comme à l'infirmerie Marie-Thérèse, rien d'intime ni de profond.

» Au reste, dans ses dernières années, qui voyait-il assidûment ? Quels étaient ses vrais amis ? Béranger et Lamennais. Sur l'un et sur l'autre, il s'est expliqué dans ses *Mémoires* avec une sincérité non douteuse. Lamennais, son compatriote de Bretagne, comme il avait raison de l'admirer ! Quel homme, en effet ! Mais il est venu trop tôt. Il a eu le tort d'anticiper, d'écrire une préface à des temps futurs, quoique prochains... le tort aussi de ne pas se soumettre quand il le fallait. L'orgueil du sens intime l'a perdu. La concupiscence de l'esprit, la plus dangereuse a dit justement Bossuet. Elle a perdu Lucifer, le plus beau de tous les anges... »

J'esquissai ici un geste d'interruption. Cet éloge fervent de Lamennais, cette pourpre jetée en idée sur le fondateur de *l'Avenir,* sur le prophète libéral des *Paroles d'un Croyant,* j'avais entendu tout cela en des termes presque identiques tomber d'autres lèvres sacerdotales, celles de l'abbé Henri Bremond. Deux ou trois ans plus tôt, j'étais allé faire visite au zélateur de la poésie pure dans son logis de la rue Chanoinesse où il m'avait convié pour causer avec moi — grand honneur ! — d'une question qui concernait Lamartine. Il faisait très sombre, par un crépuscule d'automne, dans son petit bureau où je l'attendis un peu. Soudain, je sentis derrière moi sa présence. Il était entré en tapinois, vêtu d'une robe de bure, ceint d'une corde grossière et chaussé de sandales, moins semblable à un Jésuite qu'à un Franciscain un peu négligé.

Brusquement, il donna la lumière et, me désignant sur le dessus d'un vieux secrétaire de chêne une petite peinture sur bois, adossée au mur dans un cadre dédoré :

— Parlons de celui-là d'abord. Vous le reconnaissez ? Vous l'admirez ?

Sans peine, j'avais tout de suite reconnu Lamennais, un Lamennais des années laïques, émacié, serré dans une redingote noire plus austère qu'une soutane, un foulard vert au cou, debout contre une table, la tête penchée en avant, les yeux douloureux, agrandis, presque dévorés d'inquiétude. J'affirmai que je l'admirais autant que je le plaignais, qu'il avait eu du génie.

— Bien, déclara l'abbé. Je vous attendais là comme j'attends les meilleurs. C'est l'épreuve. Ecoutez maintenant ce que je vais vous dire. Parce qu'il a beaucoup souffert, Dieu lui aura beaucoup pardonné. Je vous l'ai dit : il a eu la mauvaise chance de naître cinquante ans trop tôt. Il a été condamné par le pape Grégoire XVI en 1832. Dans les années quatre-vingts, il fût devenu sans doute le conseiller du pape Léon XIII, qui l'aurait fait cardinal, et peut-être aujourd'hui on songerait à le placer sur les autels... Là-dessus, parlons de son ami Lamartine...

Cette scène, le chanoine Mugnier venait de la faire surgir d'un coup

dans ma mémoire ; le tableau représentant Lamennais s'était superposé sous mes yeux à la photographie de Huysmans, les traits de « l'apostat » à ceux du « converti ». J'avais esquissé, je l'ai dit, un geste d'interruption. Je l'arrêtai sagement. Emporté par son feu, le chanoine n'en avait rien vu : je le laissai courir sur son erre.

« ... Si Chateaubriand fréquentait Lamennais, c'était pour parler avec lui, non directement de métaphysique et de Dieu, mais de christianisme social et républicain : tous deux croyaient à une transformation inévitable du christianisme (remarquez qu'il ne dit presque jamais « catholicisme ») plutôt qu'au dogme lui-même. Avec Lamennais aussi, en marge des grandes idées, il se plaisait à dire du mal des « Philippains ».

» Quant à Béranger, s'il l'aimait, c'était pour la tonnelle, les grisettes et le petit vin blanc... Ces grands hommes, si hautains derrière leur façade, ont ainsi besoin de se détendre parfois en secret. Hortense Allard nous a tout conté, et même peut-être un peu plus que tout... »

L'heure du salut approchait ; je n'en pus savoir davantage. Nous n'eûmes point de troisième entretien. A mon vif regret, car je me rendais compte que les deux premiers demeuraient un peu en l'air, qu'ils appelaient une conclusion. Celle-ci, eût-elle pris la forme d'un réquisitoire impitoyable ? Malgré des sévérités inattendues, je ne saurais le croire. Pour ceux qu'il aimait, pour Chateaubriand surtout, l'âme de l'abbé débordait d'une charité tout évangélique.

MAURICE LEVAILLANT

CHRONIQUE DES LIVRES

ESSAI SUR LA PSYCHOLOGIE DE L'INVENTION DANS LE DOMAINE MATHÉMATIQUE

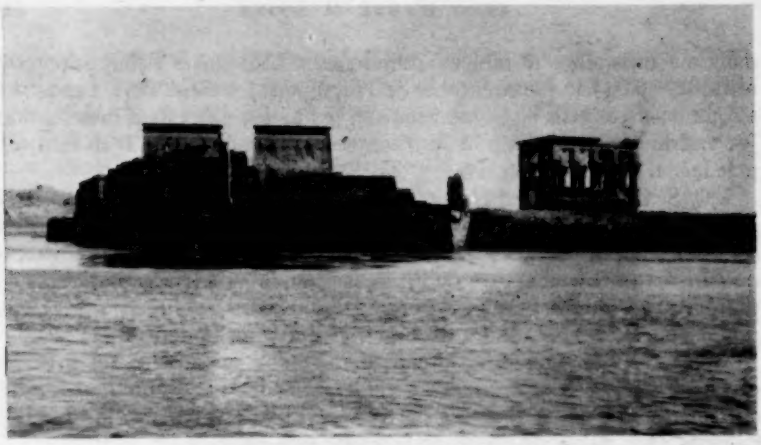
par Jacques HADAMARD *(Albert Blanchard)*

L'AUTEUR de cette étude est l'un des plus grands mathématiciens du monde, de la lignée d'Henri Poincaré, dont il était le cadet de onze ans, et d'Einstein, plus jeune que lui de quatorze. M. Hadamard, qui a célébré ses quatre-vingt-quatorze ans en décembre dernier, est aussi un philosophe et un écrivain de mérite. C'est dire que son travail, développant un cours professé en 1943 à New York, séduira non seulement les amants de Dame Mathématique, mais aussi tous ceux qui s'intéressent au phénomène mystérieux de l'invention — et aussi à la vie, parfois si pittoresque, des grands mathématiciens.

M. Hadamard écrit avec une grande clarté, en rapportant des quantités d'exemples et d'anecdotes tirés de sa longue expérience. Lui aussi, comme Poincaré, pense que l'invention mathématique est fille de l'inconscient. Il cite la fameuse histoire montrant son illustre confrère recevant la révélation des fonctions fuchsiennes comme il pénétrait dans un omnibus. Il aurait pu rapporter le même trait pour le chimiste Kekule, qui découvrit la valence en montant sur l'impériale d'un autre omnibus. « Bosse des mathématiques », incubation de la découverte, pensée sans mots à l'aide d'images mentales, tout est à lire dans ces 134 pages dont la verve égale l'érudition.

P. R.

(Suite de la chronique des livres page 154.)



LE BARRAGE D'ASSOUAN, MENACE POUR L'ÉGYPTE

par R. A. Schwaller de Lubicz

Dans un récent article publié par le *Figaro littéraire*, Pierre Mazars jette un cri de détresse au nom de l'archéologie, à propos de la disparition d'un grand nombre de monuments de l'ancienne Egypte que va provoquer la construction projetée d'un immense barrage sur le Nil. Cette question nous affecte personnellement puisque nous avons, au cours de quinze années d'études sur place, pu réaliser les relevés précis et complets d'un temple pharaonique. Ceci nous permet d'apprécier plus clairement les conséquences que va entraîner l'exécution de ce projet, grandiose de conception mais discutable quant aux effets qui vont en résulter.

M. Pierre Mazars dit : « *D'un côté des millions de fellahs qui attendent du barrage une vie meilleure. De l'autre, des trésors d'art qui sombreront à jamais. Faut-il sacrifier l'avenir d'un pays à la conservation d'un passé prestigieux? L'économie d'une nation doit-elle céder à l'archéologie et à l'émotion esthétique?* »

Le problème peut être posé différemment. Il y a d'une part la question de l'utilité du barrage et les conséquences qui peuvent en résulter pour l'Egypte, et, d'autre part, il y a l'intérêt archéologique.

Si véritablement l'avenir de l'Egypte était en jeu, la création de ce lac artificiel serait indispensable, mais pourquoi faire ce barrage? Pour électrifier l'Egypte et en faire un pays industriel? Pour canaliser dans les usines une population habituée à vivre au grand air presque jour et nuit? C'est

Ci-dessus Temple d'Isis (île de Philae).

modifier fondamentalement la vie du peuple, tant au point de vue de ses aptitudes de travail et de l'hygiène que de ses mœurs, car la Haute Egypte est depuis toujours un pays agricole qui a vécu de la richesse du sol offerte par le limon du Nil lors de ses crues annuelles. Or le futur barrage retiendra une plus grande quantité encore de ce précieux limon que celle déjà retenue par le barrage actuel.

La captation d'une année de crue du Nil, qui est le but proposé, va constituer une immense surface d'eau de 450 kilomètres de long, atteignant à certains endroits 25 kilomètres en largeur. Ce lac aura pour conséquences certaines, d'une part des infiltrations qui feront monter les eaux souterraines de l'Egypte, et probablement un reflux des eaux vers la Libye, dans l'ancien lit actuellement souterrain de ce fleuve, et, d'autre part, une évaporation intense qui produira des condensations et nécessairement des pluies, bien plus néfastes que bénéfiques pour cette contrée.

Il faut rappeler qu'en Haute Egypte il ne pleut pratiquement jamais : les maisons sont construites en briques crues qui fondraient à la moindre pluie comme du sucre dans un verre d'eau. En 1946, avec environ dix livres égyptiennes, le fellah se faisait construire une jolie maison de briques crues, comprenant le traditionnel rez-de-chaussée où chaque soir il faisait rentrer son bétail, puis un escalier conduisant à l'étage supérieur, logis de la famille. Chaque région ayant, bien entendu, ses coutumes et ses habitations caractéristiques. La construction en terre est simple et économique, et la brique cuite exigerait du bois pour sa fabrication ; or l'Egypte n'a pas de bois.

L'expérience faite en Europe montre que la proximité de grandes accumulations d'eau, comme nos lacs artificiels, attire des concentrations de nuages, et par suite, des orages et des pluies violentes. Il est certain que le régime climatique a beaucoup changé depuis un demi-siècle, par exemple dans les régions du Sud-Est de la France : les toitures plates témoignent qu'elles n'ont pas été conçues pour les intempéries actuelles, car aucune ne résiste aux pluies prolongées qui sévissent particulièrement depuis quelques années. Or on multiplie les barrages et les lacs artificiels pour électrifier le pays et de ce fait on multiplie les orages. Nous en avons un exemple frappant à Castellane dans les Basses-Alpes.

En Egypte, le Delta connaît des pluies d'hiver, mais la Haute Egypte serait anéantie par un régime pluvieux : le soleil et le Nil lui donnent toute sa vie. Le soleil stérilise tout et suffit à lui seul à éviter des épidémies — telle la fièvre typhoïde qui se développerait dans un climat humide et chaud comme à Alexandrie — et la phtisie y est pratiquement inconnue. La sécheresse légendaire de ce pays fait son salut et donne la santé à sa population.

Il est encore un autre mal auquel il faut songer : le salpêtre. L'eau du Nil qui chaque année inonde le territoire au moment de la crue, non seulement apporte normalement un précieux limon, mais aussi lave le sel nitreux qui autrement brûle la terre, ronge les édifices de pierre, et même

de granit. Or le lac artificiel projeté constituera une accumulation d'eau à un niveau tellement supérieur au niveau actuel de la Haute Egypte que fatalement il provoquera une infiltration souterraine et très rapidement une montée de nitre qui rendra le territoire insalubre.

Ce barrage risque donc d'entraîner avec lui deux fléaux : les pluies et le salpêtre.

Il faut avoir vécu en Haute Egypte pour bien comprendre les dégâts que peuvent occasionner quelques heures de pluie. Tout le territoire de la vallée cultivable est fait de limon lentement déposé au cours des siècles : à raison d'un centimètre environ par siècle, il est facile de calculer l'épaisseur du terrain ainsi accumulé depuis plus de dix mille ans. Les routes, les villages, sont construits sur des éminences de terre ; rares sont dans la vallée les saillies rocheuses. Lorsque les pluies ont un peu de durée c'est la catastrophe : villages entiers détruits, communications coupées, etc. La vallée du Nil est encaissée entre les falaises des hauts plateaux libyques et la chaîne arabique, contrées absolument désertiques sans aucune végétation, d'où, à la moindre pluie, dévalent des torrents d'eau qui arrachent tout.

Pour ne citer qu'un exemple : en 1949, au mois de juin, il y eut à Louqsor un violent orage qui déclencha, deux jours de suite, des averses torrentielles pendant environ *une demi-heure*. Ceci serait peu de chose dans nos pays, mais voici, pour la Haute Egypte, les conséquences de ces deux demi-heures de pluie : un village entier fut entraîné par les eaux dévalant de la montagne arabique ; plusieurs centaines de malheureux sans abris, sans compter les morts et les blessés ; toutes les communications ferroviaires coupées entre Assouan et Louqsor, car le ballast s'était effondré sur une dizaine de kilomètres ; toutes les communications téléphoniques interrompues entre Assouan et Le Caire, les poteaux ayant été arrachés en différents points. Bref, tout le pays compris entre Assouan et Louqsor fut isolé du reste du territoire pendant plus d'une semaine.

Pourquoi, en ce qui concerne l'avenir de l'Égypte, ne pas s'inspirer des sages précautions prises au temps de son glorieux passé ? L'Égypte avait d'abondantes récoltes et nourrissait largement, non seulement sa propre population, environ un tiers du peuple actuel, mais encore les pays limitrophes. Un célèbre passage de la Bible raconte comment les Hébreux, victimes d'une disette, demandèrent du blé au Pharaon. Les impôts en grains que les Romains tiraient de l'Egypte sont non moins célèbres. Donc l'Egypte était riche, très riche même, et enviée des pays qui l'entouraient et tous rêvaient de la conquérir et de l'asservir.

Pendant la glorieuse période où Thoutmès III — et plus tard Ramsès — tint en échec les populations asiatiques, l'Egypte débordait de richesses, et pourtant même l'actuel barrage d'Assouan n'existait pas. Les Anciens n'ont pas voulu faire une réserve d'eau au sud de la Haute Egypte, et sans doute avaient-ils de bonnes raisons pour cela car aucun travail humain ne les a fait reculer. Il suffit de citer le transport de blocs de granit

de plusieurs centaines de tonnes, comme les obélisques, d'Assouan à Héliopolis distants de plus de 900 kilomètres, pour faire comprendre que le maniement de telles masses n'était pas pour eux un exploit exceptionnel.

Au temps de Ramsès II l'empire pharaonique s'étendait vers le sud jusqu'à Napata (lat. 18°28'), doublant presque le territoire proprement dit des « Deux-Couronnes », et pourtant jamais il ne fut question d'un réservoir d'eau en Nubie. Par contre, pour pouvoir irriguer le Delta en dépit d'une crue trop faible, les Anciens établirent une déviation du Nil à partir d'Assiout, en faisant un canal de plus de 300 kilomètres de long, l'actuel Bahr Youssef, afin d'accumuler pendant la crue une grande réserve d'eau dans une dépression naturelle aménagée à cet effet, le lac Moeris (l'actuel Fayoum) qui, d'après Hérodote, avait une profondeur de 92 mètres, et dont il ne reste plus actuellement que le lac Karoun. Cette importante réserve permettait de suppléer aux années de crue insuffisante. On avait d'ailleurs, récemment, projeté de faire une semblable réserve en utilisant une dépression du terrain située au sud du Fayoum, le Wadi Rayan. Ceci eût été sage...

Il est extrêmement curieux de constater que notre civilisation occidentale, au fur et à mesure qu'elle avance à pas de géant vers de nouvelles découvertes, prend conscience qu'elle court en même temps vers sa ruine. De plus en plus, des cris d'alarme sont lancés de toutes parts pour « sauver la Nature ». De plus en plus les savants se penchent sur le passé de la terre et de notre civilisation.

Sur chaque continent, des réserves se créent (chaque année plus nombreuses) afin de sauvegarder quelques échantillons — tant de végétaux que d'animaux — bien près de disparaître à cause de la rage dévastatrice de l'humanité. Pour ne donner qu'un exemple, citons la mission de Jean Dorst qui se propose de sauver de la destruction les îles Galapagos avec l'appui de l'Union Internationale pour la conservation de la Nature et de l'U.N.E.S.C.O.

« *La biologie, tout comme l'histoire humaine, a ses hauts lieux, théâtres de phénomènes particuliers, où les conditions sont telles qu'elles nous facilitent la compréhension de l'une ou de l'autre des lois biologiques qui régissent les êtres vivants.* » (*Naturalia*, août 1959.) Et Jean Dorst conclut son article en souhaitant que l'homme arrive ainsi à protéger une partie du monde naturel qu'il avait commencé à détruire « *avec une inconscience peu commune* ».

Dans *La Nature* (n° 3292, août 1959), Jean Dorst écrit encore, à propos de ces îles étranges : « *Ce monde si spécial, qui doit permettre de résoudre beaucoup de problèmes, sera sauvé par une équipe internationale. C'est là une initiative heureuse que l'on aimerait voir se renouveler dans d'autres régions du globe.* »

Le vœu formulé par Jean Dorst pour l'histoire naturelle est aussi valable pour l'histoire de notre humanité, dont un des plus anciens et le plus complet témoignage est incontestablement l'Egypte.

Le lac artificiel, s'il compromet le climat sec qui a sauvegardé les édifices pendant des millénaires, sera responsable, non seulement de l'immersion des temples de Nubie, mais également de l'effondrement des temples de Haute Egypte ou de leur ruine à brève échéance par le salpêtre. Le transport éventuel de monuments dont les bases sont déjà rongées par le sel est impossible.

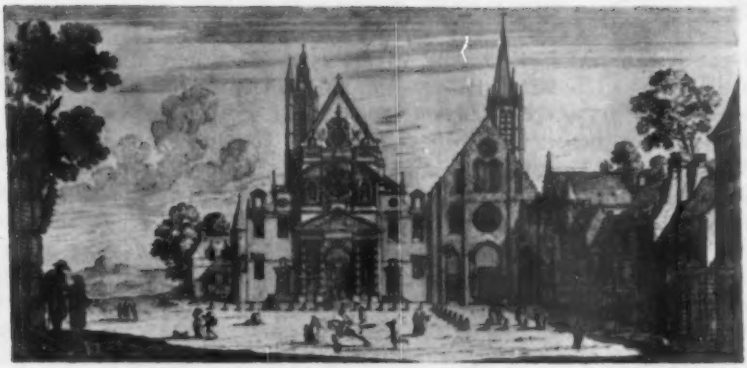
Quant aux monuments de Nubie, comment peut-on songer à les déplacer, à les exhausser, ou à en faire don à ceux qui collaboreront aux dépenses colossales exigées par de tels travaux? Abou-Simbel est creusé dans la roche, c'est ce qui fait son caractère. Philae fait corps avec sa petite île... On ne peut pas plus déplacer un temple d'Egypte que l'on ne peut songer à déplacer une de nos cathédrales. La cathédrale de Reims a été construite pour Reims, le lieu du couronnement, et Notre-Dame de Paris pour rester sur son île. Il serait impensable de transporter nos châteaux de la Loire, ou de transplanter, pour une raison quelconque, le château de Versailles! Chaque monument fut édifié en vertu d'une raison religieuse ou historique liée au lieu de sa construction.

Lorsqu'on sait que chaque pierre d'un temple pharaonique est taillée suivant des mesures précises, que l'orientation de l'édifice a été religieusement observée, que le matériau — y compris les remplois — fut minutieusement choisi, il semble tout à fait déraisonnable de songer à arracher Abou-Simbel à sa roche ou Philae à son île, pour ne citer que les plus connus. Les égyptologues sont les premiers à reconnaître que les relevés de ces temples, menacés de disparition à cause du barrage, sont insuffisants et demanderaient encore de longues années d'études sur place. *Sur place*, tout est là. Le petit caillou que l'on découvre chaque jour sur un chantier de fouilles et qui apporte la solution si longtemps souhaitée à un problème resté en suspens, la possibilité d'étudier un sous-sol grâce auquel on restituera l'histoire primitive d'un édifice, tout cela sera perdu — au même titre d'ailleurs que les forteresses en briques crues qui jalonnaient la frontière de Nubie.

C'est en 1828 que, pour la première fois, une petite équipe d'hommes, sous la direction de Champollion, descendit, dans un but scientifique, le cours du Nil depuis Wadi-Halfa jusqu'au Caire. Champollion venait de découvrir la clé de lecture des hiéroglyphes et nota sur son passage toutes les inscriptions les plus importantes. C'est à lui que l'on doit bon nombre de notices concernant des édifices aujourd'hui disparus. C'est lui qui a permis de comprendre ce merveilleux passé, il y a à peine cent trente-deux ans, et déjà l'on veut priver l'humanité de cette richesse?

Le trésor de l'Egypte moderne c'est son antique histoire, ce sont ses monuments, merveilles incomparables. Les détruire pour entreprendre une œuvre qui, loin d'apporter le bien-être, sera une cause de ruine, est une initiative qui pour un peuple tout entier nous semble s'apparenter au suicide.

R. A. SCHWALLER DE LUBICZ



LES MONUMENTS DÉTRUITS DE L'ART FRANÇAIS

par Georges Pillement

Une Histoire du Vandalisme en France restait à écrire, il faut féliciter Louis Réau d'avoir comblé cette lacune : l'effroyable bilan des destructions dont ont été victimes nos monuments et nos œuvres d'art donnera peut-être à réfléchir aux indifférents et aux inconscients qui massacrent ou laissent massacrer aujourd'hui encore les édifices qui participent à la gloire de notre pays et contribuent, ou devraient contribuer, à sa richesse touristique.

Ce bilan que dresse Louis Réau [1] est accablant : le vandalisme des Huguenots, celui des chanoines embellisseurs au XVIIIe siècle, celui des sans-culottes à la Révolution, celui de la Bande noire sous l'Empire et la Restauration, celui d'Haussmann et des architectes restaurateurs, celui des Allemands en 1914-1918 et en 1939, complété par celui de nos Libérateurs en 1944, nous ont privés d'édifices et d'ensembles d'une valeur artistique inestimable.

La lecture du livre de Louis Réau est poignante et nous fait, à chaque page, sursauter d'indignation. Mais suivons-le dans le déroulement chronologique des différentes formes d'attentats qu'eurent à subir au cours des siècles les chefs-d'œuvre de l'art français.

Le « vandalisme » apparaît en Gaule avec les monuments païens démo-

Ci-dessus gravure du XVIIe siècle représentant Saint-Etienne-du-Mont et Sainte-Geneviève. Cette dernière église aujourd'hui disparue était à l'emplacement actuel de la rue Clovis.

1. *Les Monuments détruits de l'Art français*, 2 vol. (Hachette.)

lis par les chrétiens et, surtout, avec les invasions germaniques qui à partir du Ve siècle déferlent sur notre pays. Après les Alamans, les Burgondes et les Francs viennent les Goths et les... Vandales. Ces derniers sont les plus dévastateurs et ont laissé leur nom, inventé à vrai dire par l'abbé Grégoire en 1794, à tous ceux qui détruisent ce qui mérite d'être conservé. Les Huns, les Arabes, les Vikings scandinaves et les pirates sarrasins leur succéderont pendant tout le haut Moyen Age. Après les monuments gallo-romains, ce seront les édifices mérovingiens et carolingiens qui seront incendiés, pillés et dévastés par les pirates normands qui débarquent sur les côtes et remontent les fleuves très loin à l'intérieur des terres. C'est ce qui explique en partie que nous soyons si pauvres en édifices antérieurs à l'an mille, alors que nous savons, par les descriptions de l'époque, combien étaient riches et ornés les basiliques et les monastères mérovingiens et carolingiens.

Passons sur les atrocités de la Croisade contre les Albigeois, sur les destructions de la guerre de Cent Ans et sur les églises romanes démolies pour être remplacées par des édifices gothiques. A vrai dire, ceux qui entreprenaient un nouveau temple avaient de bonnes raisons pour démolir l'ancien : il était devenu insuffisant, il avait été incendié, il était vétuste et ils avaient l'excuse de remplacer un beau monument par un autre encore plus beau. En outre, comme il s'agissait d'un édifice utilitaire, il n'était pas question de conserver l'ancien et de bâtir le nouveau sur un autre emplacement. La place était limitée dans les villes du Moyen Age.

Si les Anglais pillent et dévastent les châteaux et les abbayes pendant la guerre de Cent Ans, leurs destructions sont loin d'être comparables à celles des Huguenots pendant les guerres de religion. Les protestants ne se contentent pas de piller les trésors des églises, ils brûlent les tableaux, cassent les statues et vont jusqu'à faire sauter les piliers à la mine. Parfois ils renoncent à ruiner complètement l'édifice contre une importante somme d'argent. Dans son *Discours des Misères du Temps,* écrit pendant l'année fatale de 1562 qui vit les ruines s'accumuler, Ronsard compare les Huguenots aux locustes, ces sauterelles venimeuses de l'Apocalypse, et stigmatise leur saccage systématique des lieux saints. Les cathédrales de Mende, d'Alet, d'Uzès, de Montpellier, de Périgueux, de Valence, l'église d'Hagetmau, sont complètement ruinées. A Orléans, ce n'est pas seulement la cathédrale qui est incendiée et minée, les abbayes et les églises de Saint-Euverte, de Saint-Aignan et Saint-Avit sont saccagées. A Rouen, c'est Saint-Ouen et la cathédrale, à Caen, Saint-Etienne et l'abbaye aux Dames : Caudebec, Saint-Wandrille, Saint-Georges-de-Bosherville, Graville-Sainte-Honorine, Jumièges, Dieppe, Saint-Martin-de-Laigle, Vire, Falaise, Valognes, Bayeux, Coutances, la Chartreuse de Valdieu, près de Mortagne, et cent autres églises, abbayes et prieurés sont par eux maltraités et mis à sac. La France n'est plus, selon le mot d'Androuet du Cerceau, « que désolation, ruines et saccagements ».

Au vandalisme des Huguenots succédera, quand seront pansées les plaies des guerres de religion et que l'Eglise sera de nouveau riche et prospère, le vandalisme embellisseur des chanoines. Ils méprisent l'art gothique et comme il ne peut être question de démolir les grandes cathédrales, ils essaient du moins de les mettre au goût du jour. Saint François de Sales, évêque d'Annecy, ordonne, en 1610, de détruire dans son diocèse toutes les statues « difformes », c'est-à-dire romanes ou gothiques. Son successeur, Germonio, évêque de Tarentaise, déclare dans ses mandements : « Les peintures et les sculptures doivent convenir à la dignité et au décorum de ceux qu'elles représentent de peur que, si elles sont ineptes, elles ne provoquent le rire ou le dégoût de ceux qui les voient. C'est pourquoi, s'il en existe de telles, qu'elles soient effacées ou brûlées ou enterrées au cimetière. »

La Chandelle d'Arras.

Que de chefs-d'œuvre ont disparu alors, sacrifiés par ceux qui pensaient représenter le goût et jugeaient barbares toutes les productions antérieures. « Considérons, écrit l'abbé Laugier qui formula en 1765 le programme des chanoines embellisseurs, les cathédrales gothiques avec les sots ornements que le goût du XIVe et du XVe siècle leur a prodigués. Un affreux jubé se présente. Entrons dans le chœur à travers cette horrible barricade. Des stalles informes, avec de hauts dossiers, masquent la vue des collatéraux. Dans cette partie de l'église règne une fatale obscurité. A mesure que les arts se sont perfectionnés, on a voulu dans nos églises gothiques substituer aux ridicules colifichets qui les défiguraient, des ornements d'un goût plus relevé et plus pur. »

On démolit les jubés et les clôtures du chœur qu'on remplace par des grilles, on transforme les piliers gothiques en colonnes cannelées,

on remplace les vitraux du XIIIe siècle par des vitres blanches, on brûle les stalles gothiques, on brise les anciennes dalles funéraires, on supprime les trumeaux et on taille des encoches dans les tympans pour laisser passer les dais volumineux des processions. Louis Réau nous cite des centaines d'exemples lamentables de ce vandalisme embellisseur qui n'a pour excuse que le mépris dans lequel on tenait l'art des autres époques. Quand l'évêque d'Angers veut se débarrasser de la Tapisserie de l'Apocalypse, en 1782, il ne trouve pas d'acquéreur. Un de ses successeurs, en 1806, s'en servira pour capitonner les boxes de son écurie et recouvrir les vitrages de sa serre. Des voisins feront, de certaines tentures, des descentes de lit.

Les monuments gallo-romains, eux-mêmes, malgré l'admiration que professent les gens de goût pour les ordres classiques ne sont guère respectés. En 1677, Louis XIV fait abattre l'édifice le plus remarquable de l'ancienne Gaule pour agrandir à Bordeaux le château Trompette : les vingt-quatre colonnes corinthiennes des piliers de Tutelle encore surmontées d'arcades et de statues. A Aix-en-Provence, un mausolée antique se trouvait dans l'enceinte du palais des Comtes ; il est démoli avec le palais lorsqu'on bâtit sur son emplacement un Palais de Justice.

Mais c'est à l'époque de la Révolution que le vandalisme triomphe sans contrainte. Les chanoines hésitaient à détruire des œuvres religieuses, ils se contentaient souvent de les déplacer ou de les enfouir sous le dallage du chœur. C'est ainsi qu'on a retrouvé à Chartres des fragments de l'ancien jubé. Mais les Jacobins, ennemis de la religion, la combattaient en détruisant ses temples. Ils commencèrent par briser les statues et tous les emblèmes qui rappelaient la monarchie et la féodalité. Les églises, les châteaux royaux et ceux des émigrés sont livrés au pillage. Alexandre Lenoir réunit dans son musée des Monuments français les épaves de cette effroyable hécatombe d'œuvres d'art. Tout ce qui est métal est envoyé à la fonte et c'est ainsi que disparaissent les pièces les plus précieuses des trésors de Saint-Denis, des cathédrales et des abbayes et d'admirables statues. La Commission temporaire des Arts décide que « tous les tableaux et portraits représentant des individus de la race Capet seront inventoriés et réunis dans un même dépôt et qu'on procédera à leur destruction totale et complète afin que la superstition royaliste ne puisse en recueillir aucun ». On ne se contente pas de détruire toutes les effigies royales, mais aussi les portraits corporatifs de l'Hôtel de Ville de Paris. Ils avaient été peints par Pourbus, Philippe de Champaigne, François de Troy, Carle Vanloo, Roslin, etc., et étaient dans la tradition de ces portraits collectifs de l'école hollandaise.

On vend ou on brûle, pour récupérer quelques fils d'or et d'argent, les tapisseries du Garde-Meuble. Le rapporteur leur reproche « le mauvais goût de leur dessin » : ce sont des tapisseries d'après des cartons de Raphaël et de Jules Romain.

Il serait injuste de ne pas mentionner les efforts qu'ont faits les différentes assemblées pour protéger les œuvres d'art contre le fanatisme révolutionnaire. La Commission des Monuments, appelée d'abord Commission des Savants, est chargée de l'inventaire et de la conservation des œuvres d'art et en juin 1792 la Convention décrète la peine de deux ans de fers contre quiconque dégradera les monuments des arts dépendant des propriétés nationales.

Mais comme d'autre part on doit faire disparaître les armoiries et les emblèmes de la royauté, cela va jusqu'à gratter ou brûler les livres qui sont reliés aux armes. Le fanatisme aura toujours de bonnes excuses et les décrets de la Convention sont inopérants.

On leur doit, cependant, une des institutions de notre époque : le musée, avec tout ce qu'elle comporte d'excellent et de critiquable. Le musée n'est guère qu'un pis-aller quand les œuvres d'art ont perdu leur cadre d'origine. Les Zurbaran de la sacristie du monastère de Guadeloupe sont bien mieux en valeur que s'ils étaient dans un musée. Les arcades du cloître de Saint-Michel-de-Cuxa ou de Saint-Guilhem-le-Désert seraient beaucoup mieux dans leurs lieux d'origine qu'au musée des Cloîtres de New York. Le musée du Louvre et le musée des Monuments français ont recueilli des œuvres qui, sans cela, auraient péri, mais qu'on aurait mieux fait de conserver sur place. La basilique de Saint-Denis et l'église des Célestins étaient de véritables musées, au même titre que l'abbaye de Westminster, et on aurait eu intérêt à les respecter comme tels.

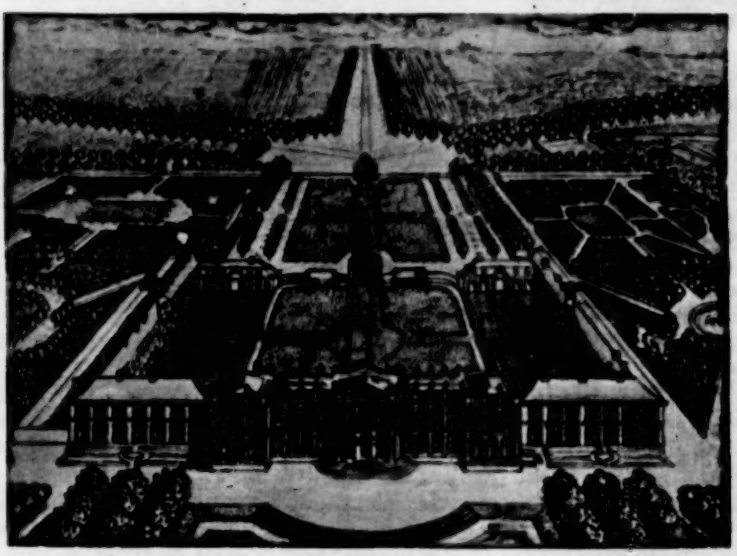
Mais le fanatisme révolutionnaire ne l'aurait pas permis. Et on lit avec tristesse ce véritable martyrologe des monuments de France qu'établit Louis Réau quand il nous décrit les églises, les cathédrales, les châteaux qui ont été détruits ou mutilés. A Troyes, quinze églises ainsi que le palais des comtes de Champagne et sa collégiale sont démolis, à Reims, douze églises disparaissent, dont Saint-Nicaise avec son cloître, en même temps qu'on détruit le tombeau de saint Remi et le cloître des chanoines de la cathédrale. Paris avait à la Révolution plus de trois cents églises, sur lesquelles il n'en reste que vingt-sept. A Arras, toutes les églises sont démolies, y compris la cathédrale et la Sainte-Chapelle, une seule est épargnée ; dans le Nord disparaissent la cathédrale de Boulogne-sur-Mer, la collégiale Saint-Pierre-de-Lille — et non pas seulement son tombeau de Louis de Mâle, comme le croit Louis Réau — la cathédrale de Cambrai, l'abbatiale d'Anchin, la collégiale de Cassel, Notre-Dame-la-Grande de Valenciennes.

Les grandes abbayes sont sacrifiées, leurs acquéreurs n'ayant eu en vue que la vente des matériaux : Cluny, Charlieu, Cîteaux, Morimond, Jumièges, Saint-Wandrille, Saint-Evroul, Bonport, Mortemer, et mille autres depuis Saint-Martin-de-Tours, Marmoutier et Cormery jusqu'à Saint-Martial de Limoges et Clairvaux.

Que de châteaux disparaissent dans la tourmente avec les collections qu'ils renfermaient : Gaillon, Saint-Maur, le grand château de Chantilly,

Châteauneuf-sur-Loire, l'Isle-Adam, la Ferté-Vidame, Chanteloup, la Vauguyon, Négrepelisse, Tourves, la Tour d'Aigues.

Les ameublements royaux et les biens confisqués sont dispersés à vil prix et partent pour l'Angleterre, la Pologne et la Russie. « Les Français, écrivait Burke, se sont montrés les plus habiles artisans de ruines qui aient jamais existé au monde. Ils ont renversé leur monarchie, leur commerce et leurs manufactures. Ils ont fait nos affaires, à nous leurs rivaux, mieux que vingt batailles n'auraient pu le faire. »



Château de Crécy.

Les destructions continueront sous le Consulat, sous l'Empire et sous la Restauration. On a enlevé les plombs des toitures, les édifices sont vides, leurs vitres brisées. Lorsqu'on n'en a plus l'utilisation, on n'envisage pas de les réparer. On tirera profit des matériaux. A Soissons, c'est l'évêque qui vend à un entrepreneur de démolitions, malgré les protestations des habitants, Saint-Jean-des-Vignes, alors que, déjà, trois ou quatre abbayes ont disparu, parmi les plus vénérables de France.

La France, en 1800, ressemblait à un chantier de démolitions. Tous les témoignages des Anglais qui viennent sur le continent après la paix d'Amiens sont concordants. Chateaubriand écrit, mélancoliquement : « A droite et à gauche du chemin se montraient les châteaux abattus ;

de leurs futaies rasées, il ne restait plus que quelques troncs équarris sur lesquels jouaient des enfants. On voyait des églises abandonnées dont les morts avaient été chassés, des clochers sans cloches, des cimetières sans croix, des saints sans tête, lapidés dans leurs niches. Saint-Denis était découvert, les fenêtres brisées : la pluie pénétrait dans ses nefs verdies et il n'y avait plus de tombeaux... »

Cette frénésie démentielle de destruction est continuée sous l'Empire et la Restauration par les pouvoirs publics, les autorités religieuses et, surtout, par la Bande noire. Le couvent des Célestins est transformé en caserne de gendarmerie ; malgré les supplications de Lenoir, le cloître est démoli en 1801. En 1802 on perce la rue de l'Abbaye et on sacrifie la Chapelle de la Vierge et le Réfectoire de Saint-Germain-des-Prés, ces deux chefs-d'œuvre de Pierre de Montereau avec leurs splendides vitraux ; en 1808, on rase l'église Saint-André-des-Arts ; en 1801 l'abbaye de Saint-Victor et les Cordeliers ; en 1813 les Grands Carmes. On démolit le Grand Châtelet de 1802 à 1810 : « sa masse est hideuse et nuisible à la circulation ».

A Toulouse, l'église des Jacobins est transformée en écurie et le génie militaire détruit deux des galeries du cloître. Les cloîtres romans de la Daurade, de Saint-Sernin et de la cathédrale sont rasés. A Montpellier l'église Notre-Dame-des-Tables est abattue en 1806, à Vienne c'est le cloître de la cathédrale. Les plus beaux châteaux de France sont menacés : en 1802, c'est celui de Châteauneuf-sur-Loire, en 1803, c'est celui de Challeau, attribué à Pierre Chambige, en 1805, c'est celui de Richelieu, démoli par la bande noire.

L'ancien consul Roger-Ducos à qui l'on a fait don du château d'Amboise en démolit une partie entre 1806 et 1810 pour diminuer les frais d'entretien. Louis Réau cite encore Bellevue, Chanteloup, Blérancourt, Crécy, Gaillon et le donjon de Montereau et, à Paris, en 1824 la démolition de l'hôtel Thélusson, bâti par Ledoux, pour le percement de la rue Laffitte. Mais il y a bien d'autres châteaux dont j'ai signalé la démolition à cette époque dans *Saccage de la France* et bien d'autres hôtels dont j'ai fait le recensement dans *Destruction de Paris*. M. Louis Réau aurait pu être plus complet. Ce sont les destructions les plus récentes qui peuvent le mieux donner à réfléchir à nos contemporains.

Il ne donne que trop peu d'exemples des démolitions sous Louis-Philippe et le Second Empire et du vandalisme des Ponts et Chaussées et des chemins de fer. Il signale que ces derniers, qui à Arles ont massacré les Alyscamps, voulaient faire passer une ligne par le cloître de Moissac et que, pour élargir une route, on a démoli à Domfront la façade d'une belle église romane et les quatre premières travées de la nef. Mais il faudrait signaler encore la splendide maison gothique à arcades du XVIe siècle, à Saint-Yrieix, sacrifiée pour le passage d'une route secondaire et, dans les villes, les exemples les plus regrettables des édifices sacrifiés à l'alignement.

Il n'oublie pas le vandalisme restaurateur qui se manifeste dès la Restauration à Saint-Denis, à Saint-Yved-de-Braisne, à Saint-Ouen-de-

Rouen, rend justice à Viollet-le-Duc avec un peu trop d'indulgence pour ses erreurs, oubliant les principales — les modifications apportées aux façades latérales de Notre-Dame-de-Paris, le musée des Augustins de Toulouse — mais signalant les bévues de ses disciples : Abadie, Ruprich Robert, Boeswillwald et Revoil.

Il aurait pu s'étendre davantage sur les ravages dus à Haussmann et sur les démolitions inconsidérées du XXe siècle, car le vandalisme continue de sévir de nos jours. Mais il a changé d'étiquette. Il est devenu social et utilitaire.

En France, les grands édifices sont sauvés. Il ne viendrait plus à l'esprit d'un général, comme le faisait le général Christophe en 1816, de faire sauter à la mine quelques travées de l'église ou du cloître de l'abbaye des Vaux-de-Cernay pour offrir un divertissement à ses invités. Ou à un Saint-Simon de proposer un ballot de billets de banque pour acheter Notre-Dame et la démolir. Mais que d'ensembles restent menacés, que de maisons d'accompagnement disparaissent jour après jour alors que les plans de restauration du Marais, du faubourg Saint-Germain et de Montmartre restent lettre morte, que le réfectoire des Bernardins est toujours une caserne de pompiers.

Je m'étais réjoui dans une chronique précédente de pouvoir constater que le ravissant château de Sucy-en-Brie ait été respecté ainsi que les arbres de son parc lorsqu'on a construit au milieu de celui-ci une série de H.L.M. Mais un lecteur m'écrit que l'affectation qu'on lui destinait n'ayant pas été retenue — un asile de vieillards — sa démolition était de nouveau envisagée.

Tant que nos dirigeants n'auront pas pris véritablement conscience de leur devoir dans ce domaine, tant que trop d'architectes accepteront de démolir des œuvres de qualité pour construire des immeubles nouveaux, tant qu'on ne fera pas l'éducation d'une population trop souvent indifférente ou mal informée, le vandalisme continuera de sévir.

GEORGES PILLEMENT

IMAGES DE PARIS

par DENISE BOURDET

PIERRE DANINOS

DEUX brèves, une longue : Daninos. Le nom est joli, se prolonge en écho plaintif, est assez singulier pour frapper, assez simple pour être retenu aisément. « C'est un nom méditerranéen, m'explique le Français qui l'a rendu célèbre. Il y a des Daninos grecs, italiens, espagnols. J'aimerais pouvoir vous dire que je suis monté à Paris à l'âge de dix-huit ans, mais comme j'y suis né en 1913, je n'ai eu qu'à y rester. Je voudrais pouvoir ajouter que j'écrivais des poèmes sur les bancs de Janson-de-Sailly, je n'ai pas eu cette précocité, et je ne peux même pas prétendre que j'étais le meilleur en narration. Cependant je n'étais pas le dernier de la classe, et j'ai reçu pour avoir été trois fois premier dans l'année, une médaille de bronze, la voici, que je conserve pour la montrer parfois à mes enfants (il a une fille et deux garçons) qui n'en sont nullement impressionnés. J'ai passé mes bachots, mais j'ai dû, dès ma dix-septième année, gagner ma vie. Mon oncle était directeur de la revue *Tennis et Golf*, j'ai commencé ma carrière d'écrivain par des articles sur le tennis, des reportages sur la coupe Davis, ce qui m'a fait faire quelques voyages. Je jouais d'ailleurs au tennis moi-même, et pas si mal puisqu'une fois je suis arrivé en finale au championnat de France Juniors. Mais cela non plus n'impressionne pas davantage mes enfants, l'aînée a dix-sept ans, que ma médaille de bronze. »

Ces enfants, dont les lecteurs de Daninos peuvent se faire une idée assez juste, car il a souvent décrit leurs façons de parler, de sentir, ou d'agir, les surprises-parties ou plutôt les surpattes qui ont lieu chez eux, aucun bruit, bien que ce soit jeudi, ne révèle leur présence

dans ce sixième étage d'un grand immeuble de Neuilly où je suis venue voir leur père. Il est vrai que c'est au septième étage qu'il me reçoit, dans le vaste atelier donnant sur une terrasse, qui lui est un refuge et un cabinet de travail.

« Là, dis-je, vous êtes vraiment installé dans le silence. — C'est ce que vous croyez, comme tout le monde, parce qu'il a suffi que vous soyez là pour que dans le chantier d'en face on ne tape pas sur des tôles. Bruit qui me martyrise, au point qu'excédé, je suis parti un jour pour Zermatt chercher le silence dans un hôtel isolé en pleine montagne. Au matin, à l'heure où à Paris commençait mon supplice, j'entends taper. J'ai cru d'abord être victime d'une obsession nerveuse. Hélas, on profitait de la morte-saison pour ajouter une aile à l'hôtel.

« Bien souvent, continue-t-il, j'ai à supporter ces malchances. Un été, par exemple, où j'étais à Guéthary, Raymond Queneau me dit : « Si vous voulez faire un bon déjeuner, allez jusqu'à Sauveterre-de-Béarn manger du confit d'oie à l'hôtel de France. » Je téléphone, sans donner mon nom, disant seulement de retenir une table pour deux grandes personnes et quatre enfants. Le quatrième étant un ami des miens, qui ne se suffisent jamais à eux-mêmes. Je retéléphone encore avant de faire les quatre-vingts kilomètres de route pour redire : c'est bien entendu, à deux heures une table pour six, deux grandes personnes et quatre enfants. Nous arrivons vers deux heures un quart et je vois à une bonne table près de la fenêtre deux grandes personnes et quatre enfants en train de déjeuner. Je dis à la patronne : « J'avais pourtant téléphoné... » Elle me répond : « Mais j'ai demandé à ce monsieur si c'était bien lui qui avait téléphoné deux fois, il m'a dit oui. » Enfin on nous case tant bien que mal, et au dessert on m'apporte le livre d'or à signer. La patronne en lisant mon nom s'écrie : « Mais alors, M. Daninos, c'est donc vrai tout ce qui vous arrive... » Et elle alla chercher un vieil exemplaire de *Sonia* pour que je le lui dédicace.

« Et dernièrement encore, tenez : à un gala de l'Alhambra j'avais fait la queue pendant vingt minutes pour déposer mon vestiaire. Pour ne plus attendre à la sortie, je décide à l'entracte d'aller le reprendre. La dame du vestiaire n'était plus là. Je vais aux toilettes, je l'y trouve. Elle cumulait ces deux fonctions. Je lui dis : « Soyez assez gentille pour aller me chercher mon vestiaire, car je serai pressé de m'en aller tout à l'heure. — Soit, me répondit-elle, mais alors gardez-moi mes lavabos. Et attention à ma soucoupe. » J'acquiesçai tout en priant le bon Dieu pour qu'il n'entre personne de connaissance, quand arrive Queneau. Encore lui. Quand il ressort, il s'étonne de me trouver toujours là. Je lui en donne la raison. « C'est trop drôle, s'esclaffe-t-il, je vais garder les lavabos avec vous. » Mais les clients, après avoir fait mine de fouiller dans leur poche, et ne voyant pas la préposée, passaient devant la soucoupe sans rien mettre dedans.

Alors Queneau les rappelait à l'ordre : « N'oubliez pas le service. » Et quand la dame revint avec mon vestiaire, nous fûmes fiers de lui montrer qu'elle avait encaissé quatre ou cinq pièces de plus. »

Ces mésaventures me feraient rire, si je ne voyais qu'elles n'arrachent pas un sourire à Daninos. Non qu'il les prenne au tragique, bien sûr, mais ce n'est que dans ses yeux que j'aperçois ce point d'ironie, dont l'équivalent typographique n'a pas été trouvé pour ponctuer les textes des écrivains humoristiques. Ce qui m'amène évidemment à lui poser la fatidique question : « Que pensez-vous de l'humour ? »

« D'abord me dit-il, on ne m'a reconnu de l'humour qu'assez tard. Avec *Sonia*, Sonia que mes chroniques au *Figaro* devaient faire connaître, et qui apparut pour la première fois dans *L'éternel Second*, mon quatrième roman, paru en 49. Le premier, *Le Sang des Hommes* publié parallèlement à Rio de Janeiro et à Lausanne, avait pour toile de fond la Campagne des Flandres et la retraite de Dunkerque, dont mobilisé en 39 comme agent de liaison avec un bataillon anglais, j'avais vécu la pénible aventure. Avec *Méridiens* publié en 45, j'évoquais mon séjour dans un hôpital anglais dans le Chester, mon départ pour l'Amérique du Sud, et mes difficultés à écrire et faire paraître ce *Sang des Hommes*. Après *Eurique et Amérope*, dont l'action se situe sur une planète « la première à droite en sortant par la voie lactée » et *Le Roi Sommeil* sorte d'éloge du rêve, *Le Carnet du Bon Dieu* me valut en 47 le Prix Interallié, mais pas un gros tirage, ce prix n'ayant pas encore l'importance qu'il a eue plus tard. Ce n'est vraiment qu'avec *Sonia, les autres et moi* que j'ai commencé à atteindre une large audience. »

Et acquis le droit à l'humour, du moins à son avis, car au mien il l'avait déjà dans ses précédents romans. Mais, je reviens donc à la charge : quelle est votre définition de l'humour ? Daninos éteint ses yeux et serre davantage ses lèvres minces pour me dire d'une voix neutre : « Je dois vous avouer que rien ne me plonge dans un état plus attristant que d'avoir à répondre à cette question. »

Comme je ne veux pas l'affliger, je lui parle alors des 800 000 exemplaires vendus en France des *Carnets du Major Thompson* et de leur traduction dans dix-sept pays. « Ce Thompson, me répond-il, né de mon imagination, est devenu tout compte fait, beaucoup plus connu que moi. J'ai d'abord comme vous savez, passé assez longtemps pour n'être que son traducteur. Dans les librairies les anglomanes réclamaient le livre dans le texte original. J'aurais pu craindre qu'apprendre que j'en étais l'auteur ne décourageât les acheteurs. C'est une impression curieuse de se sentir évincé par son personnage. Dans mon esprit, le major n'était qu'un simple porte-parole à l'abri duquel je pouvais me dissimuler, mais il m'a complètement supplanté.

» Dans un hôtel à Château-d'Oex où j'étais allé passer les fêtes de

Noël, j'avais apporté cinq ou six dossiers de notes accumulées depuis plusieurs années sur le comportement des Français. Je prends beaucoup de notes. Je crois au système des notes. Il y avait longtemps que je voulais écrire un livre sur les Français, leurs travers, leurs maniaqueries, leurs qualités et leurs défauts. Mais je n'osais le faire à la première personne, je ne me sentais pas le droit de faire moi-même le portrait et la satire de mes compatriotes. Je cherchai à passer la plume à quelqu'un d'autre, je pensai à un Turc, à un Persan, à un Chinois. Quand soudain, une nuit dans un songe, m'apparut un visage écarlate barré d'une moustache blanche, celui d'un major que j'avais connu pendant la retraite de Dunkerque. En combinant ses traits avec ceux de quelques autres officiers anglais, je fis naître au milieu de cette nuit suisse le major Thompson. Je vécus alors une véritable expérience de dédoublement. Les notes que j'avais rassemblées sur les Français, je les vis avec un autre œil, celui de Marmaduke Thompson. Je les transcrivais beaucoup plus comme si elles étaient les siennes que les miennes. Il n'est pas douteux que si j'avais écrit le livre moi-même, sans qu'il s'agisse officiellement d'une traduction, il aurait eu beaucoup moins de succès. Aussi il ne me paraît pas injuste que le major Thompson figure au Musée Grévin, et pas moi. Il y est abonné au *Times*. Il reçoit le journal tous les jours 10 boulevard Montmartre. Il y reçoit également un nombreux courrier provenant de firmes qui se procurent les adresses des abonnés du *Times*, et qui lui proposent des frigidaires, des aspirateurs, des croisières ou de nouvelles polices d'assurance sur la vie... »

Je profite de cet instant où Daninos s'attendrit légèrement sur la longévité de sa créature, pour lui demander pour la troisième fois : Mais enfin, qu'est-ce donc que l'humour ?

Il sort de sa courte rêverie pour me dire : « Un expert m'a déclaré un jour que l'humour était une fausse naïveté qui suspend l'exercice d'une évidence sociale, et qu'à force de mettre de l'absurde dans la logique, l'humoriste était guetté par la neurasthénie. Un autre m'avait dit : c'est le contraire du postulat d'Euclide. Comme j'ai totalement oublié ce qu'est le postulat d'Euclide, peut-être parce que je ne l'ai jamais su, il est donc possible que je fasse le contraire sans m'en apercevoir. Un jour, accablé par l'éternelle question, j'ai répondu à la radio : l'humour c'est une caricature de la tristesse. Ce qui ne voulait rien dire. »

Mais si. Cela définit assez bien l'humour daninosien. Le dernier né de Daninos, M. Blot, n'est pas un personnage gai. « Mais l'humour dit Daninos, n'a jamais été pour moi une chose gaie. Personnellement, je n'aime guère le mot « gai ». Ce qui fait rire n'est pas forcément gai. » Littré, je l'avais cherchée, donne la définition suivante de l'humoriste : qui a souvent de l'humeur, difficile à vivre... (Alceste était donc un humoriste.)

« Pour en revenir à M. Blot, reprend Daninos à qui n'avait sûrement pas échappé ma minute de distraction, je l'ai conçu comme un personnage en grisaille, traversant la vie en filigrane, et qui est jeté dans une aventure qui lui fait voir les deux côtés de la barricade, l'ombre et la lumière, l'anonymat et la célébrité. J'ai pensé à lui faire gagner les vingt millions que rapporte *le grand concours du Français moyen* pour lui permettre précisément de faire sa confession de Français moyen, actuaire, c'est-à-dire spécialiste en statistiques d'une compagnie d'assurances. Le livre que publie Hachette ce ne sont pas seulement les « propos » parus dans le *Figaro*, mais de nombreuses autres pages, notamment la vie sentimentale de M. Blot. »

M. Blot est amoureux de sa secrétaire. Sa femme lui fait des scènes de jalousie, sa vie conjugale devient un enfer — même pas : si ennuyeuse que rentrer chez lui le soir après avoir, au prix de mensonges humiliants, volé quelques heures de plaisir, lui paraît une accablante obligation. En cela M. Blot ressemble à quantité d'époux infidèles ou mal mariés. M. Blot s'appelle légion. Où M. Blot devient insigne c'est quand il a toute la minutie d'observation de Daninos, ce qui n'est pas si fréquent chez le Français moyen. En fait, du Français moyen M. Blot n'a que le passeport : taille moyenne, front moyen, nez moyen, bouche moyenne. Physiquement M. Blot est si banal qu'on ne le remarque pas. Il est transparent dit-il, le dernier dont la vendeuse, la dame du vestiaire, la demoiselle des postes, le caissier d'une banque, perçoivent la présence. Mais phosphorescent aux yeux des personnes qu'il voudrait éviter, et toujours le premier, l'été dans les casinos, que choisit le prestidigitateur pour le faire monter sur la scène, et lui tirer les œufs du nez. Mais il n'a pas son pareil pour discerner les travers et les ridicules de ses collègues, de ses chefs, ou du grand patron, enregistrer leurs conversations, surprendre celles de ses voisins au restaurant, au cinéma, dans le train. M. Blot, lui aussi, doit prendre des notes, et ne manque ni de jugement, ni de raisonnement, ni d'une philosophie désabusée qui lui permet de supporter « la vie courante, qui continue à courir pardessus tous les obstacles, où l'imprévu ne survient jamais, ou du moins jamais quand on l'attend ». Si tous les Français moyens étaient comme lui, ils seraient des Français... exceptionnels. En outre M. Blot a autant d'humour que Daninos.

« Pourquoi pas ? me dit celui-ci. Et puisque vous voulez absolument une définition de l'humour, je vais vous en donner une : c'est la chose la plus commune du monde. N'avez-vous pas remarqué que vous entendez sans cesse des gens avouer qu'ils ne connaissent rien à la musique, qu'ils ne savent pas faire une règle de trois, ou qu'ils ne comprennent pas l'art abstrait ? Mais jamais vous n'entendez quelqu'un avouer : je manque totalement d'humour. C'est bien la preuve que tout le monde en est pourvu. »

Enrichissements de la Bibliothèque Nationale

Les Bibliothèques sont ces lieux privilégiés où l'on aimerait, si même on n'a pas à y faire de recherches, venir y jouir de l'épaisseur d'un silence introuvable en d'autres lieux. Dès leurs vestibules où ceux qu'on y rencontre ont déjà posé sur le visage un masque de recueillement, on devine qu'ils s'apprêtent à plonger dans les muettes profondeurs d'aquarium que sont les salles de travail.

Plus préservée qu'aucune autre du bruit et de l'agitation, la Nationale pourtant est constamment animée par de fréquentes expositions, et M. Julien Cain a raison de dire qu'une bibliothèque n'est vivante que dans la mesure où elle se transforme et s'enrichit. A travers plusieurs siècles, aux manuscrits et aux livres sont venus s'ajouter les monnaies, les médailles, les cartes et les plans, les partitions musicales et les estampes. Le but de la dernière exposition est de montrer ce dont elle s'est enrichie dans ces domaines, par des dons, des legs, des dépôts et des achats, de 1945 à 1960.

Dans la petite salle qui précède la galerie Mazarine sont accrochées quelques-unes des 12 000 cartes que les services hydrographiques de la Marine ont remis en dépôt à la Nationale. Ces portulans du XVIe et du XVIIe siècle enchantent le regard par leur fraîcheur, avec leurs roses des vents dorées, leurs montagnes vertes, leurs collines roses, leurs fleuves bleus, et ces océans et ces mers où les monstres marins, les frégates et les combats navals contre les pirates barbaresques jalonnent les routes de la navigation. Tableaux du monde dont les inexactitudes géographiques font imaginer le mystère, quand les caravelles avaient des voiles et non des ailes.

Dans la Galerie Mazarine, des vitrines font subir inévitablement leur supplice de Tantale au visiteur. On ne voit que la seule page d'un livre, un seul feuillet de manuscrit, un seul verso d'une lettre, et entre soi et les pièces les plus intéressantes se dresse toujours le dos obstiné d'un lecteur appliqué, qui ne cède pas la place. Pourtant grâce à la complaisance de M. Jacques Suffel, bibliothécaire à la Nationale, qui m'accompagnait dans ma visite, j'ai eu le privilège que s'ouvre pour moi une de ces cages de verre, et de regarder plus d'une des merveilleuses peintures sur parchemin qui illustrent l'*Histoire de la Destruction de Troie la grande* par Guido della Colonna, acquise par la Bibliothèque Nationale en 1953 pour 20 millions de francs. Cet admirable exemplaire fut écrit et enluminé par Jean et François Colombe pour Aimar de Poitiers, grand-père de Diane. Et sur la page de garde on lit tracée d'une haute écriture cette affirmation signée Diane : *Ce livre est à moy.*

Parmi les dons du baron Maurice de Rothschild on remarque un des plus fameux manuscrits de la bibliothèque de Jean de Berry,

décoré de vingt-cinq peintures, *Les très belles Heures de Notre-Dame.* Et le baron Henri de Rothschild qui de son vivant avait déjà donné cinq mille autographes, a légué à la Nationale sa collection entière d'imprimés et de manuscrits. On lui doit de voir exposé entre autres l'un des plus beaux livres catalans à peintures qui soient, le *Bréviaire de Martin le Vieux, roi d'Aragon*, ou les dessins originaux de Boucher pour les œuvres de Molière, les croquis de costumes pour les opéras représentés à Paris et Versailles de 1739 à 1767, ou un *Gargantua* avec reliure italienne en maroquin rouge du XVIe siècle.

La fondation Singer-Polignac a fait don du manuscrit de *La Religieuse*, des lettres autographes à Sophie Volland, et de Diderot encore la Nationale a acheté le manuscrit des célèbres *Regrets sur ma vieille Robe de Chambre.* Acquisition également, les fragments des manuscrits de la mer Morte que l'on voit sous plaques de verre, le manuscrit tibétain relié de bois sculpté, doré et laqué, un évangile russe du XVIIIe relié en velours vert et argent ciselé, et sous un maroquin rouge, le manuscrit des *Illuminations* de Rimbaud, qui coûta 11 millions en 1957. Achetés eux aussi, plusieurs manuscrits de Flaubert. Mais c'est Mme Lucien Graux qui vient de donner celui de la nouvelle qu'il écrivit à seize ans, *Passion et Vérité* qui préfigure *Madame Bovary.* Relié en plein maroquin marron, les épreuves imprimées des *Jeunes Filles en Fleurs* où Proust a fait de sa main d'innombrables corrections, et de longs ajouts sur des bandes de papier collé, a été offert par Mme Gérard Mante-Proust.

Parmi les lettres autographes, il y en a trois de Hugo à Juliette Drouet concernant un moment douloureux de leurs amours, il y a toutes celles de Stendhal à sa sœur Pauline, celles de Chateaubriand à Mme Récamier, et de Rome il lui écrit en 1829 : « J'ai épuisé tout, hors une chose inépuisable, ma tendresse pour vous. » Une cinquantaine de lettres de George Sand au docteur Regnault lui racontent le cours de sa liaison avec Jules Sandeau, une lettre de Vigny à Emile Deschamps affirme son mépris de l'Académie, mais vingt ans plus tard il y sera élu, et une importante correspondance encore inédite de Mme de Staël, est écrite à Adolphe de Ribbing. Celui-ci succédait dans son cœur à Narbonne, et y précéda Benjamin Constant. Une lettre de mars 1796, année de sa rupture avec Ribbing, devait chercher à rassurer sa jalousie, car elle affecte de croire que la mauvaise santé de Benjamin devait le rendre peu propre à l'amour. Et de Constant, une lettre à Saint-Albin envoyée de Dole, où il s'attardait avant de se rendre à Coppet, exhale ses griefs contre Mme de Staël : « Je voudrais bien qu'elle eût moins d'impatience dans le caractère et qu'elle doutât moins facilement des amis qui lui ont prouvé par des faits leur dévouement, mais la nature n'a pas voulu qu'un être humain fût parfait puisque notre amie ne l'est pas. » En revanche, il écrit à Juliette Récamier : « Je ne vis pas sans vous. J'erre blessé à mort

Jamais on n'a aimé comme je vous aime. Jamais on n'a souffert autant que je souffre. »

Des carnets de notes et de croquis de Delacroix, des agendas de George Sand, de Vigny, des carnets intimes d'Anatole France écrits pendant le voyage en Italie qu'il fit après la mort de Mme de Caillavet où il remarque : « Depuis qu'elle est morte il me semble toujours que je lui fais tort » on arrive de la petite Histoire à l'Histoire avec ceux de Pierre Bourdan où il fait le récit des jours d'attente de juin 40, avec une lettre de Max Jacob à Conrad Moricand : « Je t'écris du wagon qui me mène à Drancy », avec les mémoires de guerre de Charles de Gaulle. Le général a fait don de ses manuscrits autographes, brouillons et copies, et des épreuves imprimées et corrigées de ses trois volumes : l'*Appel*, l'*Unité*, *le Salut*. La Bibliothèque Nationale possède donc au complet le travail préparatoire à leur édition.

Si l'on ajoute à tout cela (dont il n'est mentionné ici qu'une infime partie) de magnifiques reliures comme celle à la fanfare aux armes de René de Lucinge, une autre, du XVIIIe, en maroquin citron de Nicolas-Denis Derôme, ou celle, aux armes de la duchesse d'Aiguillon, du recueil de poèmes du petit de Beauchasteau (Minou Drouet du XVIIe siècle) et encore des reliures modernes de Rose Adler ou Legrain, des monnaies et des médailles uniques, des estampes, des photographies, des partitions musicales et des maquettes de théâtre, on aura une idée, par cette sèche nomenclature, de la diversité et de l'intérêt des enrichissements de la Bibliothèque Nationale ces quinze dernières années.

Et quand les cartes et les plans ne seront plus des œuvres d'art, les monnaies que de mauvais aloi, quand les dictaphones et les magnétophones remplaceront les manuscrits et les carnets intimes, et que les longs échanges de correspondance auront complètement disparu des mœurs, le téléphone et l'avion ayant aboli les longues séparations des amis ou des amants, alors la Nationale se trouvant plus en peine d'augmenter ses richesses aura de quoi vivre longtemps sur son passé.

La vie d'une famille parisienne en 1960.

Sur ce thème l'Institut pédagogique national a organisé rue d'Ulm au Musée Pédagogique, une exposition. Pour résoudre les problèmes que pose la vie quotidienne aux familles à budgets modestes, il a fallu un an de travaux et recherches préparatoires aux élèves du Cours Normal d'Enseignement Ménager de la ville de Paris, groupées en équipe sous la direction de leurs professeurs.

Il leur a fallu aussi un brin d'imagination pour créer deux familles types, les Fournier et les Lefèvre. Entièrement inventées elles sont pourtant chacune photographiées en groupe, ce qui dispense de donner

d'elles une description physique, et nous voyons par exemple que Mme Fournier porte des lunettes.

On nous explique qu'elle est institutrice et s'est mariée en 1950, lorsqu'elle venait d'avoir trente ans, avec un employé de banque qui en avait trente-quatre. Quant à M. Lefèvre, agent de maîtrise, à trentre-quatre ans également il a épousé une sténo-dactylo. Plus âgée ou plus jeune que Mme Fournier, ceci n'est pas précisé, on nous dit seulement qu'elle n'a travaillé que jusqu'à la naissance en 1952 de son premier enfant, Isabelle. Cette Isabelle Lefèvre a exactement le même âge que Brigitte Fournier, et son frère Didier est né en mars 1956, tout comme Thierry Fournier. Mais les Fournier plus à l'aise que les Lefèvre, auront pu se payer le luxe, en février 1960, d'un troisième enfant. (J'ai cru comprendre que c'était un garçon.) Cet accroissement de famille oblige les Fournier à déménager. Ils achètent, à Rosny-sous-Bois, un appartement : un F 5 type Logéco. Les Lefèvre en font autant et leur choix se porte sur le même immeuble de Rosny-sous-Bois, mais leur type Logéco n'est qu'un F 3. Les Fournier et les Lefèvre entretiendront-ils des relations de bon voisinage, leurs couples jumeaux d'enfants joueront-ils ensemble, M. Lefèvre citera-t-il en exemple à sa femme Mme Fournier, dont les appointements d'institutrice aident à leur aisance, Mme Lefèvre fera-t-elle remarquer à son mari que s'occupant de tout elle-même à la maison elle lui économise les frais de cette femme de ménage que doivent employer les Fournier, cela on ne nous le dira pas. La vie privée de ces familles modèles, à nous maintenant de l'imaginer.

En revanche nous n'ignorerons rien de leur emploi du temps (dit harmonogramme dans le style de l'Enseignement Ménager de la Seine). Nous savons que le lundi, chez les Fournier comme chez les Lefèvre on vérifie les vêtements, on trie le linge que l'on met à tremper. Le mardi on commence la lessive pour la terminer le mercredi. Le jeudi, consacré aux enfants, on leur fait une toilette plus soignée et ils aident au ménage approfondi de leur chambre. On organise des jeux éducatifs et des promenades instructives. Le vendredi, repassage, classement et rangement du linge. Le samedi, les parents font leur correspondance, et prévoient les menus de la semaine, les courses et les achats à faire. Et le dimanche, promenades, et utilisation des heures libres par une occupation agréable, dessin, peinture, musique. En outre chaque fin de journée doit comporter un moment de détente consacré à la lecture. (On ne va pas jusqu'à leur conseiller le journal, l'hebdomadaire, l'illustré, le roman qu'ils doivent acheter, et libre à nous de supposer leurs tendances politiques et artistiques.)

Mais nous saurons tout de leurs menus. On a décidé que la famille Fournier a besoin d'aliments riches en *protides* tandis qu'aux Lefèvre les *glucides* sont nécessaires. Partant de ces hypothèses, une série de menus appropriés leur sont offerts en exemple, et quand les Fournier

se réunissent autour d'une lotte à la crème, d'un poulet rôti cresson, les Lefèvre n'ont droit qu'à une lotte au beurre ou au poulet haricots mange-tout. La tarte est au raisin chez les Fournier, aux prunes chez les Lefèvre, mais le vendredi on fait maigre dans les deux familles. Cependant tandis que les Fournier dégustent une soupe de poisson, celle des Lefèvre est aux radis.

Mme Fournier doit être mieux considérée par les commerçants de Rosny-sous-Bois que Mme Lefèvre, qui sait si celle-ci n'en souffre pas, comme de la différence de leurs *logeco*, dont l'un a cinq pièces et l'autre trois. Heureusement toutes deux ont leur salle de séjour (avec aire de feu visible) leur salle d'eau, leur meuble de rangement (fi de la vieille armoire de famille) leurs sièges-relax, leurs machines à laver et à coudre, leurs réfrigérateurs et aspirateurs, et leur radio sur table roulante. Un *pagivolt* (catalogue aux pages qui tournent électriquement) nous montre qu'elles ont à peu près les mêmes ustensiles ménagers en pyrex, le même service de table en faïence. Et quelques objets d'un usage indéfinissable, en grès, en bois, en plâtre, qui tiennent de l'art nègre et de l'art abstrait, sont posés çà et là, pour nous prouver qu'elles peuvent, selon leur fantaisie personnelle, en embellir leurs *logéco*.

Tout dans cette exposition pédagogique a été prévu, sauf l'imprévu physique ou moral de ces archétypes familiaux. Aussi, ayant examiné avec une profonde attention les harmonogrammes réglant minutieusement les horaires Fournier-Lefèvre, les graphiques en couleurs indiquant leurs budgets et leurs dépenses (rouges pour celles qui sont obligatoires, et en premier lieu les impôts et la Sécurité sociale, verts pour les dépenses fixes, bleus pour les variables) et lu soigneusement quelques pancartes donneuses de conseils, comme : « Pour réaliser l'équilibre du budget il faut établir son train de vie au-dessous de ses possibilités financières, et prévoir ses dépenses non d'après ses besoins mais d'après ses ressources », une dame déclara à sa fille : « Tu n'épouseras qu'un Fournier. Un Lefèvre aime vivre dangereusement. Il n'aurait jamais dû acheter un appartement, c'était prendre un trop grand risque. Pour un oui, pour un non, ce sera la catastrophe... »

DENISE BOURDET

L'HISTOIRE

DE L'ÉMEUTE A L'INSURRECTION

par Pierre Audiat

Existe-t-il une science ou un art des révolutions ? Les émeutes peuvent-elles être préparées, organisées selon une technique précise, puis télécommandées ? Connaît-on les lois qui transforment l'émeute en insurrection, et l'insurrection en révolution ? Quelles sont les conditions requises pour qu'un complot ait chance de réussir ? Les conjurés doivent-ils être assurés d'un appui des forces armées ? Est-il plus utile, pour eux, d'avoir des complices ou des affidés parmi ceux qui détiennent les pouvoirs civils ?

A ces questions des réponses divergentes peuvent être données. Les uns, se référant à ces écoles de l'insurrection, à ces instituts de guerre civile où, dans les pays totalitaires, on enseigne la science et la technique de la révolution, affirment que le hasard ne joue qu'un rôle insignifiant dans le succès des conjurations. Les autres, se fondant sur l'expérience, soutiennent que les mouvements révolutionnaires sont en grande partie imprévisibles, incontrôlables, qu'ils aboutissent ou qu'ils échouent suivant les caprices du Destin, par le jeu des impondérables que l'on appelle aussi des « riens ».

Dieu merci ! notre histoire : ancienne, moderne, ou contemporaine, est assez fertile en éruptions populaires pour que nous ayons quelques clartés sur l'origine et le déroulement des tremblements de régime qui ont, si souvent, secoué notre pays, mais on aperçoit assez vite qu'une réponse formelle aux questions posées, qu'elle soit positive ou négative, irait à l'encontre de faits qui tombent sous le sens. Trois ouvrages, récemment parus, apportent une intéressante contribution à l'étude des séismes politiques.

***

Le premier de ces livres est celui que vient de publier M. Jacques d'Avout dans la collection : *Trente Journées qui ont fait la France : Le Meurtre d'Etienne Marcel* [1].

M. Jacques d'Avout, auquel l'Académie française a décerné un de ses grands prix pour *La Querelle des Armagnacs et des Bourguignons*, est l'un des rares historiens qui donnent d'amples satisfactions à la fois aux érudits et aux curieux d'histoire. Une documentation très vaste, l'art — que

1. Gallimard, éditeur. — Ci-dessus portrait de Samuel Bernard,

je qualifierais volontiers de « mériméen » — de restituer la couleur locale, en laissant aux citations la saveur archaïque du texte original, mais en les plaçant dans le récit de telle sorte qu'elles soient immédiatement intelligibles sans que le lecteur doive recourir aux dictionnaires spéciaux, un récit qui ne fait d'emprunts ni au roman, ni au théâtre, mais qui n'écrase pas systématiquement les scènes dramatiques, telles sont les qualités majeures de cet excellent ouvrage.

Si le nom d'Etienne Marcel est fort connu, son histoire est d'autant plus obscure qu'elle appartient à ce XIVe siècle où la guerre de Cent Ans crée de terribles « embrouillaminis », où les alliances se nouent, se dénouent avec désinvolture, où la ruse et la mauvaise foi sont les instruments normaux de la politique, où la violence recouvre, en apparence seulement, des manœuvres d'une très grande subtilité.

Pas plus que nous ne possédons une image authentique du célèbre prévôt des marchands, nous ne pouvons connaître avec certitude quelles étaient ses intentions. Sans doute nous savons qu'Etienne Marcel représentait cette riche bourgeoisie parisienne, groupée dans les corporations, dont la corporation des drapiers, à laquelle il appartenait, était l'une des plus puissantes. Nous savons bien aussi que son triomphe du 22 février 1358, qui le rendit maître de Paris, fut précédé par le travail de sape que, depuis 1355, menaient contre le roi et ses conseillers les Etats généraux de langue d'oïl, et que le clergé, une partie de la noblesse, n'étaient pas moins mécontents que la bourgeoisie de la manière dont les affaires du royaume et particulièrement ses affaires financières étaient conduites. Enfin, il est évident qu'Etienne Marcel a bénéficié de circonstances exceptionnelles : le roi de France, Jean II, prisonnier des Anglais à Bordeaux ; son fils, le Dauphin — le futur Charles V — assumant, à vingt ans, la lourde charge de la Régence ; l'impopularité des conseillers royaux, Jean de Conflans, Robert de Clermont, Regnaud d'Acy, l'anarchie qui permettait à des bandes lâchées dans les campagnes de piller, de brûler, de violer impunément. Cela explique qu'en quelques heures l'insurrection fut maîtresse à Paris. Dans des pages à la trame serrée, M. Jacques d'Avout nous fait le récit de cette dramatique journée : une « délégation », conduite par Etienne Marcel, venant au Palais sommer le Dauphin d'écarter ses mauvais conseillers et de gouverner avec plus d'énergie ; la réplique embarrassée et maladroite du Dauphin ; les ripostes véhémentes, puis, au signal de la chasse, donné par le prévôt des marchands, les conseillers royaux abattus sur place, éclaboussant de leur sang le lit même du Dauphin.

A *l'Hôtel de Ville de Paris*, figure une vaste peinture de Jean-Paul Laurens, montrant Etienne Marcel prenant sous sa protection le Dauphin accablé, en étendant sur sa tête un bras tutélaire. Il est vrai que, sitôt la victoire acquise, le maître de Paris s'empressa de contenir le mouvement insurrectionnel, de composer avec le Dauphin, de le persuader, par la remise symbolique du chaperon et de la livrée aux couleurs (rouge et bleu) de Paris, que lui, Etienne Marcel, aspirait seulement à devenir son premier

serviteur, son premier ministre, ou, si l'on préfère, son lieutenant-général. Mais était-ce là son intention réelle ? Ou bien voulait-il seulement marquer un temps d'arrêt dans la marche vers le pouvoir absolu ? D'autre part, en quelle mesure a-t-il imposé sa volonté au comité de bourgeois et d'échevins, choisis parmi « *les plus puissants, tant de corps que d'avoir* » ? Il ne semble pas qu'il ait désiré que le sang coulât, au moins dans la chambre royale ; le meurtre des conseillers, sous les yeux du Dauphin, ne devait pas faire partie du scénario prévu par Etienne Marcel lui-même. Mais les chefs révolutionnaires ne contrôlent pas toujours leurs troupes, et la vue du sang réveille en l'homme des instincts de fauve.

Pour un traité — imaginaire — de révolution expérimentale, on pourrait donc, de la journée du 22 février 1358, retenir deux leçons : d'abord l'existence d'un terrain favorable, terrain qui doit être ameubli, façonné, préparé longtemps à l'avance, car les révolutions ne s'improvisent point. En second lieu, l'importance que prend, au moment critique, la *passivité* des forces censées soutenir le régime attaqué : les tueurs qui accompagnent le prévôt des marchands sont peu nombreux, mais il n'y a autour du Dauphin aucune troupe en armes, décidée à défendre, contre ses agresseurs le détenteur du pouvoir légitime. La *passivité* de l'armée serait-elle plus importante, pour le succès d'une révolution, que sa *participation* au mouvement révolutionnaire ? On verra plus loin que, du moins en Occident, il pourrait bien en être ainsi.

Si le triomphe d'Etienne Marcel fut éphémère, si, le 31 juillet 1358, le maître de Paris était, à son tour, abattu par son confrère Jean Maillart — membre comme lui de la corporation des drapiers — c'est qu'en un court espace de temps les révolutions s'affirment ou s'effritent. (La Révolution, bourgeoise elle aussi, de 1848 n'a pas duré beaucoup plus longtemps que celle de 1358.) M. Jacques d'Avout analyse, avec précision, les causes d'un revirement vraiment spectaculaire ; elles sont nombreuses et point toujours très claires. En gros, c'est la prudence du Dauphin qui réussit à s'évader de Paris pour ne pas rester un pantin ou un otage aux mains d'Etienne Marcel, jointe à la faible sympathie qu'éprouvent alors les Parisiens pour les Anglais, même quand ils se présentent comme des alliés, qui sont les facteurs de la contre-révolution. A quoi il faut, bien entendu, ajouter la décrue de popularité — phénomène constant mais particulièrement accusé en France — qui laisse sur le sec l'homme dont ses partisans avaient tant espéré qu'après son avènement il ne lui reste plus qu'à les décevoir.

*
* *

Le livre que, dans la collection : *Travaux et Mémoires des Instituts français en Allemagne*, vient de publier M. Robert Marquant : *Thiers et le baron Cotta* [1], ne s'adresse pas, il convient de le noter, au grand public.

1. Presses Universitaires de France.

C'est un ouvrage d'érudition qui restitue, accompagnée d'une substantielle introduction, la correspondance que, sous la Restauration, le jeune Adolphe Thiers, journaliste et historien déjà apprécié, envoyait à *La Gazette d'Ausbourg*, un des journaux les plus répandus en Allemagne, que dirigeait un magnat de la presse : le baron Cotta. Naturellement, les informations que communiquait Thiers à *La Gazette d'Ausbourg* étaient anonymes ; en outre celle-ci ne publiait pas intégralement, il s'en faut, les chroniques qui lui étaient envoyées par son correspondant parisien. Comme Thiers, sur un ton souvent très vif, s'en prenait au personnel dirigeant et à Charles X lui-même, comme *La Gazette d'Ausbourg* était tenue de ménager le régime établi en France, on « tripatouillait » le texte de Thiers à tel point que, parfois, on lui faisait dire le contraire de ce qu'il avait écrit. Aujourd'hui, un correspondant de presse ne tolérerait pas sans doute que sa prose, même anonyme, fût ainsi massacrée, mais Thiers ne paraît pas s'en être ému, bien que le baron Cotta gommât, de préférence, ses formules les plus piquantes, ses trouvailles les plus spirituelles. Peut-être estimait-il que sa correspondance étant payée et bien payée, elle appartenait, corps et âme, à l'acheteur.

En publiant ces lettres de manière que, grâce à la seule disposition typographique, nous apercevions d'abord ce qui a été maintenu, supprimé, modifié par les dirigeants de *La Gazette d'Ausbourg*, M. Robert Marquant fait une magistrale leçon d'anatomie et de physiologie politiques. L'importance que Thiers donne aux divers événements, les commentaires dont il les entoure, les pronostics qu'il porte, les jugements qu'il prononce reflètent ses réactions immédiates : ici l'histoire se déroule dans la perspective qu'elle avait pour ceux qui la vivaient. Perspective dont il est difficile de nier qu'elle soit la vraie, bien qu'elle ne coïncide jamais avec celles, car il y en a plusieurs, que les historiens découvriront plus tard.

Parmi les caractères les plus frappants de ces lettres, on remarque la place que Thiers donne à la finance. Certes les questions d'argent n'étaient pas, avant le XIXe siècle, étrangères aux hommes politiques, mais ceux-ci ne marquaient pas pour elles un semblable intérêt. Le temps est venu où les spéculateurs, les banquiers, les hommes d'affaires tiennent dans la cité les premiers rangs, où le journaliste accorde autant, sinon plus, d'importance à un projet de loi sur la conversion des rentes qu'à l'attitude des puissances européennes devant la Grèce réclamant son indépendance.

Des prédictions à court terme qu'avec l'intrépidité de la jeunesse Thiers lance volontiers beaucoup se sont révélées fausses. Toutefois il a vu clairement que la Restauration allait à sa perte et distingué à l'avance les symptômes de la Révolution qui devait éclater en juillet 1830. A la date du 11 décembre 1825, commentant les manifestations qui ont suivi les obsèques du général Foy, il écrit : « *La France devient chaque jour plus libérale à mesure que les souvenirs de la Révolution s'apaisent et que la haine des prêtres et des nobles se ranime.* » Il voit bien aussi que la grisaille du régime, l'effacement de la France sur la scène internationale, en un mot la

médiocrité, entretiennent un climat de découragement qui convient mal à la génération dont il fait partie. Le 28 novembre 1828, il note avec finesse : « *On est mécontent, on n'est pas indigné et les hommes aiment mieux être indignés que mécontents.* »

Les journées de juillet ne le surprennent pas ; il les attendait, il les espérait, et tout de suite il fera partie de la nouvelle équipe dont s'entourera Louis-Philippe. Témoin beaucoup plus qu'acteur durant les Trois Glorieuses, il observera avec attention l'évolution d'une crise dans laquelle doctrinaires, penseurs et journalistes n'ont joué qu'un rôle minime, le succès de la Révolution étant dû principalement, comme on sait, à la défection de régiments dont les soldats ne voulaient pas tirer sur la foule des émeutiers. Ces observations, il ne les a pas toutes consignées dans sa correspondance à *La Gazette d'Ausbourg*, car à ce moment il avait d'autres choses à faire qu'écrire des chroniques. Mais à propos des manifestations, à la fois républicaines et bonapartistes, qui se produisent à Paris au moment où le ministère Casimir Périer succède au ministère Laffitte, Thiers, qui vient d'être réélu député d'Aix-en-Provence, écrit, le 16 mai 1831, au baron Cotta, une lettre où l'on relève un passage qui met bien en lumière les rapports entre l'émeute et l'insurrection.

« C'est une grande question de savoir qui fait les émeutes. Voici ce que j'ai vu. Quelques jeunes gens à tête perdue, croyant que par des raisons nouvelles, connues d'eux seuls, la République est devenue possible, d'impossible qu'elle était, quelques Bonapartistes sans enthousiasme, quelques Carlistes (lisez : *légitimistes*) payés peut-être, se rendent partout où il y a un peu de bruit pour voir si d'une émeute on ne pourrait pas faire une révolution. Ils ne sont pas trois ou quatre cents ; on envoie des troupes et, les curieux accourant, il semble qu'il y a un peuple immense. L'émeute dure trois jours parce qu'il faut trois jours pour épuiser cette sorte de curiosité rapide. Cela n'a rien de grave au fond. »

Rien de grave ? Sait-on jamais... Thiers, durant sa longue existence, aura maintes fois l'occasion d'approfondir l'alchimie des révolutions, et d'accumuler les observations, car de 1815 à 1872, les sismographes ne chôment pas.

*
* *

Nous nous en rendons compte en lisant la passionnante étude que M. Lucas-Dubreton a récemment publiée sous le titre : *Le Culte de Napoléon* : 1815-1848 [1]. Au schéma que nous imaginons d'ordinaire : le souvenir de Napoléon Ier glorieux grandissant à mesure que les régimes qui se succèdent, Restauration, Monarchie de Juillet, République de 48, déçoivent leurs partisans ou irritent l'opposition, et préparant ainsi la réapparition de la dynastie incarnée dans un neveu de l'Empereur, qui, président élu de la IIe République, se métamorphosera trois ans après en Napoléon III, — à ce schéma trop simple, M. Lucas-Dubreton, fort d'une documenta-

1. Editions Albin Michel.

tion sans faille, nous oblige à en substituer un autre, beaucoup plus compliqué, mais infiniment plus riche d'enseignements.

Cette constatation d'abord, qu'on croirait tombée de la bouche d'un humoriste : « Le culte de l'Empereur ne prit véritablement de l'ampleur qu'à l'instant où l'on fut certain que Napoléon ne ressusciterait pas dans sa descendance. » En effet, même après la mort de Napoléon, en 1821, les « napoléonistes » (le mot était employé concurremment avec « bonapartistes ») pouvaient reporter leurs espoirs sur le duc de Reichstadt que l'Autriche de Metternich, pensaient-ils, tenait en réserve comme une pièce à pousser sur l'échiquier européen. Mais lorsqu'en 1832 ce prince infortuné mourut, rongé par la tuberculose, aucun prétendant sérieux n'apparaissait plus à l'horizon, les frères survivants de Napoléon, ou ses neveux, n'ayant aucun goût pour des aventures où ils risquaient de perdre ce qu'ils avaient, avec tant de difficultés, sauvé. Quant à Louis-Napoléon, second fils de Louis Bonaparte et d'Hortense de Beauharnais (encore les mauvaises langues insinuaient-elles qu'il était *seulement* le fils d'Hortense), son audace même le mit bien vite hors de course ; les complots de Strasbourg et de Boulogne ayant piteusement échoué, leur chef malheureux apparaissait présomptueux et un peu ridicule aux yeux des Français qui ne goûtent ni la présomption ni le ridicule.

Comment Louis-Napoléon remonta ce terrible handicap, comment il bénéficia du culte napoléonien qui s'épanouit librement sous la monarchie de Juillet ; comment il eut l'habileté de rassurer chacun en donnant l'impression qu'il n'avait rien d'un aigle ; comment il se trouva, en décembre 1848, lors de l'élection à la présidence de la République, au confluent de tous les mécontentements, de sorte qu'il fut élu *contre* des concurrents, parmi lesquels Cavaignac et Lamartine, qui, eux, ayant fait quelque chose, n'avaient satisfait personne ; comment, après avoir mystifié les plus fûtés, il prépara un coup d'Etat qui prit de court les partis d'opposition, c'est une longue histoire dont M. Lucas-Dubreton expose, dans le détail, les nombreuses péripéties. Toutefois, c'est aux théoriciens des révolutions que son ouvrage peut être le plus utile ; ils y trouveront des exemples à méditer et des cas à discuter.

En réalité, de 1815 à 1848, les émeutes et les complots furent beaucoup plus nombreux que nous ne le pensons. On peut même dire qu'ils forment une suite à peu près continue, alors que la plupart n'ont laissé dans les manuels scolaires qu'une faible trace. Le complot des Quatre Sergents de La Rochelle, en 1822, les émeutes et les barricades, après les funérailles du général Lamarque, en 1832, occupent le premier plan et masquent les tentatives avortées, les conjurations déjouées, les coups de force qui ont fait long feu. Pour la seule année 1822, M. Lucas-Dubreton note qu'il y eut, en dehors de celui de La Rochelle, trois autres complots, à Saumur, à Toulon, à Colmar, que, durant cette année, on compta onze exécutions et un suicide de conspirateurs.

Sous la Restauration, jusqu'en 1830, le foyer des complots se situe parmi

les anciens soldats de Napoléon qui, lui étant demeurés fidèles, se voient réduits par le nouveau régime à une condition humiliée et misérable ; à partir de 1821, les adeptes de sociétés secrètes : chevaliers de la Liberté, carbonari, se joindront parfois à eux mais en espérant tirer les profits d'une victoire commune. L'un des premiers complots « napoléoniens » éclate en mai 1816, à Grenoble, et entraîne vingt-trois exécutions capitales. Ceux qui suivent sont éventés et désamorcés avant même d'avoir pu se développer, bien qu'ils s'appuient sur des hommes courageux auxquels la tactique des combats est familière. D'ailleurs on ne voit pas qu'en France un complot spécifiquement militaire ait jamais abouti à une révolution.

C'est que les conjurés, qu'ils appartiennent à l'armée, à un groupement civil ou à une société secrète, doivent compter avec la police, dont le rôle est justement de s'insinuer dans les rangs des conjurés pour étouffer le complot, au besoin en le provoquant. Ceux-là se trouvent donc en face du dilemme suivant : « Ou bien il y aura très peu de monde dans le secret — mais alors quelle chance de réussite subsiste ? — ou bien les affidés seront nombreux, mais alors quelle certitude peut-on avoir que la police n'a pas placé parmi eux indicateurs et provocateurs ? » En fait, M. Lucas-Dubreton le montre fort bien, presque tous les complots fomentés sous la Restauration étaient connus à l'avance par la police.

Pour les mouvements insurrectionnels il n'en va pas de même, puisqu'ils débutent d'ordinaire par des émeutes dont le déclenchement est imprévisible. En février 1848 comme en juillet 1830, ils aboutiront effectivement à la révolution, parce que la police seule est impuissante à les maîtriser, et que l'armée, dans son ensemble, reste provisoirement neutre. Naturellement, lorsque la police d'un régime est insuffisante ou défaillante ce régime est condamné. D'où que vienne la poussée, il s'effondrera. Quant à l'armée, si elle veut favoriser le mouvement révolutionnaire, il lui est recommandé de le suivre plutôt que de le devancer. Bref, s'il n'existe pas de recette pour réussir une révolution, il est permis d'indiquer les éléments qui doivent entrer dans sa composition : 1° Un terrain favorable : plus le régime a mécontenté de gens : corporations, fonctionnaires, partis, familles spirituelles, etc., plus le terrain est propre à l'insurrection ; 2° La mollesse ou la carence d'une police faiblement attachée au régime qu'elle sert ; 3° La passivité de l'armée, quand celle-ci sympathise avec les insurgés ; 4° L'étincelle qui fera, à point nommé, éclater l'émeute.

A quoi il faudrait ajouter, sagement : 5° Et puis la volonté ou le caprice des dieux, maîtres des hommes et des révolutions.

Une génération exemplaire

Les Français qui naquirent en 1770 (plus ou moins) et vécurent jusqu'en 1840 (moins ou plus) appartiennent à une génération exemplaire : je veux dire qu'elle peut servir d'exemple — à suivre ou à ne pas suivre.

A moins d'être complètement borné, un homme ne traverse pas, en effet, six ou sept changements de régime, accompagnés de révolutions violentes, de guerres, de catastrophes, sans en tirer, pour lui-même, quelques leçons et pour les autres un enseignement sur le bon et le mauvais usage des révolutions.

C'est ce qui justifie l'intérêt que présente encore aujourd'hui l'étude de la Révolution française. Peu importe les jugements parfois contradictoires que l'on porte sur les protagonistes de ce drame sanglant, ou que la véracité des témoignages qu'ils ont laissés soit contestable et contestée. Voilà des hommes qui ont quelque chose à nous apprendre, même s'ils se sont contentés de vivre et de mourir. Quant à ceux qui nous ont fait part discrètement de leur expérience, on doit les écouter avec la plus grande attention.

— Bien des lecteurs, qui ignoraient jusqu'au nom de Beugnot, seront reconnaissants à M. Robert Lacour-Gayet de leur avoir procuré une édition des mémoires[1] que, vers la fin de sa longue existence (1761-1835), Beugnot, qui fut député à l'Assemblée législative, incarcéré sous la Terreur, préfet pendant le Consulat, conseiller d'Etat sous l'Empire, ministre du roi Jérôme (le benjamin des frères Bonaparte) en Westphalie, directeur général de la police et ministre de la Marine pendant la première Restauration, député de la seconde Restauration, promu pair de France (Napoléon l'avait fait comte) à la veille de la Révolution de Juillet, écrivit paisiblement, après avoir rassemblé ses notes et ses souvenirs.

Par un hasard heureux pour nous, Beugnot s'est trouvé constamment en bonne place pour assister à des scènes historiques. Il avait tout juste vingt-cinq ans, et n'était qu'un petit avocat champenois, lorsqu'il fut mêlé à l'affaire du Collier de la Reine, retentissant scandale qui éclaboussa la robe rouge du cardinal de Rohan, et rejaillit sur la monarchie. Il n'existe pas d'autre texte qui donne une image aussi précise de la comtesse de La Motte-Valois, qui fut l'âme de l'affaire et, en fin de compte, la victime qui paya pour tous.

De même, il participa à la « cuisine » des élections pour les États généraux de 1789 et il en expose le mécanisme, que nous connaissons assez mal. Pareillement, les « prisons de la Terreur » ne sont pas seulement un titre de chapitre : il y a vécu, en grand danger d'en sortir par la guillotine, et la peinture qu'il en fait, avec des touches sombres et des touches claires, nous donne l'impression de l'exacte vérité. Quant aux hommes importants qu'il a rencontrés sous l'Empire et la Restauration, avec lesquels il s'est entretenu, ils sont si nombreux qu'un index où leurs noms, parmi lesquels ceux de Mirabeau, Napoléon, Louis XVIII, figureraient, formerait un gros livre.

Trois éléments contribuent à donner beaucoup d'agrément à cette édition de mémoires qui n'avaient pas été réimprimés depuis soixante-dix

1. *Mémoires du comte Beugnot.* (Hachette, éditeur.)

ans : le choix des textes retenus qui, tous, ont trait à des événements dans lesquels Beugnot a été témoin ou acteur ; l'illustration qui replace le lecteur dans le décor qui convient au récit ; enfin l'introduction et les notes de M. Robert Lacour-Gayet qui, discrètement mais efficacement, seconde Beugnot pour nous guider à travers dédales et labyrinthes.

— On pardonne beaucoup aux artistes ; même on a peine à croire qu'un grand écrivain, qu'un peintre de génie ait pu être, moralement, une canaille. Pourtant l'on doit se rendre à l'évidence : le talent et le caractère sont incommensurables, mais il est toujours pénible d'admirer l'artiste et de mépriser l'homme.

Si pénible que l'historien Louis Jacob — disparu récemment —, spécialiste apprécié de l'histoire de la Révolution, a été en quelque sorte ébloui par la verve littéraire de l'immonde « Père Duchesne », alias Jacques-René Hébert, tenu presque unanimement pour le plus vil des aboyeurs à la mort. Louis Jacob avait mis en épigraphe au livre qui vient d'être publié : *Hébert, le Père Duchesne, chef des sans-culottes*[1], cette phrase, tirée du *Journal des Goncourt*, à la date du 6 juin 1865 : « Nous avons failli nous faire lapider pour soutenir qu'Hébert, l'auteur du *Père Duchesne*, que personne n'avait lu, avait du talent ». Du talent ? Assurément, encore que le talent des pamphlétaires soit des plus répandus et des moins relevés. Hébert, avec sa véhémence, sa grossièreté, son obscénité, continue une tradition qui s'épanouit, littérairement, durant les guerres civiles : les prédicateurs de la Ligue usaient, en chaire, du même ton que le Père Duchesne, dans ses libelles.

Mais il ne semble pas douteux qu'Hébert, intelligent et cynique, fut une âme de boue : nulle sincérité, nulle humanité ; une avidité, une hypocrisie révoltantes ; une conduite si tortueuse qu'on doit se demander s'il n'a pas porté contre Marie-Antoinette l'infâme (et absurde) accusation qui suscita la réplique célèbre : « *J'en appelle à toutes les mères* », afin d'écarter les soupçons, apparemment fondés, qu'on avait de ses tractations avec les contre-révolutionnaires. De toutes les victimes de Robespierre, Hébert fut peut-être la seule qui méritât bien de monter sur un échafaud vers lequel il avait poussé tant de gens.

L'étonnant est que Louis Jacob, après avoir exposé des faits qui, réunis, forment un dossier accablant pour Hébert, n'en tire pas les conclusions qui s'imposent au simple lecteur. Il est vrai qu'il passe rapidement sur le procès d'Hébert, dont les débats, qui nous ont été conservés, éclairent, d'une lumière livide, le sinistre personnage. Dans un livre, paru en 1946, M. Gérard Walter qui, pourtant, sous la Révolution, n'aurait pas été rangé parmi les « indulgents », faisait du Père Duchesne un portrait, je crois, plus exact. Peut-être Gérard Walter, qui a lu tous les journaux de la Révolution, fut-il moins sensible que Louis Jacob à la valeur littéraire des pamphlets d'Hébert. La justice a toujours ménagé les écrivains et

1. Collection « *Leurs Figures* ». (Gallimard, édit.)

les artistes, quand ils comparaissaient devant elle. Mais de là à absoudre leur crimes il y a un grand pas.

— Le cas de Marat est beaucoup plus clair que celui d'Hébert. On s'en rendra compte en lisant le *Marat*[1] dont M. Gérard Walter vient de publier une édition, revue et augmentée. Marat, doyen des révolutionnaires « enragés » — né en 1743, il faisait figure d'ancêtre parmi ces jeunes carnassiers! — est le type accompli du raté qui, n'acceptant jamais ses échecs, finit, mais à quel prix! par s'imposer à l'attention. Insupportable, même à ses coreligionnaires politiques, écarté de tous les postes qu'il convoitait, il parvint à se faire entendre lorsque, dans son *Ami du Peuple*, il appela de ses cris le fleuve de sang où seraient noyés tous les ennemis de la Révolution. Quant on réclame cent mille têtes, on peut bien être traité de fou — Marat le fut copieusement —, n'empêche qu'on fait impression.

A la différence d'Hébert, Marat ne chercha jamais à éluder les risques de son attitude ; son orgueil, démesuré, autant que sa foi révolutionnaire, lui faisaient accepter à l'avance le sacrifice de sa vie. Par instants, on dirait même qu'il appelle le martyre. Le poignard de Charlotte Corday trancha, spectaculairement, le fil d'une existence qui n'avait brillé que quelques mois, et qui, selon toute vraisemblance, aurait fini de façon lamentable. On trouvera aussi dans l'ouvrage de M. Gérard Walter l'histoire d'un doctrinaire qui, le premier, esquisse la théorie de l'insurrection, théorie dont Karl Marx et sa suite s'inspireront.

— L'idée était bonne de confronter le chevalier de Maison-Rouge, tel que l'avait enfanté la luxuriante imagination de Dumas Père, à son modèle Rougeville, tel que nous pouvons le connaître à travers les documents authentiques. G. Lenotre s'y était employé autrefois ; cette étude, intitulée : *Le vrai Chevalier de Maison-Rouge*[2], devenue introuvable, vient d'être rééditée. Les historiens qui font la moue lorsqu'on parle de G. Lenotre, montrent quelque suffisance. On se demande comment pourrait être mieux conduite une enquête fort difficile ; on cherche vainement ce que, depuis Lenotre, on a trouvé de nouveau concernant ce héros de roman, qui tenta de sauver la reine Marie-Antoinette, détenue à la Conciergerie, puis passa le reste de sa vie à conspirer. Mais, depuis un quart de siècle, écrire l'histoire avec agrément rend l'historien le plus solide suspect à ses confrères. Ils récusent presque Renan ou Lavisse, coupables de beau style. Chaque époque a ses travers.

— Michelet, lui aussi, expie actuellement la faute d'avoir rendu le passé sensible à notre imagination. On oublie d'observer que, lorsqu'il composait son *Histoire de la Révolution française*, publiée de 1847 à 1853, Michelet pouvait encore consulter ces archives vivantes que sont les témoins, et que ceux-ci apportent à l'historien ce qu'il ne trouve pas dans les vieux

1. Editions Albin Michel.
2. Editions La Palatine.

papiers : le climat, la température, le champ magnétique où ont évolué des hommes de chair et de sang. Un choix de textes, tirés de l'*Histoire de la Révolution*[1], accompagné d'une judicieuse introduction d'Henri Calvet, vient à point pour « relancer », si l'on ose dire, Jules Michelet.

Quelques livres.

— Qui, l'ayant lue, pourrait oublier la page où Saint-Simon raconte la visite du financier Samuel Bernard à Marly, et les attentions qu'eut pour lui Louis XIV ? « J'admirais », écrit le terrible petit duc, « cette espèce de prostitution du Roi, si avare de ses paroles, à un homme de l'espèce de Bernard ». Quelle hauteur ! quel ton méprisant ! Le plus beau de l'histoire est que Saint-Simon emprunta personnellement, en 1733, à « un homme de cette espèce » 420 000 livres, soit environ 1 200 000 francs *lourds*.

On lira dans le livre, vraiment neuf, de M. Jacques Saint-Germain : *Samuel Bernard*, le *Banquier des Rois*[2], quantité de détails piquants, entre autres la liste des grands seigneurs et des nobles dames auxquels le banquier des rois avait « prêté » de l'argent sans être toujours bien sûr de rentrer dans ses fonds. Le principal intérêt de l'ouvrage est toutefois de nous faire connaître, grâce à une documentation de première main, le mécanisme des finances publiques et privées sous Louis XIV et pendant la Régence.

Or ce mécanisme est beaucoup plus compliqué, plus ingénieux, plus « moderne » qu'on ne le croit ordinairement. Il n'est guère de procédé, d'artifice, de manipulation monétaire qui n'aient, alors, été utilisés pour remédier à la détresse chronique de l'État. L'activité de Bernard dépasse, de beaucoup, celle d'un banquier : elle s'exerce dans de nombreux domaines : commerce maritime, transfert de fonds, affaires secrètes (nous dirions : répartition des fonds secrets), subventions économiques, opérations de crédit et de change, entretien des troupes, etc. La dégradation constante de la monnaie et les incessantes dévaluations (une ou deux par an !) posent à Bernard des problèmes ardus, auxquels il donne des solutions d'une ingéniosité et d'une habileté étonnantes. On ne saurait trop louer M. Jacques Saint-Germain de nous avoir proprement révélé un côté caché de l'histoire. Sans un pont qui relie l'histoire événementielle à l'histoire de la finance — et aussi de la fiscalité — on s'expose à cueillir les faux-sens et les contresens par brassées.

— D'une démarche souple et aisée, dans une cadence bien mesurée, M. Jacques Chastenet, de l'Académie française, continue à descendre le cours de la Troisième République. Le Ve volume : *Les Années d'Illusions :*

1. *Episodes de la Révolution française.* (Editions Alpina.)
2. Hachette, éditeur.

1918-1931[1] doit être suivi du sixième et dernier : *Déclin et Chute de la IIIe*, sur quoi le rideau sera tiré. On prendra conscience, à ce moment, des mérites, peu communs, d'un historien qui réussit à manier, avec sûreté et dextérité, une matière encore brûlante.

Ces années d'illusions, M. Jacques Chastenet, ainsi que les enfants du siècle (le XXe), les a vécues intensément. On les a aussi nommées les années folles, parce que l'ivresse d'une victoire que l'on croyait devoir donner au monde une paix sinon définitive, du moins durable, avait grisé les survivants de la guerre 1914-1918. Rétrospectivement, nous apercevons, par les yeux de M. Jacques Chastenet, les fautes qui furent alors commises par les Alliés de la Grande Guerre. A s'en tenir aux nôtres, je veux dire : celles de la France, on voit les effets d'une politique alternativement trop dure ou trop molle envers l'Allemagne. Après avoir fait plier celle-ci au moyen de l'occupation de la Ruhr, Raymond Poincaré a laissé, semble-t-il, échapper l'occasion de conclure avec la République allemande une paix qui ne fût pas inscrite seulement sur le papier. D'un autre côté, le pacifisme nuageux d'Aristide Briand, loin de réprimer les instincts belliqueux du Reich, ne pouvait que favoriser les désirs de revanche et les aspirations à l'hégémonie européenne qui allaient s'incarner dans Hitler. On dira qu'il est plus facile de porter des jugements après coup (dur). Certes ! toutefois, M. André Chastenet ne fut pas le seul à discerner immédiatement les lignes de rupture qui se dessinaient dans la politique des Alliés.

Autre aspect du livre : l'étude de l'évolution sociale et intellectuelle après la guerre. Les classes tendent à se mêler, le rationalisme perd du terrain au profit des forces obscures, l'art cherche sa voie dans des directions insolites, voire extravagantes. Même en 350 pages grand format enclore tant de faits et tant d'idées exige une grande habileté et une expérience étendue.

— Nous devions à M. Jean Duhamel, ministre de Monaco à Paris, un ouvrage des plus curieux sur la captivité en Espagne de François Ier et des dauphins. Nous lui devons aujourd'hui un ouvrage non moins curieux sur la fameuse *châtelaine du Liban* : lady Hester Stanhope [1].

A dire vrai, M. Jean Duhamel a tiré un excellent parti des documents que le général britannique Ian Bruce, descendant de Michaël et de Crawford Bruce, avait découverts dans ses archives familiales. Or Michaël et Crawford Bruce ont joué un rôle indirect mais décisif dans la vocation orientale de la châtelaine du Liban. La correspondance publiée nous donne ainsi la clef d'un problème demeuré sans solution : pourquoi cette grande dame, nièce de William Pitt et fille de lord Stanhope, s'est-elle expatriée ? pourquoi s'est-elle fixée en Orient ? Alors qu'on inclinait à croire qu'à lady Hester le Foreign Office avait confié certaines missions secrètes, on s'aperçoit maintenant que l'amour et l'occultisme expliquent mieux son étrange

1. Hachette, éditeur.

comportement. L'amour intervient là et au moment où on ne l'attendait point ; la châtelaine du Liban apparaît plutôt comme une extravagante que comme une aventurière. Mais, comme s'il s'agissait d'un roman policier, laissons aux lecteurs le soin de découvrir cette histoire passionnée et passionnante.

— L'ouvrage que l'historienne anglaise Joan Haslip a intitulé : *Le Sultan. La Tragédie d'Abdul-Hamid* [1] est une biographie, minutieuse et sérieuse, du célèbre Sultan Rouge, le dernier sultan de l'empire ottoman. En dépit de sa solidité, de son information abondante, le livre se lit aisément. Il contient d'ailleurs nombre de tableaux et des scènes, soit comiques (par exemple : les voyages en Orient de Guillaume II), soit dramatiques (par exemple : les massacres d'Arménie, la déposition d'Abdul-Hamid et sa mort en exil). Surtout, on prend, à sa lecture, une excellente leçon de psychologie orientale. Les « catégories » des Occidentaux, il faut se rendre à l'évidence, ne sont pas les mêmes que celles des Orientaux. Pas plus que leurs hiérarchies des valeurs. S'ancrer dans la croyance que la psychologie humaine est identique en tous lieux est une vue de l'esprit : l'expérience nous a ramenés souvent et nous ramène encore à de cuisantes réalités.

— Si M. Paul Zumthor, qui dirige le département français à l'Université d'Amsterdam, a intitulé : *La Vie quotidienne en Hollande au Temps de Rembrandt* [2] l'ouvrage où il présente un très remarquable tableau des Néerlandais au XVIIe siècle, ce n'est point seulement pour situer dans le temps son étude, c'est surtout parce que l'époque où vécut Rembrandt (1606-1669) fut, à peu d'années près, pour les Pays-Bas *néerlandais* (qui s'opposent aux Pays-Bas *espagnols*) leur « siècle d'or ».

Il était nécessaire qu'un historien ayant l'autorité de M. Paul Zumthor fût son guide pour que le lecteur se fît une idée exacte des institutions et des mœurs des Néerlandais, car la Néerlande (*Hollande* ne désigne qu'une province, la principale il est vrai, des Pays-Bas du Nord), sous l'apparence calme, ordonnée, laborieuse et joyeuse dont ses grands peintres nous ont laissé l'image, fut en réalité traversée par des courants divers, soumise à des institutions s'inspirant de principes opposés, riche de contradictions qui nous la montrent sévère et joviale, libérale et dogmatique, traditionnelle et novatrice.

Lorsqu'en 1620 Huyghens part pour l'Italie, il ne compte pas moins, sur 200 kilomètres, de 50 gibets où sont accrochés des pendus. La jeunesse a ses « indomptables », dont certains appartiennent à de bonnes familles, et l'on doit les expédier aux Indes pour s'en débarrasser. Les mœurs sont patriarcales, les prédicants rigoristes, mais les banquets et les beuveries donnent lieu à des scènes de débauche. Symbole : l'un des peintres les plus renommés, Jean Steen, possède une brasserie, et aussi l'une des

1. Traduit, avec une grande précision, par Mme Renée Villotteau. (Hachette, éditeur.)
2. Hachette, éditeur.

plus riches tavernes de la ville. Les étrangers qui parcourent les Pays-Bas néerlandais sont sensibles à l'air de liberté qu'ils respirent, quoique le régime soit, dans son ensemble, rien moins que démocratique.

Cependant la vitalité, l'esprit d'entreprise, la passion pour le commerce, avec ses auxiliaires : la banque, l'information, les transports — le goût des belles choses : meubles et tableaux, fleurs et lingerie, la curiosité pour les sciences et pour les lettres, font à la Néerlande la réputation d'un paradis pour les hommes d'affaires et les philosophes.

— L'assassinat de Paul Ier, le fils de la grande Catherine, pourrait faire l'objet d'un film car les coups de théâtre — pour ne pas écrire : le *suspense* — n'y manqueraient point. M. Constantin de Grunwald, qui connaît parfaitement l'histoire de la Russie, a d'ailleurs construit son ouvrage[1] comme un scénario de cinéma. Au premier chapitre nous pressentons qu'un danger mortel menace le tsar à demi fou et que dans son proche entourage — son fils, qui sera demain Alexandre Ier, n'est-il pas instruit du complot ? — on guette l'instant propice à l'exécution. Pourquoi ? Long retour en arrière qui dévoile le ressort de la sanglante tragédie. Enfin, le terrible dénouement qui marquera à jamais le tsar Alexandre Ier et lui laissera un lourd sentiment de culpabilité. Étrange, éternelle Russie !

— Dans la jolie collection « *Le Temps qui court* [2] », où le texte concourt avec l'illustration pour nous donner, en 200 pages, l'image fidèle d'un peuple, d'un milieu social ou d'un homme, Mme Marianne Mahn-Lot publie un *Christophe Colomb*, où elle fait le point de toutes nos connaissances sur le grand navigateur. Par bien des côtés, le Découvreur du Nouveau Monde demeure mystérieux ; ni ses origines, ni ses intentions, ni sa psychologie ne sont encore très claires. Mme Mahn-Lot incline vers l'interprétation la plus favorable du personnage. Elle voit en lui un chevalier à la recherche d'aventures héroïques et un conquérant, non pas des trésors matériels, mais des âmes. « Son » Christophe Colomb est donc tout proche de celui de Paul Claudel. Est-ce bien le vrai ?

— Sur Hernan Cortès qui, avec une poignée d'hommes, arracha aux Aztèques, peuple puissant et civilisé, leur vaste empire du Mexique, les jugements sont à peu près concordants. Notre collaborateur et ami Pierre de Boisdeffre, qui, dans un petit livre bien rempli et bien ordonné, retrace l'aventure de Cortès — plus extraordinaire encore que celle de Colomb ! — le tient pour un chevalier chrétien, « ayant le sens de l'honneur, la fidélité au prince, et la dévotion à Dieu, premier servi », mais il reconnaît que sa sensualité, son ambition, son appétit de conquêtes, son insouciance pour les moyens employés, entachent sa mémoire. Mettons que ce chevalier chrétien était aussi quelque peu chevalier-brigand.

PIERRE AUDIAT

1. *L'Assassinat de Paul Ier*. (Hachette, éditeur.) — 2. Editions du Seuil. — 3. *Hernan Cortès*. (Editions de la Table Ronde.)

par THIERRY MAULNIER

LA CRISE S'AGGRAVE

Le printemps, radieux par le soleil, est terne pour le théâtre, et n'a guère apporté de renouveau dans une saison dans l'ensemble médiocre. *Le Crime de Lord Arthur Savile*, au Théâtre Marigny, en dépit du talent littéraire d'Antoine Blondin qui se manifeste dans l'adaptation, en dépit du talent de comédien de Jacques Duby dans un personnage qui n'était pas fait pour lui, en dépit des décors somptueusement raffinés de Mme Léonor Fini, ne constitue pas un spectacle absolument convaincant. *De Doux Dingues*, de M. Michel André, a succédé à *Carlotta* au Théâtre Edouard-VII. C'est « une pièce pour l'été », un vaudeville sans prétentions, qui fait rire beaucoup au premier acte, un peu moins ensuite. Le Théâtre du Vieux-Colombier a repris pour une nouvelle série de représentations l'inusable *Cuisine des Anges*, de M. Albert Husson. Dans le même théâtre, le brillant comédien-metteur en scène Jean Le Poulain nous donne en matinées classiques un *Tartufe* truffé de *gags* peut-être extérieurs à la pièce — certains critiques et non des moindres lui en ont fait sévèrement reproche — mais d'une efficacité comique incontestable.

La compagnie de Mme Madeleine Renaud et de M. Jean-Louis Barrault, partie en tournée, accueille dans son « Théâtre de France » plusieurs compagnies : celle de Roger Planchon qui y séjournera jusqu'à la fin de mai et y joue en ce moment avec succès *Les Ames mortes ;* puis celle de Marcelle Tassencourt avec l'*Andromaque* du Festival d'Athènes ; enfin la Comédie de Saint-Etienne de Jean Dasté. Le Théâtre des Nations a ouvert son cycle de 1960 avec une série de spectacles — comédie et danse — importés des divers États ou territoires de la Communauté. Au Théâtre Antoine, on a repris *Gigi* avec la très grande comédienne qu'est Mme Gaby Morlay et une jeune personne longue, élancée, ravissante, Mlle Françoise Dorleac, dont le charme incontestable est très éloigné du piquant primesautier et garçonnier de l'héroïne de Colette. Enfin, puisque Eugène Ionesco est l'auteur en vogue, le Théâtre des Mathurins a repris *Tueur sans Gages*, avec l'espoir que cette pièce intéressante, dont la carrière au Théâtre Réca-

mier avait été assez brève, bénéficiera maintenant de la lancée du *Rhinocéros*, dont la charge, conduite par Jean-Louis Barrault, a forcé, pour un auteur jusqu'alors confiné dans un cercle de vrais amateurs de théâtre, d'intellectuels et de snobs, l'accès du grand public.

Il semble que le théâtre parisien, sévèrement frappé par une brutale désaffection du public depuis quelques semaines, cherche ses voies non sans inquiétude. Le péril que l'on signalait ici à chaque printemps s'est soudain précisé. Le voyage de M. Khrouchtchev, en écartant les Parisiens du centre de la capitale par la crainte des entraves à la circulation et en les retenant devant leurs postes de télévision, a vidé les salles de spectacle — mis à part les trois ou quatre « triomphes » de la saison — dès le 15 mars. Un beau temps précoce, qui a jeté sur les routes un nombre de voitures plus grand que jamais, et l'étalement sur trois semaines des vacances de Pâques, qui a accru de près d'un tiers l'exode annuel des citadins, ont fait le reste. La saison de l'activité normale des théâtres, qui ne commence guère qu'au 1er octobre, et qui au lendemain de la guerre se prolongeait jusqu'à la fin de juin, qui depuis deux ou trois ans déclinait dès le 15 mai, a pris fin cette année au milieu de mars. Si ce phénomène est irréversible, et il est à craindre qu'il le soit, on peut se demander s'il y a encore des possibilités de vivre pour le théâtre privé à Paris, à moins d'une politique de subventions bien plus large et plus généreuse. Il est pratiquement impossible d'amortir les frais généraux d'une salle de spectacle sur cinq à six mois d'exploitation normale. Une morte-saison de deux à trois mois était supportable. Une morte-saison qui s'étale sur plus de la moitié de l'année ne l'est pas. « Le théâtre est d'abord un commerce. » Ce n'est pas un directeur spécialisé dans la « comédie de digestion » qui a osé cette formule. C'est un grand artiste. C'est Louis Jouvet. Il savait de quoi il retournait.

L'automobile — qui vide Paris à chaque fin de semaine — et la télévision, qui retient chez eux, en vertu de la loi du moindre effort et de l'avantage que constitue la gratuité, un nombre croissant de spectateurs, développent leur double offensive. Dès maintenant, à partir de mars, il n'est pratiquement plus un auteur en renom, une vedette consacrée, un groupe de producteurs qui consente à tenter l'aventure. Seuls se trouvent sur les rangs des spectacles bouche-trous, des œuvres secondaires dont les auteurs sont heureux de trouver l'accès d'une scène en apportant la commandite, de jeunes compagnies héroïques qui viennent occuper, avec les plus grands risques de perte et les moindres chances de profit, les planches désertées par les gens sérieux. Dès cette année, les théâtres dont les recettes ont faibli au début du printemps n'ont plus le choix qu'entre deux solutions également désastreuses : maintenir à l'affiche, faute de pouvoir la remplacer, une pièce à demi-épuisée avec la certitude de transformer une exploitation bénéficiaire en exploitation déficitaire ; ou fermer prématurément leurs portes en gardant la charge des frais généraux. Au train où vont les choses, un bon tiers des salles parisiennes auront définitivement fermé

leurs portes d'ici deux ou trois ans. Il ne s'agit plus de perspectives inquiétantes avec des échéances relativement lointaines, mais d'une crise aiguë qui exige des solutions d'urgence.

Crise d'autant plus paradoxale que la diffusion d'une certaine culture théâtrale, favorisée par la multiplication des groupements et des clubs, par l'activité des services sociaux et artistiques dans les entreprises, n'a jamais été plus grande ; et que la population de la région parisienne, c'est-à-dire la masse de ceux parmi lesquels le théâtre parisien recrute ses spectateurs, croît au rythme de deux cent mille par an. Le théâtre parisien a un immense public virtuel. Il est victime de certaines conditions économiques et sociales, mais surtout de son inadaptation à des circonstances nouvelles. S'il y a rassemblement d'une population de plus en plus nombreuse dans un rayon de trente-cinq kilomètres autour du centre de Paris, il y a aussi un mouvement inverse, qui est la fuite de cette population le plus loin possible du centre, vers des zones résidentielles périphériques. Les théâtres des quartiers du centre sont de plus en plus éloignés de leur public, et le public de plus en plus éloigné des théâtres. A la difficulté et à la lenteur des communications s'ajoutent, pour décourager les spectateurs, la pollution croissante de l'atmosphère parisienne et la fringale d'air pur. Les théâtres ne sont pas seuls en cause. Le mal dont ils sont victimes a provoqué aussi le déclin des grands cafés, la décadence de la vie mondaine citadine et de la « vie de relations », il atteint le cinéma, dont les recettes ont baissé de près de vingt pour cent depuis le début de cette année.

Nous savons donc, dès le 15 avril, que nous n'avons plus rien à attendre d'une saison pratiquement achevée — alors qu'au cours des récentes années, des œuvres aussi importantes que *Dialogues des Carmélites* de Georges Bernanos ou *le Diable et le Bon Dieu* de Jean-Paul Sartre avaient paru à l'affiche en mai ou en juin. Le bilan peut être dressé dès maintenant. Il est assez maigre. Le *Becket* de Jean Anouilh, *Les Séquestrés d'Altona* de Jean-Paul Sartre, *Long Voyage vers la Nuit* d'Eugène O'Neill ont été avec des succès inégaux les œuvres les plus marquantes. Ajoutons-y *Les Nègres* de Jean Genet, pièce étrange, irritante aux yeux de beaucoup, violente et secrète à la fois, magistralement mise en scène par M. Roger Blin ; au Théâtre de France, la première réalisation scénique de *Tête d'Or*, *le Rhinocéros* d'Eugène Ionesco ; au théâtre La Bruyère, *l'Effet Glapion* d'Audiberti ; et quelques pièces légères, comédies américaines du type *Bon week-end*, *Mr Bennett*, ou vaudevilles français du type *Blaise*, qui ne laisseront pas de traces durables dans l'histoire du théâtre contemporain, mais qui ont connu le succès.

Nous avons des auteurs. Camus est mort. Mauriac, Green semblent s'être détournés du théâtre. Mais le *Cardinal d'Espagne*, de Montherlant, est là. Sartre, Anouilh, Roussin et Achard, Audiberti et Ionesco sont dans leur maturité. Félicien Marceau a pris sa place et la tient bien. Le Théâtre de France annonce pour la rentrée prochaine une pièce de Georges Neveux.

Nous avons des animateurs : Vilar, Barrault, Rouleau, Meyer et aussi les Mercure, les Vitold, une demi-douzaine d'autres qui ont fait leurs preuves. Nous avons moins de grands comédiens que l'Allemagne ou l'Angleterre, mais nous n'avons pas à nous plaindre. Nous avons un public qui aime le bon théâtre et qui veut du bon théâtre. Mais tous ces éléments, nécessaires et suffisants pour la prospérité de notre art dramatique, manquent d'une coordination. La structure des rapports qui devraient les lier entre eux est anarchique et anachronique. Elle ne sera adaptée aux nécessités du temps que par une politique générale.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE DES LIVRES

LES COMPLAINTES DE JULES LAFORGUE

(Armand Colin)

« *Ce clown,* disait Fargue de Laforgue, *assure la transition entre le tandem Lautréamont-Corbière et les précieux du XXe siècle, au nombre desquels il faut ranger Jules Renard, Toulet, puis Apollinaire, sans oublier la prose giraldocienne.* » Claude Pichois, lui aussi, met en place très justement l'œuvre de Laforgue dans la préface de cette réédition des *Complaintes* — que Laforgue publia en 1885. Il avait vingt-cinq ans et devait mourir deux ans plus tard.

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Filons, en costume,
Présider là-haut!
Ma cervelle est morte,
Que le Christ l'emporte!
Béons à la lune,
La Bouche en zéro...

« *Laforgue (Jules) glabre et dodu jeune homme. Chante à la lune d'insidieuses et aromales complaintes* », écrivait Fénéon.

L. T.

HISTOIRE DES TECHNIQUES ET DES INVENTIONS

par Pierre ROUSSEAU *(Fayard)*

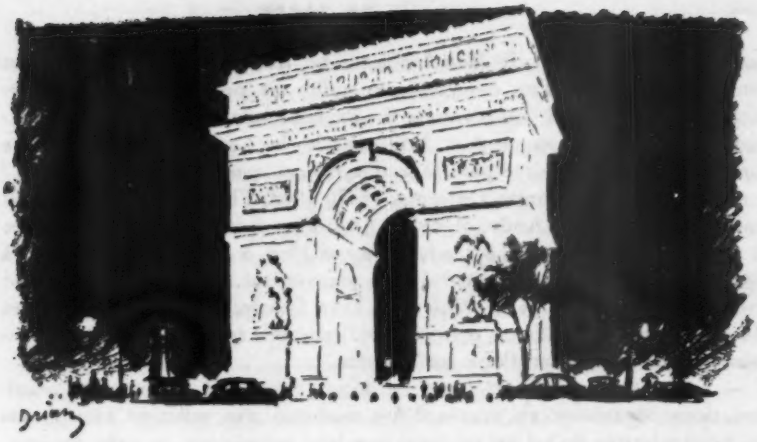
On a plaisir à recommander sans réserve la lecture de ce livre passionnant. Les inventions artisanales ou scientifiques, l'apparition des machines, l'asservissement de l'énergie, la découverte des mystères de la chimie ou de l'électronique, ont dominé et continuent à bouleverser les conditions de notre vie. Que pourrait-on trouver de plus exaltant que cette extraordinaire aventure humaine? Et il y a peu de romans qui dépassent en pittoresque, en péripéties burlesques ou dramatiques, comme en épisodes décisifs, l'intérêt de ce récit. On y trouve au surplus matière à réfléchir sur les problèmes que pose la civilisation matérielle et notamment sur le plus grand d'entre eux c'est-à-dire les raisons pour lesquelles des hommes également doués intellectuellement et philosophiquement ont été si inégalement capables d'exploiter pratiquement leurs pensées.

Les rapports des pays actuellement riches et actuellement sous-développés s'éclairent à nos yeux par cette constatation que l'Europe a su gagner contre l'Asie en utilisant justement des techniques qui, au XVe siècle, étaient presque exclusivement asiatiques. Cet exemple ne signifie pas que notre faculté propre d'invention soit insuffisante, mais il prouve que l'épanouissement de l'invention technique en civilisation humaine exige la conjonction de toute une série de qualités dont il suffit qu'une fasse défaut pour interrompre le processus en chaîne dont nous admirons aujourd'hui le résultat.

Le livre de M. Pierre Rousseau est donc doublement utile, d'abord parce qu'il nous fait savoir matériellement ce que nous serions impardonnables d'ignorer, et ensuite parce qu'il nous permet de penser juste et de raisonner efficacement sur des questions que les passions déforment trop volontiers au détriment de la vérité.

ED. G. D'E.

(Suite de la chronique des livres page 170.)



LE MOIS A PARIS

Les Combats de Coqs de Pignon. — Georges Dufrénoy. — L'art contemporain en Israel. — La dernière saison artistique aura été peuplée d'oiseaux. Après que, durant des semaines, les curieux aient défilé devant les mâles empennés de Bernard Buffet picorant des gisantes blêmes, Pignon a réuni (Galerie de France) ses plus récentes toiles : *Moissonneurs*, *Vagues* et, dominant en nombre, ces *Combats de Coqs*. Hélène Parmelin, sa femme et sa préfacière, l'a décrit à l'œuvre tantôt « sous un soleil qui tue tout, sauf le blé », tantôt « amarré solidement avec son carton dans un creux de roche », tantôt assis au pied du ring où s'entretuent des guerriers minuscules, et tout éclaboussé par leurs plumes ou leur sang. Aux hommes du Nord (enfant, Pignon est descendu dans la mine), ces cruelles joutes dispensent les mêmes plaisirs que les tauromachies aux Espagnols.

Soulevé par un grand dynamisme qui le pousse à souligner, en tous lieux, les rythmes essentiels (on n'a pas oublié ses *Oliviers* d'il y a deux ans, articulant si puissamment, sous terre ou dans le ciel, leur vigueur), le peintre semble avoir renoncé à ce qui subsistait de trop systématique et de trop tendu dans ses précédentes séries. Dans ses compositions actuelles, nourries d'actions et de réactions fixées d'abord par de grands dessins à l'encre de Chine, tout est mieux que décrit : suggéré. Des ergots armés, des crêtes, des becs, des panaches, strient les fonds blancs et noirs, les lacèrent. Ces inextricables mêlées s'achèvent en incendies, en feux d'artifice sans qu'aucun détail secondaire, rien d'anecdotique ne ralentisse l'action primordiale : celle de la couleur.

On trouve des oiseaux aussi — grues, poules, coqs, cannes et leur couvée — dans les dessins inédits de Bonnard dont le colonel Sickles a confié l'achèvement sur pierre aux ateliers Mourlot. Ils ornent sept puis-

sants textes de Henry de Montherlant : *La Rédemption par les Bêtes* et font de cet ouvrage l'un des meilleurs qu'on ait publiés durant ces dernières années avec la *Tauromachie* de Picasso, suite de vingt-sept aquatintes éditées en Espagne aux Editions de la Cometa dans le même format que l'album gravé par Goya d'après ces combats rituels.

— On devait à Georges Dufrénoy (1870-1943) l'hommage que lui rend aujourd'hui la galerie André Maurice. Avec un mélange particulier de force et de douceur, il excelle à traduire, aussi bien à Paris qu'à Venise, à Gênes qu'à Bruxelles, l'amitié du monde végétal et de la pierre. Il est avec Laprade, avec Charles Dufresne, avec Charles Guérin, avec Georges Bouche, l'un des meilleurs peintres de l'époque héroïque du Salon d'Automne, et qui méritent d'être *redécouverts*.

— L'exposition de l'*Art Israélien* déçoit comme la plupart des manifestations organisées au musée d'Art moderne, qui reflètent bien moins les particularités de tel ou tel pays que leur soumission au goût du jour.

L'abstrait y déroule ses mornes étendues maculées ou striées, et seuls à peu près, les dessins à la fois précis et mystérieux d'Anna Ticho, les grès noirs sculptés par Acham, les toiles de Reuven Rubin échappent aux néo-conformismes de New York ou de Paris. Si on rend grâces au docteur Shift, conservateur du musée d'Haïfa, de nous avoir épargné les monstrueuses élucubrations qui sévirent à la Biennale de Paris, par contre on aurait aimé voir ici, comme il y a deux ans à la Biennale vénitienne, s'affronter les tendances les plus opposées.

De grands artistes — Pascin, Modigliani, Soutine, Chagall — ont montré que, contrairement à ce que l'on put longtemps croire, le sens plastique n'était pas de ceux qui manquent au génie juif. L'héroïsme dont a fait preuve cette petite nation en résistant à toute pression étrangère, pourquoi ne s'affirmerait-il pas également en art ? Pourquoi, à Jérusalem comme à Tel-Aviv, puisant à nouveau, comme fit Rembrandt, aux sources vives, à l'esprit de l'Ancien Testament, enrichies aussi par les terribles épreuves auxquelles elles ont survécu, de nouvelles générations de peintres et de sculpteurs rendus à la Nature et au merveilleux quotidien, n'oublieraient-elles pas la sinistre odeur d'enfermé que dégage universellement un art qui se dit, qui se croit moderne ?

CLAUDE ROGER-MARX

PAUL GAULTIER. — C'est un homme affable, influent, demeuré à quatre-vingt-sept ans d'une surprenante vitalité, s'intéressant à toutes les découvertes de notre temps, passionné de musique, que la mort a doucement et brusquement immobilisé le 4 mars dernier. Ses funérailles, sur le désir qu'il en avait exprimé, furent célébrées dans l'intimité. Devant le cercueil caché sous les couronnes de fleurs, le coussin de velours portant la plaque de grand officier de la Légion

d'honneur, seul le curé de Saint-Charles-de-Monceau prononça un bref éloge de ce disparu important et modeste.

J'avais rencontré Paul Gaultier, originaire de Paris, collaborateur du *Temps*, directeur de la *Revue Bleue* et de la *Revue Scientifique*, il y a quelque trente-cinq années, chez le fameux docteur Gustave Le Bon. L'auteur de la *Psychologie des Foules*, de l'*Evolution de la Matière*, avait fondé un « déjeuner » que fréquentaient des savants — Le Dantec, l'astronome Deslandres, le géomètre Lallemand, l'archéologue Schlumberger — des hommes politiques — Aristide Briand s'y plaisait — et auquel plusieurs femmes étaient admises : la princesse Marie Bonaparte, psychanalyste de la première heure, la princesse Bibesco, la marquise de Ludre, la belle Gladys Deacon, future duchesse de Marlborough. Déjà âgé à l'époque dont je parle, portant une longue barbe — blanche, pourpre et à l'extrémité, noire — le *docteur*, dans son bureau de la rue Vignon, orné d'un squelette, attendait chaque mardi, le charmant Albert Delatour, économiste libéral, président de la Caisse des Dépôts et Consignations, et Paul Gaultier qui l'aidait activement à diriger la *Bibliothèque de philosophie scientifique*. L'un de nous l'emmenait en auto chez Weber où il présidait le « déjeuner », imposant la conversation générale et nous offrant ses définitions lapidaires. L'extraordinaire Gustave Le Bon, qui avait signalé l'énergie intra-atomique contenue dans une pièce de deux sous, quitta ce monde treize ans avant l'explosion de la première bombe A. Albert Delatour lui succéda dans la direction de ces repas de gastronomie intellectuelle qui eurent alors pour cadre l'Union Interalliée. Puis Paul Gaultier à son tour disposa de la sonnette présidentielle, cadeau des Sciences Politiques. Ce fut à lui d'établir un silence attentif — il le faisait avec sa particulière gentillesse — autour du convive de marque : physicien dissertant du champ nucléaire, ambassadeur étranger, ministre, membre — ou prochain membre — de l'Académie des Sciences Morales. Le nouveau président possédait l'art des questions bien posées. L'historien Jacques Bardoux fut longtemps son vis-à-vis, Marcel Dunan, spécialiste du Premier Empire, occupait récemment cette place.

Nul n'ignore qu'élu à l'Institut en 1929, Paul Gaultier devint, quai Conti, un électeur particulièrement écouté, avant même d'être *doyen* de la section de morale. Lui-même était un moraliste classique. Ainsi en témoignent ses vingt ouvrages, depuis *la Vraie Education* (Hachette 1909), les *Leçons Morales de la Guerre*, les *Mœurs du Temps*, etc., jusqu'à son dernier livre, paru en 1958, *Les défauts du Caractère*. *Ceux-ci*, écrivait-il, *si l'on n'y prend garde deviennent vite des passions, puis des vices et finalement des monstruosités qualifiées par les théologiens « péchés capitaux » et par les médecins de « névropathies » ou maladies nerveuses*. Il affirmait : « *En morale, plus qu'ailleurs, qui n'avance pas recule* ». D'un tempérament gai mais profondément sensible, il notait « *la tristesse n'est pas l'ennui. Elle est préférable et bien souvent le fait fuir* ».

Président fondateur de l'*Institut des Etudes des Relations humaines* —

qui tint un colloque sur le Rire, sujet d'un de ses essais — présidant le prix *Kalinga* (que viennent de recevoir successivement Louis de Broglie et Jean Rostand), président des *Amis de l'UNESCO*, etc., cet animateur infatigable et discret trouvait en chaque occasion des patronages de choix. Nous savions que, jadis, professeur au collège Stanislas, il avait enseigné la philosophie à Charles de Gaulle. A l'instar de son illustre élève, qui lui restait attaché, forte était sa croyance en la pérennité des valeurs traditionnelles de la France.

C'est sous cet aspect que ses commensaux du déjeuner des Amis du Docteur Gustave Le Bon évoqueront le souriant Paul Gaultier, curieux des autres pays (il fit trois fois le tour de l'Europe) et qui, dans l'inaltérable douceur de son foyer, avenue de Villiers, travailla, soutenu par un spiritualisme intégral, jusqu'aux derniers jours de sa verte vieillesse, à l'expansion de la culture française.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

TRÉSORS D'ART DE L'INDE. — Pour la première fois depuis sa fondation, la République de l'Inde a envoyé en Europe une grande exposition d'art qui, à bien des égards, est une révélation pour le public parisien. Grâce à l'accord de M. J. Nehru et de M. André Malraux, elle put venir à Paris où, présentée au Petit Palais par les soins avertis de Mme Suzanne Kahn, conservateur en chef, elle déroule en seize salles la beauté de la sculpture sacrée de l'Inde et le luxe de ses arts mineurs.

Cinq mille ans d'Histoire... Depuis les émouvants témoins de la civilisation dite de l'Indus (IIIe millénaire avant Jésus-Christ) jusqu'aux humbles jouets villageois du XXe siècle. En un mot, toute l'Inde reflétée dans son art, lequel retrace mieux qu'aucun autre les caractères de la civilisation. Non seulement c'est un reflet mais aussi un témoignage ; à contempler ces œuvres rassemblées, une même impression se précise et s'impose : la grandeur de l'art indien, sa noblesse, sa pureté, sa dignité sont le fruit d'une lente maturation, d'un brassage profond de tout un ensemble de traditions ancestrales, étayées par la foi religieuse et le ritualisme.

Les premières salles sont consacrées à l'art bouddhique, où s'allient le calme serein propre à cette religion, le sourire d'êtres jeunes et sains, les formes voluptueuses du canon de la beauté féminine, l'amour du détail bien fini et la tendresse d'une humanité tolérante. La grande « barrière » de Bhârhout (Ier siècle avant Jésus-Christ), qui accueille le visiteur, donne la mesure de cet art noble et simple dont l'évolution se poursuit pendant les siècles suivants, à chacun desquels une salle a pu être réservée : celui de Sânchî (Ier siècle après Jésus-Christ), dans un grès jaune, avec une belle divinité féminine suspendue aux branches d'un arbre stylisé ; celui de

Mathourâ qui utilise un beau grès rose (Ier-IIe siècles), où un ensemble de magnifiques sculptures permettent d'apprécier les aspects variés de cette école : beaux portraits d'hommes, plantureuses silhouettes féminines, personnages vêtus à l'iranienne et représentant les dirigeants de l'heure. Contemporains du précédent, viennent ensuite les styles dits gréco-bouddhiques, employant le stuc et le schiste gris et dans lesquels se mêlent étroitement l'iconographie bouddhique et la facture hellénistique. La plus indienne de ces trois écoles, celle d'Amarâvatî vient ensuite, avec des marbres blancs (Ier-IIIe siècles) ; la grâce féminine, la beauté des attitudes y atteint un apogée. Enfin s'épanouit le style goupta dans son plus pur classicisme (IV-VIe siècles), où rivalisent de perfection les bouddhas dont le vêtement plaqué au corps révèle une anatomie idéalisée, et les figurations brâhmaniques qui auront la suprématie dans les périodes suivantes.

L'impulsion donnée par le style goupta se prolonge longtemps ; on le perçoit dans les salles qui succèdent à celles-ci, où sont groupées de multiples œuvres en pierre et en bronze représentant à la fois les styles dans leur déroulement chronologique et les caractères propres aux écoles régionales : dernières sculptures bouddhiques, de style pâla, nombreuses images destinées aux sanctuaires brâhmaniques, œuvres architecturales provenant de temples fameux. Parmi ces dernières, les plus remarquables sont peut-être celles ayant appartenu au site médiéval de Khajourâho (Xe-XIe siècles), exprimant avec une tendresse et une mesure étonnantes les ébats amoureux des couples divins, objets de culte des sectes mystiques à cette époque.

Si la peinture murale (dont on connaît la grande tradition par les fresques d'Ajantâ) n'est pas représentée à l'exposition, on en trouve un écho dans la peinture d'album à laquelle deux salles consécutives sont attribuées (XVe-XIXe siècles). Les écoles moghole, du Dekan, du Râjasthân, de l'Orissâ, du Bengale, et d'autres encore, sont illustrées par près de cent cinquante spécimens, grâce auxquels tous les raffinements de cet art « mineur » se côtoient en se complétant réciproquement.

Enfin, après une halte dans la salle XIII où l'on a groupé quelques chefs-d'œuvre appartenant à chacune de ces grandes périodes, l'on pénètre dans le monde coloré et divers des arts artisanaux : tapis au somptueux fond rouge, bois sculptés, étoffes chatoyantes, bijoux d'or et d'argent, armes variées, tout cela ajoute une note plus familière à cet ensemble magistral.

Soulignons-le : par le choix des pièces envoyées de l'Inde, par leur présentation cohérente et discrète, il est possible de prendre conscience de la beauté de l'art indien, depuis sa naissance jusqu'à nos jours.

JEANNINE AUBOYER
conservateur au musée Guimet

Charles Oberling. — J'étais allé le voir l'an dernier et il m'avait dit : « Déjeunons ensemble. » Alors, il m'avait conduit dans un restaurant de Villejuif, proche de son Institut. Un de ses élèves d'élection, W. Bernhard, et le docteur Wegmann, excellent histochimiste, nous accompagnaient. C'est au cours de ce repas que je fis vraiment sa connaissance. Il m'apparut, ce qu'il était sans doute, dur et affable, grave et séduisant.

Auparavant, je ne l'avais rencontré qu'en de rares occasions (de 1940 à 1947, il avait vécu loin de Paris) mais, déjà, avant la guerre, j'avais souvent entendu parler de lui et, une fois, dans des circonstances assez particulières. Je rendais visite à New York à un biologiste du nom de Furth. Furth travaillait sur l'érythroblastose aviaire, genre de leucémie que l'on peut provoquer chez la poule au moyen d'un virus. Quelques mois plus tôt, Oberling et son collaborateur M. Guérin avaient fait une constatation étonnante. Ils avaient vu que le virus en question, quand il a été atténué par un long séjour en glacière en présence de glycérine, donne, après injection chez un animal sain, non plus un cancer du sang mais un sarcome. Ce virus paraissait donc avoir une double potentialité.

Ce fait, en soi, était intéressant mais il devenait passionnant quand on s'avisait de remarquer qu'il suffisait à établir que des virus cancérigènes, sous l'influence de certains facteurs, peuvent changer de cytotropisme, autrement dit peuvent toucher des cellules très diverses. L'ennui est que Furth n'était pas d'accord. A son avis, les préparations utilisées par Oberling et par Guérin étaient impures. Elles contenaient, non pas un, mais deux virus et sans parenté aucune. Et cette conception, il entendait me la faire partager. J'avoue que je ne savais que répondre. Mes notions de cancérologie étaient à l'époque fort vagues et je n'avais pas assez d'autorité pour trancher le différend. Mais, en écoutant mon interlocuteur, je commençais à penser que les chercheurs français, pour provoquer, par leurs travaux, tant de passion, ne devaient pas être les premiers venus !

Naturellement, au cours du repas auquel j'ai fait allusion, nous parlâmes de Furth. La suite de l'histoire avait apporté, scientifiquement, sa défaite. Il est désormais certain qu'un seul et même virus est en mesure de provoquer plusieurs types de tumeurs. L'exemple récent du virus du polyome peut même à cet égard être considéré comme saisissant (pour ne pas dire confondant).

Un moment vint où je demandai à Oberling, grand défenseur de la thèse virusale du cancer, s'il avait précisément trouvé son chemin de Damas lors de ses recherches sur la leucémie aviaire.

— Il y eut une autre influence, me répondit-il, celle d'un homme : Amédée Borrel. Celui-ci était professeur de bactériologie à la Faculté de Médecine de Strasbourg quand j'y commençais mes études de médecine (après 1920). Dès ses premiers travaux sur le cancer (1903), Borrel, formé aux disciplines pastoriennes, avait cru à une origine virale. Mais ceux qui

l'écoutaient développer sa thèse avaient l'impression d'entendre un homme guidé par la foi plus que par la raison. Aussi montraient-ils peu d'empressement à le suivre. J'étais l'un d'eux. Je travaillais alors dans un laboratoire voisin : celui du professeur Masson et ce patron, aussi calme que l'autre était exubérant, voyait plutôt dans le cancer le fruit d'une activité cellulaire sans relation aucune avec un agent exogène. Plus tard, quand je fus nommé agrégé à Paris, je pensai comme mon nouveau maître, G. Roussy. Il fallait, disait Roussy, chercher la cause dernière du cancer dans une mutation. Avec mes recherches sur la leucémie (entreprises en 1930), mon sentiment devint moins assuré. Mais comment, d'un fait particulier, tirer sans crainte une loi générale? J'hésitai donc. Je cessai d'hésiter quand j'allai à Strasbourg, en 1937, occuper la chaire de Bactériologie tenue naguère avant tant d'éclat par Borrel. A ce moment, je me rappelai ce qu'il disait avec sa belle flamme de Méridional. J'aperçus des arguments favorables dans mes expériences récentes. Bref, je devenais le disciple...

— Et ce disciple est, à son tour, devenu un maître. Ainsi donc, pour vous, aujourd'hui, le doute n'est plus permis. Vous voulez, après Borrel, nous obliger à croire à l'origine virale du cancer...

— Je n'oblige personne. Mais je dispose d'arguments forts. D'abord, il faut bien admettre que l'on connaît actuellement un grand nombre de processus néoplasiques bénins et malins, des épithéliomas, des sarcomes, des leucémies, qui sont effectivement dus à des virus. En second lieu, la thèse virusale, impliquant la présence dans les cellules de particules qui se multiplient pour leur propre compte, a ceci pour elle qu'elle fournit l'explication la plus rationnelle de la croissance autonome, principale caractéristique des cellules cancéreuses. Enfin, laissez-moi vous rappeler que, seuls de tous les agents cancérigènes, les virus sont capables de déterminer la transformation cancéreuse *immédiate* d'une cellule. Ces virus font par là figure d'agents directs de la cancérisation, à l'opposé des autres facteurs déjà connus, comme les parasites, les rayonnements et les corps chimiques cancérigènes. Eux exigent un temps de latence souvent fort long avant de déterminer la transformation maligne.

— Où sont, cependant, les objections?

— L'objection principale repose sur la rareté relative des tumeurs dans lesquelles il a été possible jusqu'à présent de démontrer la présence d'un virus.

Je me tournai à ce moment vers Bernhard, grand magicien du microscope électronique. « Même aidé de votre appareil? » Oberling fut le plus prompt à répondre.

— Le microscope électronique pouvait justifier ici tous les espoirs puisque les virus ont une taille qui est accessible au pouvoir de résolution de cet instrument. On pouvait donc penser qu'il suffirait d'examiner des cellules cancéreuses pour y découvrir des virus. Cela s'est affirmé exact dans un certain nombre de cas, non dans tous.

— Selon vous, pourquoi?

— Sans doute parce que nous avions tort de croire que des virus ont, en tout cas, la forme de corpuscules faciles à distinguer dans un cytoplasme ou dans un noyau. En fait, cet aspect corpusculaire ne paraît répondre qu'à une phase très passagère d'un cycle évolutif. Lors des autres phases, les virus doivent se trouver intégrés dans la structure cellulaire. — Cela me paraît séduisant. — Oui, mais, pour le démontrer, il sera nécessaire d'acquérir, auparavant, des connaissances approfondies sur l'organisation ultra-structurale de la cellule. Or, à l'examen, celle-ci s'avère d'une complexité qui dépasse toute imagination. »

...Le samedi 12 mars 1960, j'apprenais par la presse la mort du professeur Charles Oberling, directeur, depuis 1948, de l'Institut du Cancer. Ce fut avec surprise et tristesse. Surprise, car nous avions correspondu quelques semaines plus tôt. Tristesse, car le disparu était un des grands biologistes de ce temps. Je repensai alors au déjeuner charmant, animé, vibrant, qui nous avait réunis, quelques mois plus tôt... J'écrivis ces lignes... Mon personnel hommage à celui qui n'était plus.

ALBERT DELAUNAY

SITUATION DE MARITAIN. — La situation de Jacques Maritain est singulière : considéré dans de nombreux pays comme le plus grand philosophe français vivant, il est loin d'avoir en France une audience comparable. Si la IVe République en fit, quelque temps, un ambassadeur, aucun régime ne lui offrit jamais une chaire digne de lui. C'est à Princeton que revint l'honneur de l'accueillir. Il existe plusieurs « Instituts Jacques Maritain » en Amérique du Nord et du Sud mais, à Paris, certains étudiants en philosophie ne connaissent peut-être pas son nom. Et tandis qu'un Fidel Castro le revendique pour son inspirateur (mais le maître n'est peut-être pas entièrement satisfait de son disciple!), il n'y a certainement pas beaucoup de nos hommes politiques qui oseraient se réclamer de sa pensée. Nul n'est prophète en son pays, bien sûr. Mais encore? Essayons d'éclaircir le malentendu.

Un livre savant mais plein de sève nous en fournit l'occasion. C'est celui de M. Henry Bars : *Maritain en notre Temps* (Grasset). Ce commentaire autorisé d'un auteur que ses deux premiers livres ont placé, d'emblée, dans le peloton de tête de la pensée catholique, est le premier travail d'ensemble consacré en langue française à l'œuvre du philosophe thomiste. Il ne laisse aucun point dans l'ombre et, ce qui ne gâte rien, est écrit dans une langue accessible à tout honnête homme. Dès la préface nous entrevoyons la réponse à notre question. Maritain est un homme seul. Refusant la notion d'autonomie philosophique, axiome incontesté de toutes les écoles depuis Descartes, il renoue directement avec saint Thomas et situe explicitement sa pensée dans la lumière de la révélation. Il n'est pas philo-

sophe *et* chrétien mais *philosophe chrétien*, ce qui signifie très exactement qu'il ne sépare pas la Foi de la Raison, en tant qu'instruments de connaissance.

Scandale incompréhensible pour toute notre tradition « laïque », à laquelle se rattachent beaucoup de chrétiens. Maritain allait-il, en revanche, retenir l'attention de l'orthodoxie qui a toujours considéré la philosophie thomiste comme son moyen d'expression privilégié ? Jusqu'à un certain point, et en tout cas à une certaine époque, oui, bien sûr. Mais il devait, de ce côté aussi, rencontrer bien des réticences. Car, s'il est thomiste, il ne porte pour autant nulle nostalgie d'un âge d'or qu'il s'agirait de ressusciter. Il n'entre pas à reculons dans le monde moderne : au contraire il entend se mesurer avec lui et le baptiser par la force de l'Esprit. Tandis que la plupart de ses émules, frappés de stupeur par le laïcisme, ne songent qu'à conserver et à se défendre. « Scolastiques » plutôt que thomistes, ils psalmodient les positions de l'Ecole avec la crainte révérencielle de les modifier pour avoir osé les enrichir. Au fur et à mesure que Maritain se rapprochait de certaines des grandes idées de ce temps, il voyait s'éloigner de lui beaucoup de ceux qu'il aurait voulu entraîner.

Tout cela, on le verra en détail dans le livre de M. Bars ; comme on verra aussi se développer, au-delà des haines et des incompréhensions, une pensée puissante qui, sans jamais rien renier de sa rigueur, a su embrasser tous les problèmes contemporains.

Un livre vient de paraître (réédition de textes) qui fournit un excellent exemple des réponses que Maritain apporte aux angoisses d'aujourd'hui. *Pour une Philosophie de l'Education* (Fayard) sera lu avec profit par tous ceux que préoccupe la survie d'un *humanisme intégral* dans le monde prometteur, mais redoutable, de la technique. Faut-il former l'homme pour le groupe ou l'informer pour lui-même ? Ni l'un ni l'autre, répond Maritain, mais lui permettre de s'éduquer lui-même. Car l'homme n'est pas fait pour la société, pas plus qu'il n'est limité à des jouissances périssables. Il faut qu'il soit apte à dominer ses créations pour n'être pas, un jour, englouti par elles. Et, ce faisant, c'est aussi le véritable intérêt du groupe que l'on servira. Sans la véritable culture, qui est l'aptitude à comprendre les ensembles, la spécialisation n'a aucun sens. Comment ne pas voir, dans ces interrogations et ces réponses, la « croisée des chemins » à partir de laquelle l'enseignement doit faire le choix qui conditionnera la survie spirituelle de l'espèce ?

Ainsi les solutions que préconise Maritain, si elles sont fidèles à la *philosophia perennis*, n'en sont pas moins parfaitement adaptées aux besoins de l'époque. Elles peuvent être acceptées même par des incroyants, pourvu qu'ils soient soucieux du destin de la personne dans l'âge des masses. Si Maritain demeure solitaire, les semences de sa pensée ont touché quelques-uns des plus grands esprits de ce temps, chrétiens et non-chrétiens. Il pourrait en lever, demain, de surprenantes récoltes.

BERNARD VOYENNE

JOHN DOS PASSOS. — *Le Grand Dessein*, roman de John dos Passos (N.R.F.), c'est le *New Deal*, inauguré aux Etats-Unis par le président Roosevelt, la politique économique et sociale grâce à laquelle « le dernier gaucho d'Argentine, le dernier nègre d'Afrique » trouvera, « en sortant de sa hutte le matin... une bouteille de lait sur le pas de sa porte ». A Washington se rassemblent et s'organisent des idéalistes, voire des utopistes, qui ont renoncé à leurs situations lucratives pour se consacrer au Gouvernement, qui sont entrés dans les ministères comme on entrerait en religion. Leur bonne volonté et leurs compétences techniques sont utilisées par des carriéristes, notamment par le démagogue Walker Watson qui parle à tout propos de « sa pauvre petite mère » l'institutrice, de son saint homme de père l'épicier de village et désire farouchement, quoiqu'ayant déjà un pied dans la tombe, devenir président des U.S.A. Les assoiffés de pouvoir et les assoiffés d'argent cherchent mutuellement à se manœuvrer. Les affairistes sapent dans l'ombre les efforts officiels en vue de planifier l'agriculture. Le parti communiste essaye de noyauter les organismes satellites de la Maison Blanche. Le militant syndical Joe Yerkes, qui a groupé à Detroit tous les ouvriers de l'automobile, fait pression sur la jeune Georgia Washburn pour qu'elle profite de son poste de secrétaire et lui communique des documents. Paul Graves, « patron » de Georgia, lui parle des fuites qu'il a constatées. Le soir même Georgia se donne la mort.

Enquêtes, rapports des commissions et des sous-commissions, entrevues, cocktails, liaisons, divorces et agiotages continueraient à entremêler leurs trames, si en Europe ne se manifestaient les premiers symptômes de la peste brune. Le *New Deal* et les aspirations à plus de justice sociale doivent faire place à un effort intense dans la production des armements. Chacun retourne chez soi avec l'amer sentiment d'avoir perdu son temps et sa peine dans la capitale.

La maîtrise, l'envergure de John Dos Passos se manifestent à chaque page de ce livre qui, curieusement, par sa manière de ne s'occuper des êtres qu'en fonction de leur rôle social et civique, rappelle les romans soviétiques les plus conformes à la « ligne ». C'est réellement le *New Deal* le héros de cet ouvrage, et aucun des hommes et des femmes épisodiques et fourmillants, des échantillons humains qui peuplent la scène et les coulisses. Entre les chapitres sont intercalées des sortes de poèmes en prose d'un rythme très lent, à la Péguy, où s'expriment les espoirs, les doutes et les déceptions du peuple américain. Certes, on n'éprouve aucune joie à assister, presque au jour le jour, à la désagrégation d'un Grand Dessein mais cette œuvre, ce journalisme transcendé, est essentielle, pour nous autres Européens, à une bonne compréhension des Etats-Unis d'aujourd'hui et de la mentalité américaine, cynique parfois, laïque jamais.

BÉATRIX BECK

CAMUS S'ÉLOIGNE. — Deux mois après la mort de Camus l'*Hommage* attendu de la N.R.F. vient opportunément délimiter son influence. Ce numéro (du 1er mars) était d'autant plus instructif qu'il accusait singulièrement les limites de l'œuvre et le déclin de son influence. O paradoxe! Camus devenu le « maître à penser » de la jeunesse française serait-il tenu par ses pairs pour un écrivain dont la probité même aurait quelque chose de désuet?

Le sommaire de la N.R.F. accuse cet étrange discrédit. On aurait pu croire que ce temple de la (bonne) littérature se serait agrandi d'une chapelle funéraire digne de celles dont avaient déjà bénéficié Gide et Roger Martin du Gard, les deux autres Prix Nobel de la maison. Il n'en est rien, comme si les écrivains, grands ou petits, s'étaient donné le mot pour préférer le silence à l'hommage. Ni Sartre, ni Mauriac, ni Aragon, ni Merleau-Ponty, ni Breton, pas plus que Giono, Léger, Chardonne ou Julien Green n'y ont collaboré ; quant à la jeune littérature, son absence est saisissante. Chez les « amis » présents au sommaire, le pavé de l'ours est aussi fréquent que le coup de pied de l'âne. C'est ainsi qu'Etiemble, s'adressant à Camus, le salue en ces termes : « On veut faire de vous un penseur. Ils ont beau jeu, alors, ceux qui vous opposent Jean-Paul Sartre ou Lévi-Strauss. On veut faire de vous le plus grand écrivain de votre génération. Ils ont beau jeu alors ceux qui vous opposent le sens des mots, la valeur du superlatif. Vous saviez que je n'aime ni *la Peste*, ni *l'Homme révolté* et que je ne confonds pas l'importance d'une œuvre avec sa perfection... » Pour tous, le succès immédiat de l'œuvre auprès du grand public constitue la pire des hypothèques.

Faute de commentaires à la mesure de l'œuvre, on se rabattra sur des souvenirs : ceux d'Emmanuel Roblès sur la jeunesse algérienne de Camus, de Roger Grenier sur sa collaboration à *Combat*, de Robert Mallet sur ses derniers mois, de Jean Vilar et de Jean-Louis Barrault sur l'homme de théâtre, ceux du Père Bruckberger... Ouvrant le numéro spécial que la Table Ronde a consacré également à Camus, R.-M. Albérès pose la question décisive. Quelle serait, se demande-t-il, l'influence d'un Camus vivant? « Il n'avait plus rien de commun avec « la vie littéraire » de 1959... Son seul disciple serait Emmanuel Roblès... A-t-il eu raison de mourir?... Sans ce stupide accident, nous savons qu'il serait resté inutile, s'il ne se décidait pas à faire un éclat. Il n'était déjà plus de notre époque... » Et le critique de conclure : « Il n'y eût peut-être pas eu de Camus pour nous si Hitler était mort en 1938. Ce tragique dépouillé, simpliste même, n'aurait pas eu sa chance. »

L'histoire ratifiera-t-elle ces propos? Emportera-t-elle les livres de Camus dans le triste flot de la décennie 1940-1950, ou ces livres continueront-ils à résumer la fatalité du XXe siècle? En tout cas, il paraît d'ores et déjà évident que la *nouvelle* littérature française — la littérature engagée,

et l'autre, celle des « Hussards » — ne doit pour ainsi dire rien à l'œuvre poétique et tendue de cet éphémère.

PIERRE DE BOISDEFFRE

UNE PAUVRE SAISON. — J'ai connu jadis une vieille dame qui regrettait sa jeunesse. Elle se lamentait : « Les étés sont moins beaux qu'autrefois et puis, il n'y a plus de grillons ! » Autour de nous, dans l'herbe de juin, les grillons chantaient à l'envi, mais la vieille dame ne les entendait plus ; les sons aigus sont ceux dont l'audition disparaît la première. Je ne suis pas encore sourd, j'entends parfaitement les grillons, et même le petit cri suraigu des engoulevents, je crois donc n'être point victime d'une illusion lorsqu'il me semble qu'on entend moins de bonne musique à Paris qu'autrefois. Jadis, la Semaine Sainte était marquée par des concerts spirituels. Cette année, seul Inghelbrecht a suivi cette tradition en donnant avec l'Orchestre National *Rédemption* et la *Messe de Gran* et un ensemble allemand nous a apporté la *Passion selon Saint Matthieu*, mais où sont les concerts spirituels de la Sorbonne où l'on jouait, comme on pouvait, mais où l'on jouait les *Béatitudes* et le *Christ au Mont des Oliviers*, où sont les séances chez Colonne avec la *Messe en Ré* ? Il serait grand temps d'avoir en France une politique de la musique : ce n'en est pas une que de livrer Paris aux impresarios qui nous gavent, sous prétexte d'anniversaires, de récitals Chopin par des pianistes poldèves !

Du côté des théâtres subventionnés la crise ne se dénoue pas. L'Opéra fait de bonnes recettes avec *Carmen*, mais c'est au détriment de son public, dont l'assiduité est fonction de la variété du répertoire, et de sa troupe, qui se rouille dans l'inaction. On nous annonce que la *Tosca* et *Louise* vont passer, elles aussi, à la Salle Garnier pour bénéficier d'une présentation à grand spectacle. Peu m'importe de savoir si Charpentier aurait approuvé ou non cette émigration ; mais je voudrais qu'on me dise quel enrichissement elle apportera à l'Opéra : son répertoire est déjà numériquement le plus pauvre du monde, il sera également le plus bas par la qualité : Mozart a disparu de l'affiche ; Wagner n'y figure que par des galas très espacés ; Beethoven et Weber en sont absents ; on donne de loin en loin un Berlioz, un Moussorgsky, un Strauss. Albert Carré a introduit à l'Opéra-Comique le poison dont il meurt en y amenant les véristes italiens. Ne comptez donc pas revigorer l'Opéra avec la *Tosca* et la *Bohème !*

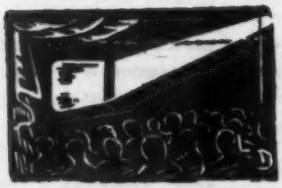
Mais, m'objectera-t-on, la *Tosca* et la *Bohème* sont à l'affiche de l'Opéra de Vienne. Bien sûr, mais je la connais trop, cette affiche, pour ne pas savoir que ces détestables ouvrages sont représentés au milieu d'un répertoire qui comporte chaque année une quarantaine d'opéras différents, au lieu d'une douzaine chez nous. Que deviendra le public musical en 1961,

si on lui donne dans l'année vingt fois *Carmen*, trente fois *Louise*, quarante fois la *Tosca*, plus cinquante spectacles de ballets? Combien de soirées restera-t-il pour les chefs-d'œuvre?

La question de l'Opéra-Comique est plus préoccupante encore. La suppression de notre seconde scène lyrique est certainement au fond de la pensée de la Direction du Budget et cette menace a soulevé de légitimes protestations. Je doute fort qu'on puisse maintenir la Salle Favart sans de profondes réformes. Or, les intentions du ministère restent mystérieuses, les projets qui ont été lancés sont bien vagues, le personnel angoissé s'agite, nous souhaiterions avoir quelques précisions.

Espérons que mai et juin nous apporteront quelques compensations avec les troupes lyriques étrangères qui viendront à Sarah-Bernhardt. Pour le moment le Théâtre des Nations est celui des nations sous-développées : *Aimez-vous le tam-tam? On en a mis partout!* Non, il ne faut pas s'étonner si les Français vont chaque année de plus en plus nombreux aux festivals étrangers!

JEAN MISTLER



LE CINÉMA. — Faudra-t-il que nous nous laissions enfermer dans le dilemme : nouvelle vague, genre Chabrol ou « A bout de souffle », c'est-à-dire une certaine vérité réaliste dans le détail, un scénario sans importance, beaucoup de gros mots épars sur un fond de brutalité? Ou bien « vieux lac », c'est-à-dire un scénario laborieusement fabriqué, le vieux poncif des mots d'auteur reconstitués façon boulevard et un saupoudrage de grossièretés destinées à nous montrer que le spectateur est moderne?

J'avoue que je suis sorti confondu du film *Le Baron de l'Ecluse* dont la presse, et même des amis de bonnes intentions, m'avaient dit « que ce n'était pas mal ». Quelques garanties étayaient ces recommandations comme au jour du lancement des fonds russes. Scénario tiré par Maurice Druon d'un livre de Simenon, dialogue de Michel Audiard, mise en scène de Jean Delannoy. Protagoniste : Jean Gabin. Oh! Jean Gabin, je l'ai vu. C'est bien simple. Tous les messieurs précités ont fabriqué autour de lui un costume, des mots, des péripéties. On ne voit que lui. Il ne quitte pas l'écran. Et cette exhibition sent la confection, le faux, le chiqué à vous donner la nausée, sans que Gabin en soit responsable. Il fait ce qu'on a voulu qu'il fît. Je m'explique. Le baron Antoine est un vestige de la vieille France de noblesse d'épée. Lui-même a fait une si belle guerre de 1914 qu'on a surimprimé la photo de Guynemer sur celle de Gabin pour montrer toutes ses palmes. Moyennant cela il peut être un sordide pilier de casino, tapeur de barmen, spécialiste du banco sans provision et adepte de toutes les farces de mauvais goût ; on nous le montre comme un Cyrano

de la pâle noce, sauvé par un panache d'une incroyable niaiserie.

Je ne raconterai pas davantage une histoire incohérente et sans intérêt. Mais j'ai remarqué que, dans des scènes qu'on a pris la peine de tourner dans les salles mêmes du casino de Deauville, on n'a demandé conseil à personne pour les usages les plus classiques du baccara. C'est ainsi que le banquier distribue les cartes à gauche et omet de retourner la carte qu'il donne à son adversaire, ce qui est la négation même du jeu. Ne parlons pas du reste, ni des emprunts sans chèque à la caisse, ni du banco de 1 200 000 francs sans provision, ni de la burlesque vente de yearlings à l'Office du Pur-Sang, ni de tout le reste de l'aventure sur les canaux de Hollande ou de Champagne. Le plus curieux c'est que là-dessus Michel Audiard a trouvé le moyen de piquer une dizaine de mots assez drôles.

— Quand on subit des épreuves comme celle-là, on pense de plus en plus que le dernier refuge du bon cinéma sera bientôt le documentaire. Et on le pense plus fortement encore quand on voit un des films français qui vont être présentés à Cannes dans quelques jours, *L'Amérique vue par un Français*, tourné par François Reichenbach. Cette fois il ne s'agit ni d'à peu près, ni de mots d'auteur, ni d'exploit d'acteur. Il s'agit de scènes vraies, étonnantes, prises sur le vif par un porteur de caméra curieux qui a découvert des visages des Etats-Unis que nous ne connaissions pas. Le mieux est que Reichenbach a regardé son modèle d'un œil sympathique ; le sarcasme est trop facile et il donne toujours une impression d'artifice. L'amitié ne ment pas et nous le sentons en voyant ce documentaire qui atteint souvent à la poésie et qui sera sans doute un des meilleurs films du Festival, toutes catégories.

JEAN FAYARD

POLITIQUE INTÉRIEURE. — S'il est une comparaison qui s'impose pour définir le climat de ces dernières semaines, c'est bien celle du championnat d'échecs en simultanées, à cette phase où chacun des compétiteurs, devant son jeu respectif, aventure son cavalier ou son fou avec une audace fortement mêlée d'appréhension. Qu'ils soient dix, qu'ils soient vingt ou plus contre un seul, leurs risques restent aussi grands : la sûreté du coup d'œil de celui qui affronte tous les assauts, n'en est aucunement troublée. La différence c'est qu'autour des échiquiers tout est silence et concentration, alors qu'en politique tout est parole et agitation.

M. Khrouchtchev est venu mener sa partie ou plutôt l'engager à coups de petits pions ménageant ses grosses pièces : des réflexions par-ci, par-là, comme s'il tâtait le terrain. A la dernière heure seulement, devant le micro, il s'est départi de sa prudence en se lançant dans un panégyrique du communisme. Ce n'était pas une conclusion. C'était une ouverture tout au

plus. Quant aux conversations de l'Élysée et de Rambouillet, le long communiqué auquel elles ont donné lieu n'a pas permis de dégager une substance particulièrement riche en résultats. Et M. Michel Debré n'a pas été plus explicite qui, le lendemain, concluait ainsi son entretien radiodiffusé avec le ministre de l'Information : « Personnellement, ce que je crois c'est que cette rencontre et la franchise qui l'a caractérisée seront d'excellents éléments pour la diplomatie et d'une manière générale pour la politique de demain. »

Quelques jours plus tard, le général de Gaulle arrivait à Londres. Une reine, une tour, un jeu subtil. Une atmosphère comme jamais il n'en fut, avec profusion de drapeaux, immense concours de population, et les éloges de toute une presse : « de Gaulle plus grand politique que Churchill et Khrouchtchev ». Moins d'un mois auparavant il n'était question que des différends accumulés entre les Six et les Sept — les Six du Marché Commun et les Sept de la zone de libre échange. Et voici que du jour au lendemain — au lendemain surtout de ce discours à Westminster devant le Parlement britannique tout entier, si fortement impressionné par la personnalité du président de la République française — la construction européenne ne semble plus être une gageure.

Dans le temps même où se déroulaient ces délicates confrontations franco-soviétiques, franco-britanniques, puis franco-canadiennes et franco-U.S.A., d'autres pièces avançaient, cette fois sur les échiquiers parlementaires :

— Effervescence des masses paysannes injustement affectées dans leur condition économique et sociale et incitées, par leurs dirigeants, à se préparer à une lutte sévère ;

— Raidissement des socialistes orthodoxes qui, renonçant à l'opposition constructive, s'acheminent vers l'opposition systématique. Attitude qui prend prétexte des « équivoques de la politique algérienne » et des interprétations données à la Constitution, mais qui trahit aussi les agacements causés par la toute récente naissance du parti socialiste unifié ;

— Création par M. Jacques Soustelle d'un « centre d'informations sur l'Algérie et le Sahara », refuge éventuel des fédérations U.N.R. susceptibles d'entrer en dissidence à l'appel de celui qui fut, si longtemps, un des plus fervents gaullistes ;

— Menace radicale d'une motion de censure, sans autre effet que de souligner l'impuissance des Assemblées vis-à-vis du pouvoir exécutif.

Mais le mot de la fin n'était-il pas dans cette appréciation de M. Guy Mollet devant le Conseil national de son parti : « Les circonstances ont donné au général de Gaulle une autorité qu'aucun homme politique n'a eue précédemment » ?

MARCEL GABILLY

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

DE L'AMOUR

par STENDHAL
(Texte établi et présenté par H. Martineau)
(Bibliothèque de Cluny. Armand Colin)

Après un *Arthur Rimbaud*, présenté par A. Raybaud, et les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* de Renan, savamment introduits et commentés par Jean Pommier, voici que nous trouvons, dans l'élégante et précise *Bibliothèque de Cluny*, *De l'Amour* avec les éclaircissements d'Henri Martineau.

L'éditeur a suivi l'édition princeps de 1822, la seule que Stendhal ait revue personnellement. Il l'a complétée par les fragments révélés dans l'édition de Romain Colomb en 1853 (y compris le chapitre des *fiasco*, les pages célèbres du *Rameau de Salzbourg*, et le texte de Victor Jacquemont sur *L'Amour en France dans la classe riche*).

Une cinquantaine de pages de notes apportent aux lecteurs des explications précieuses. Il a plu à Jean Dutourd, stendhalien impénitent, d'écrire qu'il n'a jamais pu lire sans un ennui profond ce que Martineau lui a révélé sur Stendhal. Le grand érudit méritait un autre hommage, et « ses minuties, ses exactitudes » méprisées de haut par l'auteur de l'*Ame sensible*, apportent, on le voit bien en lisant cette nouvelle édition, souvent plus de lumière que ne font des mots d'humeur ou des jugements d'impression.

P.-H. SIMON

PAIX AVEC LA RUSSIE

par Averell HARRIMAN *(Arthaud)*

Averell Harriman était un enfant lorsqu'il mit le pied pour la première fois — en touriste, et avec son père — sur le sol russe. Il revint en U.R.S.S. en 1926 en mission économique, et en 1941 en mission militaire. Ambassadeur des États-Unis à Moscou de l'automne 1943 à janvier 1946, il y fut très fréquemment et longuement reçu par Staline. A la suite d'un voyage qui le mena, au printemps 1959, de l'Ukraine au lac Baïkal, il s'est entretenu une fois de plus avec Khrouchtchev et avec la plupart des principaux dirigeants soviétiques. Peu d'hommes d'État ou de diplomates sont donc mieux placés que l'ancien gouverneur de New York pour comparer l'U.R.S.S. d'aujourd'hui à l'U.R.S.S. stalinienne.

A ses yeux, la détente intérieure (trêve entre les chefs, fin de la terreur, réforme de la police et de la législation du travail) ne fait pas plus de doute que le désir de paix. Mais il n'est pas douteux non plus que Khrouchtchev s'en tient à l'idée de Staline sur l'expansion politique du communisme : est une atteinte au *statu quo*, donc un « acte d'agression », tout ce qui s'oppose à cette expansion réputée naturelle. La politique à suivre pour l'Occident, et pour les États-Unis en particulier ? Relever sans hésitation tous les défis : maintenir et même accélérer le progrès social et le progrès scientifique, ne pas relâcher l'effort de défense, accroître l'aide aux pays sous-développés, multiplier les échanges de personnes et d'informations. Autant il est certain que le régime soviétique ne sera pas renversé et ne se convertira pas, autant il est probable que les aspirations du peuple finiront par modifier les vues du gouvernement.

P. F.

ERRATUM

Dans le numéro du 1er avril, page 151, une erreur a été commise portant sur le titre de l'ouvrage de Raoul Carson. En fait ce roman est intitulé « UNE PERSONNE ».

NOTES INTER-ARTICLES

Les grandes batailles du Pacifique, par S. E. Morison, p. 17. — *Art musulman et Art chrétien dans la péninsule Ibérique*, par Elie Lambert, p. 81. — *Variations sur Valéry* (II), par Maurice Bémol, p. 106. — *Essai sur la psychologie de l'invention dans le domaine mathématique*, par Jacques Hadamard, p. 113. — *Les Complaintes de Jules Laforgue*, p. 154. — *Histoire des techniques et des inventions*, par Pierre Rousseau, p. 154.

CHAIX-PARIS, 126, rue des Rosiers, St-Ouen (Seine)
827-HD 27-4-60

Albert SCHWEITZER

MA VIE ET MA PENSÉE

...nous révèle la nature de cette vie légendaire
A. ROUSSEAUX
(Le Figaro littéraire)

Le document est de premier ordre
Jean MISTLER
(L'Aurore)

Cette biographie si noble et qui se lit comme un roman d'aventure.
H. PETIT
(Le Parisien libéré)

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

UN BEST SELLER

- **en 45 promenades**
  - *rue par rue*
  - *maison par maison*
  - *pierre par pierre*
  - *toutes les anecdotes*
  - *tous les souvenirs présents et passés*

PARIS DANS VOTRE POCHE

ROCHEGUDE-CLÉBERT

PROMENADES DANS LES RUES DE PARIS

RIVE GAUCHE - TOME 1 ET 2
RIVE DROITE - TOME 3 ET 4

Chaque volume format 11 × 19 cm sous couverture illustrée, illustrations hors texte ..... 5 NF

Denoël

HISTOIRE DE LA IIIe RÉPUBLIQUE

par

Jacques CHASTENET

de l'Académie Française

volumes parus

I. L'Enfance de la Troisième
II. La République des républicains
III. La République triomphante
IV. Jours inquiets et jours sanglants

vient de paraître

V LES ANNÉES D'ILLUSIONS

Les "Années folles" qui furent graves

HACHETTE

ÉMILE HENRIOT

de l'Académie Française

ON N'EST PAS PERDU SUR LA TERRE

" On n'est pas perdu sur la terre " est d'abord une pressante invitation à ne rien négliger des joies qu'elle apporte à qui sait les découvrir.
Sous les lentes cadences de la phrase court un continuel frémissement.

Robert GAUTHIER (Le Monde)

Un livre de fidélité et de tendresse.

Henri PETIT (Le Parisien Libéré)

Des pages affectueuses qui luisent doucement d'une sagesse pétillante et sensible.

Kléber HAEDENS (Paris-Presse)

Un des livres les plus bienfaisants que vous pourrez lire.

Paul GUTH (La Voix du Nord)

plon

collection dirigée
par Marcel THIÉBAUT

LES MEILLEURS ROMANS ETRANGERS

UNE VOIX DANS L'OMBRE

" Quand la violence s'unit à la tendresse "

par Elizabeth SPENCER

HACHETTE

dans la même collection :
L. P. HARTLEY :
LA CREVETTE ET L'ANÉMONE

LES ANNALES

Sommaire de Mai 1960

LOUIS GABRIEL-ROBINET
Rédacteur en chef du Figaro
Napoléon journaliste

RAYMOND LAS VERGNAS
Professeur à la Sorbonne
Le théâtre américain d'aujourd'hui

JEAN-LOUIS CURTIS
Les auteurs et leurs livres
Des « Forêts de la nuit » aux « Justes Causes »

RENÉ LALOU
Le roman et l'histoire

G. GASSIOT-TALABOT
Visages de peintres

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 1,30 NF

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique sociale économique culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Le numéro : 2,40 NF. (franco de port)

Abonnements :
France : 6 mois 6,75 NF. - un an 12 NF.
Étranger : 6 mois 7,50 NF. - un an 13,50 NF.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-8e
Tél. TRU 62-13 C.C.P. Paris 13.253-51

ROGER IKOR

LE SEMEUR DE VENT

roman

...récolte la tempête !

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

par l'auteur de

LES EAUX MÊLÉES

PRIX GONCOURT 1955

200.000 ex.

---

un des romans classiques du demi-siècle

Jean CASSOU

LES HARMONIES *Viennoises*

Nouvelle édition

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

la VIENNE de SCHUBERT et de BEETHOVEN dans sa légende et sa poésie

Alfred Fabre-Luce

LE MONDE EN 1960

« La pensée d'Alfred Fabre-Luce réagit avec beaucoup d'agilité aux idées et aux faits. A la fois hardie et prudente, elle va et vient comme une petite flamme ironique entre les doctrines et les continents. »

Kléber Haedens *(Paris-Presse)*

« L'homme est d'une intelligence très agile, toujours disponible, servie par une curiosité universelle. »

Émile Henriot *(Le Monde)*

PLON

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE **sur trente-deux pages** ★ ET TOUS LES SAMEDIS **sur douze ou seize pages**

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

Ets BERTAGNA — CEGEDUR — Sté des PAPETERIES DE ROQUEFORT — LE PORTEFEUILLE-TITRES de CELTEX, C. T. A., TEXTILES ARTIFICIELS DU CENTRE ET RHONE-POULENC — ARJOMARI — LE BLAN ET Cie — Cie GÉNÉRALE d'ÉLECTRICITÉ — USINE DES RESSORTS DU NORD — PAPETERIES NAVARRE — Ets DE LA RISLE — PAPETERIES de STENAY et POUILLY — PAPETERIES DU LIMOUSIN — LATIL

ABONNEMENTS : **6 mois : 87,50 NF.**
Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

VIENT DE PARAITRE

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt

L'ALLEGRETTO DE LA SEPTIÈME

roman

JOSEPH PEYRÉ

LE PLAN DU SOLEIL

roman

PAUL VIALAR

LE TEMPS DES IMPOSTEURS

roman

ROGER PEYREFITTE

LE SPECTATEUR NOCTURNE

Dialogue dramatique

Collection « l'aventure vécue »

PIERRE CLOSTERMANN

APPUI-FEU SUR L'OUED HALLAIL

Illustré de 16 pages hors-texte

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉ

OLIVIER COTTIOU

Les Charcutnos

roman

Sous les auspices d'une pittoresque tribu de charcutiers normands, un écrivain prend place d'emblée parmi les plus originaux d'aujourd'hui, aux côtés de Jacques Perret et de Céline.

UN SUCCÈS

L. TYRMAND

ZLY

roman

« Lisez absolument ce livre. Il se lit facilement sans se lasser; c'est un reportage extraordinaire et un roman passionnant. » *Paris-Normandie*

« Fertile en suspense... animé par une sorte de souffle épique. » *Carrefour*

« Les mystères de Varsovie à l'époque des blousons noirs... un document de premier ordre. » *Paris-Presse*

« Un surprenant Simenon exotique. » *Arts*